

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

**Maguelonne Toussaint-
Samat**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Maguelonne TOUSSAINT-SAMAT

CONTES ET LÉGENDES D'ITALIE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES D'ITALIE

Par

Maguelonne Toussaint-Samat

Illustrations

De Jean Giannini

Éditions : NATHAN

*À mon Thierry et à sa Marie-Françoise
qui ont rencontré le bonheur sous le
ciel de Naples.
Avec tendresse.
M. T.-S.*

Avant-propos

Nous sommes tous des Italiens. Je ne parle pas ici de l'hérédité par laquelle au cours des millénaires d'invasions ou de colonisations successives, chacun de nous a pu rassembler des parentés insoupçonnables, mais de l'hérédité de l'esprit.

Notre civilisation doit presque tout à l'Italie. La Rome des Latins dirigea le monde, puis devint naturellement le phare de la Chrétienté après que l'apôtre Pierre en eut fait le Siège de l'Église.

L'Amérique rencontrée par le Génois Christophe Colomb doit son nom à un autre Italien, Amerigo Vespucci. C'était à l'apogée de cette époque formidable qu'on appelle la Renaissance car elle transforma à jamais la mentalité de l'humanité, sa façon de voir, de comprendre et d'agir.

Sans la Renaissance, nous ne serions pas ce que nous sommes devenus. Elle prit « feu » en Italie et embrasa l'Europe d'une lumière de l'esprit qui permit à la fois la découverte du monde et celle de l'homme par lui-même.

Arts, littérature et philosophie, sciences, géographie et techniques, diplomatie, économie et comptabilité, mode ou pédagogie active... Par ces mille aspects, notre époque est encore le fruit toujours vert de la Renaissance italienne. La Péninsule vit alors le plus grand rassemblement de gens de talent ou de valeur que le monde ait connu.

Aussi, dans cette mosaïque de contes et de légendes italiens que j'ai reconstituée pour vous, je n'ai pas pu ne pas vous raconter quelques épisodes de la vie de ces hommes extraordinaires. Ils sont entrés dans la légende. Le seul regret qui me reste, c'est d'avoir dû choisir entre autant de destins inouïs.

Mais ce que j'ai voulu surtout, c'est vous faire connaître l'attachant peuple italien, aux caractères si divers, quoiqu'il soit profondément typé. Si l'Italie en tant que nation n'existe que depuis la fin du XIX^e siècle, de tout temps les habitants de Milan, de Florence, de Rome, de Venise ou de Reggio se montrèrent des Italiens, par leurs défauts ou par leurs qualités.

Les contes populaires les représentent bien tels qu'ils seront toujours : astucieux, sentimentaux, lyriques, curieux de tout, rebelles à l'autorité, mais prêts à s'enflammer pour qui sait les épater ou les flatter, bavards, subtils... La politique, leur vice inguérissable n'est que l'expression de ce

caractère. La canzonetta, la chanson est tout autant que le rire ou l'amour du ballon rond, le propre de l'homme italien. Faire fortune sans trop se fatiguer et vivre un grand amour, voilà un idéal sur mesure.

Arlequin, Pierrot, Colombine, Polichinelle, Scaramouche ou le Capitano, ces personnages de la comédie italienne traditionnelle, la commedia dell'arte, offrent à peine une caricature des différents types de gens rencontrés dans les rues de Naples ou de Venise. Le théâtre de tréteaux en plein air, où chaque habitant de la Péninsule reconnaissait à grande joie son voisin, conquit la France au XV^e siècle. Il fut une des premières sources d'inspiration de notre Molière, et Shakespeare l'Anglais immortalisa Roméo et Juliette ou le Marchand de Venise.

Tous ces personnages sont les enfants du peuple italien.

En Italie, finalement, la masse populaire fut toujours la reine, en dépit d'une abondance jamais vue nulle part de tyrans de tous les acabits et de tous les mérites.

Au contraire du restant de l'Europe où la noblesse servit longtemps de modèle ou d'idéal, n'importe qui, à condition d'être assez malin pour cela, pouvait espérer se hisser au faîte du pouvoir s'il voulait s'en donner la peine.

Tout cela, vous le retrouverez dans les Contes et Légendes d'Italie, tranches de vie quotidienne pour la plupart, avec une préférence pour l'amour triomphant et l'astuce récompensée, bien entendu.

Et, si à la lecture, vous avez l'impression de quelques réminiscences, sachez qu'au contraire Perrault, madame d'Aulnoy, les frères Grimm et bien d'autres n'ont fait qu'adapter des fiabe ou contes merveilleux traditionnels recueillis dans les dialectes savoureux par cinq aimables et géniaux bonshommes.

Bandello, d'Aronco, Basile, Boccace et Straparola présentèrent cette moisson à la mode de leur temps en en faisant involontairement des documentaires exceptionnels, mais ils ont eu l'intelligence de pressentir que la littérature doit être aussi l'expression de l'âme populaire.

Cette âme est enclose dans le conte avec la fleur de ses sentiments et la poésie de ses images. Dès qu'il est imprimé, le conte conserve à l'abri de l'oubli et de la falsification un trésor culturel tout aussi précieux qu'une œuvre d'art et pas le moins du monde fabriqué.

Je serais heureuse non seulement de vous avoir diverti ou ému lorsque vous refermerez ce livre, mais encore d'avoir rendu plus vivante et plus fraternelle une visite, de province en province, à travers ce pays qu'on parcourt un peu trop souvent comme un gigantesque musée, oubliant qu'il fut par trois fois le creuset vivant de notre civilisation.

Histoire d'un homme qui ne voulait pas du Paradis d'En Haut

(Val d'Aoste)



Le Val d'Aoste est vraiment une des régions les plus particulières d'Italie.

S'enfonçant comme un coup de poing dans la Savoie française, dans le dos du massif du Mont-Blanc, un ensemble de vallées profondément tranchées trace ses sillons entre les montagnes les plus hautes d'Europe.

Des alpages aux neiges éternelles, on trouve en abondance et soigneusement protégés des animaux disparus ailleurs : bouquetins, aigles royaux, chamois, marmottes, hermines... Cette faune remarquable justifie le nom de son domaine, le parc du Grand Paradis, célèbre également par une flore alpine groupant des espèces rarissimes.

Tout comme leur environnement, les Valdotains (tel est le nom des habitants du Val d'Aoste) sont demeurés à travers les siècles d'une espèce particulière. Ce peuple de montagnards et de pâtres continue à vivre de nos jours selon des traditions et des coutumes qui n'ont plus cours nulle part et cela, en dépit de la proximité des stations de ski à la mode, telle Courmayeur.

Très jaloux de leur indépendance, malgré le flot des touristes, les Valdotains ont en quelque sorte leur propre gouvernement autonome, le « Conseil des Vallées ». Le sport national consiste en une façon de pelote basque, le *tsan*, car les Valdotains sont les seuls Italiens à ne pas s'intéresser au football. Mais surtout ils sont les seuls Italiens à ne pas parler italien en dépit des efforts des maîtres d'école. Ils prennent

d'ailleurs leur patois pour du pur français. Disons qu'il s'agit d'un français plutôt particulier, lui aussi.

L'Église a bien entendu conservé là une grande influence et le curé jouit d'une véritable autorité patriarcale, tandis que les processions à travers les alpages restent encore une obligation à laquelle personne ne se soustrairait de peur de s'en voir réprimandé au jour du Jugement dernier.

Parmi tous ces braves chrétiens si fiers de l'être, un pauvre homme d'un petit hameau près de Cognac, donnait beaucoup de souci au responsable de sa paroisse.

En effet, jamais le curé n'avait pu dire qu'il l'eût vu ni à la messe, ni à une procession, ni même à une bénédiction des troupeaux. Et pourtant, de tous les habitants du massif du Grand Paradis, cet homme passait pour le meilleur.

— Même s'il n'a pas plus de religion qu'un chien, sa vie est un exemple de charité, de dévouement et de gentillesse.

Le curé avait beau le prendre par les sentiments à chaque fois que ses pas le menaient vers la cabane, le pauvre homme hochait la tête en souriant, mais demeurait inébranlable.

— Écoutez, disait-il au curé, le Bon Dieu n'a que faire d'un minable comme moi. D'abord, je ne sais pas chanter, ensuite je ne peux manquer à ma maison.

— À qui manqueriez-vous ? Vous vivez tout seul.

— Je ne suis pas seul. J'ai ma vache, mais ce n'est pas pour elle que je n'ose guère m'absenter. Si quelqu'un vient me demander du secours et ne me trouve pas, je ressentirai trop de remords de ne pas l'avoir assisté.

— Mais c'est pour non-assistance à la messe qu'il faut aussi avoir du remords. Qu'est-ce que vous direz plus tard en présentant votre âme au Bon Dieu ? Ah ! mon ami, comment pensez-vous aller au Paradis, en vivant de cette façon ?

Le pauvre homme partit d'un grand éclat de rire.

— Monsieur le Curé, au Paradis j'y suis et même au grand. Puisque tel est le nom de notre région. Si l'on n'admet au Paradis d'en haut que ceux qui vont frotter leurs habits du dimanche sur les bancs de votre église sans se soucier du bien à faire aux autres... alors, tant pis pour ce Paradis-là. D'une réunion d'hypocrites, je ne veux point être.

Le curé passa un doigt entre son col de celluloïd et son cou. Il sentait l'apoplexie le gagner et il fit à toute vitesse une petite prière pour garder son calme. Il en avait besoin, de son calme, car le pauvre homme poursuivait :

— Je sais bien ce qui contrarie, non pas le Bon Dieu du Paradis de Là-Haut, mais l'aubergiste de notre Paradis d'ici : il me reproche de lui faire perdre sa pratique. N'est-ce pas vrai ?

Le curé dut convenir que, ma foi... dans un sens, la façon de vivre du pauvre homme prêtait... aux ressentiments de certains... Il faut vivre avec son temps, n'est-ce pas ?

— Ma façon de vivre ?... ma façon de donner plutôt ! Voilà ce qui ennue votre aubergiste. Ma façon de donner à moi vaut mieux que ce qu'il vend, lui. Et en tout cas, je ne vole personne, moi. Je donne de bon cœur si je n'ai pas grand-chose à donner. Allez, au revoir, monsieur le Curé. Ne vous tracassez pas pour mon paradis, mais plutôt pour celui de ce fripon d'aubergiste. Je vous salue bien, j'ai ma vache à traire et il se fait tard. Tout le plaisir a été pour moi.

Et il rentra dans sa maisonnette couverte de ces pierres plates appelées « lauzes », auprès de sa vache qui lui tenait chaud l'hiver et lui fournissait en toute saison un lait bien crémeux.

Chaque semaine, il portait son bidon à la « tsaudière » (chaudière) où la voisine fabriquait pour lui avec le sien ce fromage local, la « fontina » (fondue) dont il faisait son ordinaire... ou plutôt il en faisait son ordinaire quand il lui en restait. Car il savait tartiner largement le pain offert à ceux qui lui demandaient une hospitalité volontiers accordée.

Naturellement, vous savez ce que c'est... Lorsque les gens sont gentils, on en abuse. Cela devint vite une coutume : les voyageurs au lieu d'aller à *l'albergo* (l'auberge) pour se restaurer ou y loger, s'arrêtaient chez lui sans plus de manières et sans la moindre gêne de repartir nourris et réchauffés *gratis pro Deo*(1).

Et le pire était que la plupart de ces pique-assiette possédaient parfaitement les moyens de s'offrir le gîte et la table ! Le pauvre homme soupirait, mais on ne se refait pas. Comment savoir si on a affaire à un vrai malheureux, plus malheureux que vous encore ? On ne peut pas retourner les gens et les secouer jusqu'à ce que la bourse leur tombe.

— Entrez donc, je vous en prie. Vous êtes chez vous et tout le plaisir est pour moi.

Tant et si bien que, à force de plaisir, le lait de la vache ne suffit bientôt plus que pour les casse-croûte des passants. Comme notre pauvre homme ne recevait rien en échange et surtout n'osait rien demander, il pouvait à peine acheter un peu de pain au prix de menus travaux exécutés dans l'immédiat voisinage. S'il s'absentait longtemps, qui aurait accueilli les gens à sa place ?

Mais ce n'était pas pour lui qu'il se faisait du souci, c'était surtout pour sa vache.

— Mon foin disparaît à nourrir des mules étrangères et ma pauvre laitière sera bientôt, elle aussi, réduite à la portion congrue.

Un jour, sa voisine, qui observait sa pauvre mine, n'y tint plus :

— Écoutez, l'ami, ne vous laissez plus faire. C'est beau d'être

charitable, mais pas à ce point. Je ne veux pas défendre l'aubergiste, mais vos propres intérêts. Soyez raisonnable et pensez un peu à vous. Les gens abusent.

— Ah ! je ne peux pas leur fermer la porte au nez.

— Commencez par ne plus l'ouvrir.

— Et si on tape ?

— Cachez-vous.

Il essaya de suivre ce conseil et, dès qu'un inconnu apparaissait sur le chemin, il allait se fourrer au milieu du foin dans son « raccard », cette grange à claire-voie typique de l'Aoste et bâtie sur des pilotis.

Mais pas plus tôt sous l'herbe odorante, le remords le tracassait.

— Et si c'est un vrai malheureux qui risque de mourir de faim et de froid à cause de moi ?

Il glissait un œil entre les interstices des planches, se laissait apitoyer par la mine du voyageur et se précipitait en s'excusant du retard.

Et la nuit ? Comment dormir en paix alors que quelqu'un tambourine à votre porte ? Il avait bien essayé de se réfugier dans la paille dès le coucher du soleil, mais il en avait rapporté le rhume des foin et des douleurs dans le dos, tant le vent glacé soufflait à travers les murs mal joints.

La voisine, une brave femme elle aussi, mais de meilleure jugeote, s'en ouvrit finalement au curé. Son discours n'eut pas le même son de cloche que celui de l'aubergiste, mais le curé en tira la même conclusion. Pour un motif ou pour un autre, il fallait trouver le moyen de refréner le zèle de celui qu'il ne pouvait appeler son paroissien puisqu'on ne le voyait jamais ni à la messe ni aux processions.

Seulement, prêchant à longueur de l'an charité et dévouement à ceux qui affectaient d'obéir à la foi avec assiduité, il ne pouvait décemment reprocher la pratique de ces vertus à un homme que le Paradis d'En Haut n'intéressait pas.

— De toute façon, il me dira encore d'aller m'occuper de mes affaires.

Or, les affaires d'un curé, c'est le bien de son prochain. Même si ce prochain se tient résolument éloigné de son influence. Ah ! c'était un beau casse-tête pour le curé. Il songea un instant à en parler à l'évêque, puis y renonça. Mieux valait résoudre le problème entre soi, sans en répandre le bruit.

— Qui sait, aussi, si Son Excellence n'en verrait pas la preuve d'un mauvais ministère ? Évitions toute fâcheuse publicité.

Finalement, le curé décida de s'en ouvrir au Bon Dieu. Non seulement le secret serait ainsi mieux gardé, mais nul mieux que Celui qui connaît le fond de chaque cœur ne pourrait l'éclairer. Le Bon Dieu était occupé et c'est Jésus qui reçut la prière et prit l'affaire en main.

— D'abord, décida Notre-Seigneur, il faut vérifier le bien-fondé de cette réclamation. Ce n'est pas que je mette la parole de notre curé en doute, mais quelquefois les gens, même les meilleurs, se laissent émouvoir plus que les circonstances ne le justifient. D'autant que c'est vraiment la première fois que je verrai un homme de bien faire peu de cas du Paradis. Envoyons saint Pierre aux informations.

Saint Pierre prit son bâton de pèlerin et son baluchon et descendit au Paradis d'en bas. De retour au Paradis d'En Haut, l'apôtre ne put que confirmer les dires du curé.

— Vraiment, ajouta-t-il, notre homme m'a fait de la peine. Il a insisté pour m'offrir son propre repas du soir et je sais qu'il est allé se coucher le ventre vide. Ah ! si j'avais osé, j'aurais accompli un petit miracle en remplissant son garde-manger avant de partir, mais comme je n'avais pas reçu d'ordre et que je ne voulais pas qu'il comprît qui j'étais...

— Tu as bien agi, approuva Notre-Seigneur. Ce n'est pas un petit miracle qu'il faut pour cet homme, mais un grand.

— D'autant, ajouta saint Pierre, que j'ai proposé de le dédommager en le quittant, mais il n'a rien voulu accepter. Si vous aviez vu cette pauvre maison, Seigneur ! Il ne possède même pas un fauteuil ni même une chaise. En m'offrant son quignon de pain, il m'a laissé sa place sur la pierre qui lui sert de siège devant le feu.

Jésus réfléchit un instant.

— Écoute, dit-il à saint Pierre, redescends là-bas et insiste pour qu'il accepte au moins un petit cadeau.

Saint Pierre reprit son baluchon et toc toc toc, le revoilà qui frappe de nouveau à la porte. Le pauvre homme n'avait pas eu le temps d'aller se cacher au fenil. Que faire, n'est-ce pas, quand on frappe chez vous et que vous y êtes ? Il ouvrit.

— C'est encore moi, dit saint Pierre. Vous me reconnaissez ?

— Pour sûr, dit le pauvre homme. Est-ce que je peux autre chose pour vous ? Je n'ai plus de pain, ajouta-t-il en rougissant, mais si vous voulez de l'eau fraîche, j'irai la tirer du puits.

— Merci bien, je n'ai pas soif. Je suis seulement trop fatigué et je voulais vous demander l'hospitalité cette nuit avant de continuer ma route.

Pour dormir dans cette humble cabane, il n'y avait que le banc, la pierre cassée ou bien la paille entre les pieds de la vache. Ainsi qu'il le fit bien des fois, le pauvre homme céda son banc. Ce n'est pas très poli d'offrir à un invité de passer la nuit entre les pattes d'une vache. D'autant que cette bonne laitière n'était pas très partageuse quant à sa litière. Elle s'en arrogait le milieu ostensiblement.

Saint Pierre fit les manières d'usage pour accepter la banquette de planches, mais le pauvre homme l'en pressa.

— Ah ! j'ai toujours rêvé de posséder un fauteuil, ajouta-t-il, mais voyez-vous les circonstances ne me l'ont pas encore permis.

Saint Pierre sourit, mais ne fit aucun autre commentaire que celui-ci :

— Cela ne fait rien. Prenez la couverture. J'appuierai ma tête contre mon sac. Ce sera parfait.

Du sac, il sortit alors un petit violon bien simplet, mais qui parut étinceler aux reflets du feu.

— Un violon ! s'écria le pauvre homme, les yeux soudain remplis de larmes. Oh ! ce n'est pas vrai ! Voyez-vous, si j'ai rêvé toute ma vie d'un fauteuil, comme je vous le disais, je n'osais même pas espérer que je contemplerai un jour un violon.

Alors saint Pierre tendit l'instrument à son hôte. Celui-ci le prit délicatement comme on le ferait d'un bébé. Il passa ses doigts sur les cordes qui en gémissaient d'aise.

— Comme c'est beau ! Vous savez, si l'on jouait du violon à l'église au lieu de l'harmonium, pour sûr que le curé m'y verrait chaque dimanche.

Saint Pierre ne fit davantage de commentaire sur cette naïve « profession de foi ».

— Voulez-vous que je joue ?

Le pauvre homme ne parvint pas à dire oui tant il avait la gorge serrée. Il hocha la tête.

Alors l'apôtre accorda l'instrument, essaya l'archet et commença à interpréter une musique exquise qui remplit l'humble cabane de toute la suavité céleste. C'était si beau, si pur, si irréel que, l'un après l'autre, les vieux murs parurent disparaître derrière des draperies de velours. Le sol de terre battue sembla se recouvrir de tapis précieux. La flamme du foyer peignait de l'or partout et même la vache s'imaginait avoir des ailes, tandis que la paille au fumet puissant devenait lit de roses.

Quand la mélodie s'éteignit, lentement, le décor admirable s'effaça et le pauvre homme sortit de son rêve comme on émerge à regret d'un bain tiède et revigorant.

Tout le temps que le miracle musical avait duré, il était resté assis sur sa pierre, le buste penché en avant, les deux mains posées à plat de chaque côté de lui sur la dure et froide surface. Mais il avait vite oublié ce contact inamical pour sentir la douceur d'un velours bien rembourré. La pierre se balançait en suivant le rythme de l'archet et, derrière lui, un dossier profond l'enveloppait dans un confort et une béatitude jamais connus.

Saint Pierre posa sur ses genoux le violon qu'il croisa de l'archet. Le pauvre homme poussa un soupir et voulut se lever pour remettre un fagot au feu, histoire de se donner une contenance.

En se mettant debout, il faillit alors trébucher. Mes enfants ! Comme je vous le dis, aussi vrai que vous me lisez... La grosse pierre était bel et bien devenue un fauteuil ! Un admirable fauteuil à bascule, large, confortable, rembourré, comme on n'en fera jamais et comme on ne peut l'imaginer.

— Ça vous plaît ? demanda saint Pierre, sans préciser s'il s'agissait de la musique ou du siège.

Il n'était pas dans le tempérament du pauvre homme de se mettre à genoux devant de tels miracles, aussi resta-t-il planté là sur place, une main appuyée sur le bois poli qu'il étreignait comme on le ferait du bras d'un ami enfin retrouvé. Il n'osait pas dire « je rêve, je rêve » car le bois était bien là présent sous sa paume, tiède et doux et harmonieusement recourbé.

— Si ce fauteuil vous plaît, je suis bien content de savoir que vous le garderez en souvenir de moi, fit saint Pierre. Demain, en partant, je vous laisserai aussi mon violon et le sac qui le contient. Je sais que vous prendrez bien soin du tout.

Avec timidité, le pauvre homme se rassit dans le fauteuil, mais quelque chose le tracassait.

— Mais pourquoi me faites-vous ces cadeaux, l'ami ? En quoi mérité-je une telle faveur ?

— Parce que vous êtes un homme de bien qui n'avait jamais rien demandé que le plaisir de faire plaisir aux autres. Vous m'avez reçu deux fois et vous avez pour moi sacrifié votre dîner et votre banc, comme vous le fîtes d'ailleurs pour tant d'autres, qui oublièrent parfois de dire merci.

Le pauvre homme haussa les épaules.

— Le merci qu'on attend c'est un peu comme le Paradis promis par le curé. Si l'on est charitable uniquement pour la récompense, moi je n'appelle pas cela une bonne action, mais une façon de commerce : je te donne mon pain, tu me donneras la compagnie des saints et tout leur tremblement.

Saint Pierre fit de grands efforts pour ne pas rire à cette évocation malgré la gravité du propos, finalement. Quelle aurait été la honte du pauvre homme s'il avait pu savoir l'identité de son visiteur !

— Encore que, poursuivait son hôte, ce n'est pas que je refuse d'y croire au Paradis d'En Haut. Je le respecte beaucoup, mais par ouï-dire, vu que forcément, je n'ai jamais eu l'honneur d'en discuter avec quelqu'un qui en revenait. Bah ! Tout ce monde distingué ne pourra être pour moi et je ne m'y sentirai pas aussi heureux que je le suis maintenant avec ce fauteuil et ce violon dont vous vous êtes si gentiment séparé pour moi. Cela vaut plus que tous les Paradis du monde.

— Mais... après ? fit doucement saint Pierre.

— Après quoi ?

— Après votre mort ?

Le pauvre homme ouvrit les mains.

— Après ma mort, je ne demanderai rien à personne, non plus. Parole ! Pourquoi voulez-vous que je change d'idée ? Il y aura bien un coin pour moi où je ne gênerai personne, ni ne serai gêné.

— Et si le Diable vous réclame ?

— De quel droit, Monsieur ? Ai-je démérité ? Encore que... Voyez-vous, si d'aventure, il forçait ma porte, je me montrerais si aimable avec lui que, pris de honte, il repasserait vite mon seuil, sa queue fourchue entre les pattes.

Saint Pierre soupira. Ah ! quel homme peu ordinaire il avait en face de lui.

— Mon ami, vous possédez un cœur si pur et si rare qu'il faudrait vraiment vous protéger comme on le fait ici pour les fleurs des montagnes. Eh bien ! Je dois reprendre ma route car l'aube blanchit derrière votre fenêtre. Je vous laisse donc ce fauteuil et ce violon dans son sac. Gardez-les en souvenir de moi, précieusement pour vous seul. Il y aura sans doute des méchants qui voudront s'en emparer.

— Je ne les laisserai pas s'en approcher, promit le pauvre homme avec passion.

— Hum, je crains que non, fit saint Pierre en mettant son manteau. Mais soyez rassuré, ces objets non plus n'aiment pas les méchants. Mon violon est une arme particulièrement efficace contre le Diable. Je m'en suis déjà servi avec succès en délivrant au son de sa musique une femme possédée. Si le Malin vient par ici, l'instrument se mettra à jouer tout seul au fond du sac, comme il le fera pour chaque intrus, mais cette fois-là avec une force particulière et le démon s'en mordra les doigts, je vous le promets. Quant au fauteuil, quiconque s'y assiera sans votre permission, ne pourra plus s'en relever. Adieu donc, mon ami, et que Dieu vous garde.

Et il disparut.

Le pauvre homme se retrouva tout seul avec sa vache marmonnante mais pas plus étonnée que lui de cette nuit miraculeuse.

Il n'avait rien de bien pressé à faire de si bon matin, aussi resta-t-il dans son fauteuil, le sac au violon sur ses genoux. Croisant les mains par-dessus ce trésor, il s'endormit bientôt pour rêver tout à son aise de la merveilleuse visite que je viens de vous raconter avec tant de plaisir.

Quelques semaines passèrent où il n'ouvrit qu'à ceux dont le violon autorisait l'entrée. Puis un soir...

... Un soir qu'il réchauffait une louchée de lait où trempait un quignon de pain, la porte trembla brusquement sous des coups de poing impatients.

— Qui va là à cette heure ?

— Un malheureux qui parcourt le monde et n'a plus la force de marcher. Ouvrez, je vous prie ! J'ai faim, j'ai froid et je suis fatigué. La neige tombe et la terre est glacée. Daignez me secourir.

Posé sur le fauteuil, le sac à violon sembla alors pris d'une véritable frénésie. L'instrument gémissait et sautait, tel un chat pris dans une marmite. Cela ne présageait rien de bon et le pauvre homme puisa dans cet avertissement assez de courage pour refuser d'obtempérer.

— Je n'ai rien à partager. Allez voir ailleurs.

L'autre frappait de plus en plus fort à la porte. Le vantail verrouillé allait-il résister ?

— N'avez-vous pas pitié ? criait l'intrus avec une vigueur bien étonnante pour un voyageur épuisé. Ouvrez ! Ouvrez ! Je suis presque mort.

— Passez votre chemin, mauvaise créature. Et laissez les bonnes gens en paix. Il n'y a rien ici pour vous que volées de bâton.

Le violon faisait chorus à cet avertissement tant et si bien qu'il tomba du fauteuil pour bondir d'un coin à l'autre de la cabane avec des grincements lamentables.

Il serait juste d'affirmer que, de son côté, le passant menait un tapage du diable puisqu'en vérité, il s'agissait bien de cet infernal personnage. À rôder partout dans les lieux où l'on a fini de bien faire, comme l'auberge du tournant de la route, il avait forcément entendu parler de l'homme charitable rien que pour le plaisir et qui refusait le Paradis d'En Haut.

Si cette attitude sans précédent, même en un pays aussi particulier que le Val d'Aoste, avait donné de quoi réfléchir aux gens du Bon Dieu, le Diable en avait été carrément retourné.

Qu'on refuse le Paradis, voilà qui faisait l'affaire du Démon, mais qu'on fasse le bien pour le bien constituait véritablement un affront personnel. Il lui fallait donc s'emparer au plus vite de ce scandaleux personnage avant que son fâcheux exemple ne se répandît. Sinon le Diable n'aurait plus qu'à fermer boutique.

Vous me direz que l'affluence dont l'Enfer bénéficiait depuis longtemps pouvait le rassurer quant à l'avenir de son entreprise. La clientèle du Diable est une clientèle éternelle. Mais le Malin ne pouvait supporter l'idée de se voir réduit un jour à un chômage partiel.

Aussi ne croyez pas que lorsqu'il s'arrêta de tambouriner à la porte du pauvre homme, c'était pour tourner les talons et abandonner son projet. Le pauvre homme n'eut, en fait, qu'à peine le temps de respirer. Un fracas du haut en bas de la cheminée, les bûches qui roulent de tous côtés, la marmite de lait qui se renverse... Voilà le Diable au milieu des braises où il reste assis un instant à rire de sa

bonne farce.

— Tu te rends compte par où je suis obligé de passer, l'ami, tant il me tarde de te serrer sur mon cœur.

La perspective d'une telle étreinte ne tentait pas le moins du monde le pauvre homme, mais il ne laissa rien paraître de sa répulsion. Vous pensez bien qu'il avait du premier coup reconnu l'inférial personnage, d'autant que le violon, dans son sac, couinait et sautait d'effroi à l'autre bout de la pièce.

Élevant la voix pour couvrir ce bruit, mais s'efforçant de s'exprimer d'une manière aussi courtoise que possible, il fit simplement remarquer :

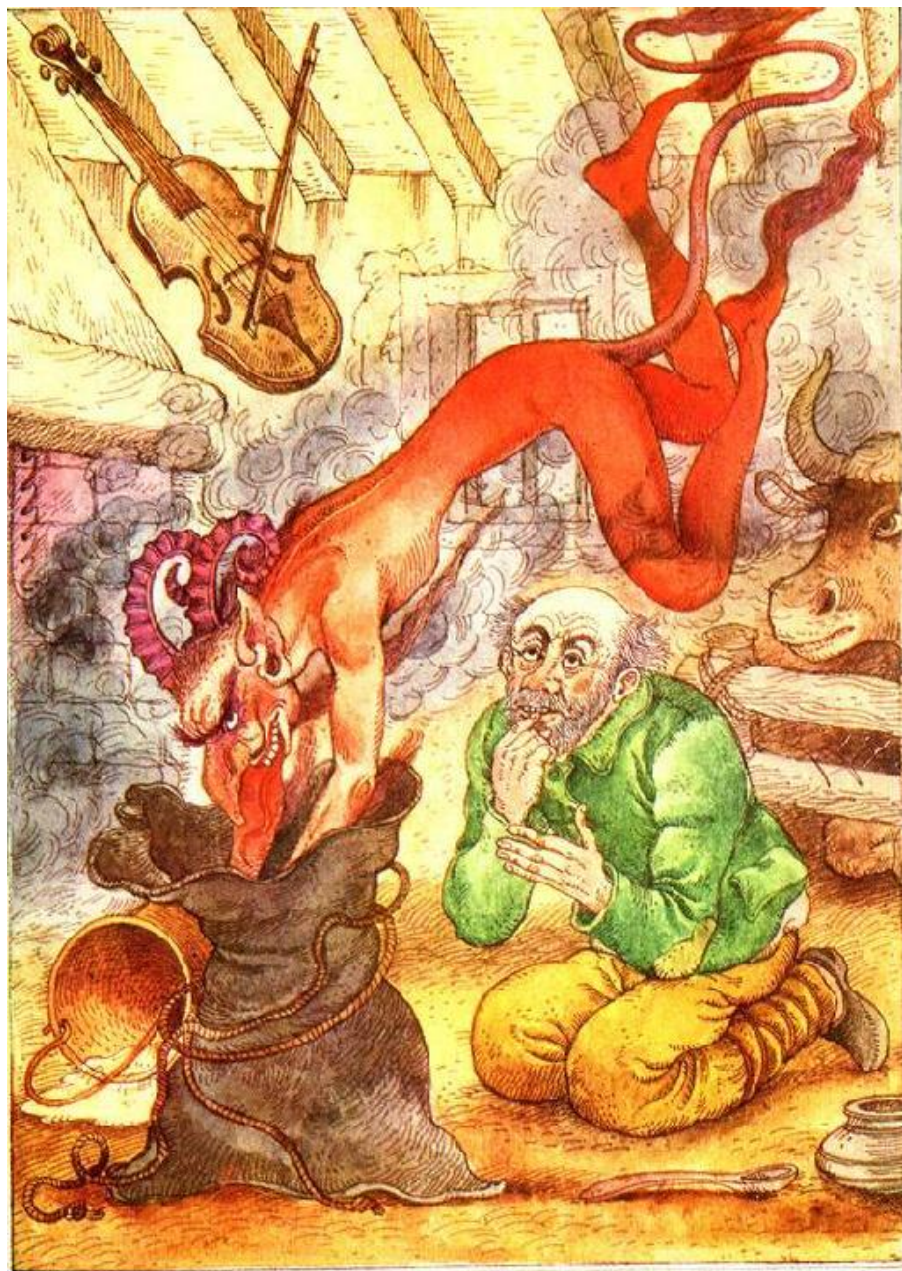
— Vous avez renversé ma soupe dans le feu et je n'en aurai plus.

— Tu auras mieux que cela avec moi, l'ami. Des rôtis de perdrix, des gâteaux, du sirop. Des vins les plus fins et des montagnes de petits pains, des...

Il interrompit son énumération juste au moment où, dans une grande envolée de sa cape noire, il allait matérialiser ces délices.

— Mais quel est ce bruit. Cette musique ? Mais c'est la musique de ton âme ? Ah ! je la veux.

Incapable de résister à la suave mélodie qui maintenant s'élevait du sac doucement balancé au milieu de la pièce, il se jeta dessus... Alors, le sac s'ouvrit et le violon fila comme un oiseau hors de sa cage. Le Diable le vit bien jaillir au-dessus de lui, mais, emporté par son élan, il piqua, tête première, dans le sac qui se referma sur lui. Couic.



Emporté par son élan, il piqua, tête première dans le sac.

Le Malin, pas si malin que ça, absolument furieux de sa capture, poussait des cris affreux et sautait du sol au plafond, sans parvenir à faire coulisser le lien qui le retenait prisonnier. Bien mieux, le violon tournait autour de lui jouant une gigue effrénée jusqu'à ce que le Diable, épuisé à tant danser malgré lui, se laissât tomber par terre et ne bougeât plus.

Alors le pauvre homme ouvrit la porte, ramassa le sac qui ne pesait pas lourd et le lança aussi loin qu'il le put à travers l'étroite vallée.

Le Diable atterrit sur un rocher, roula sur le champ de neige, y rebondit mille fois pour s'immobiliser, assommé, jusqu'à la fin de la nuit. Au matin, il reprit mouvement. Un aigle royal passait dans le ciel à ce moment-là et de cette altitude où il croisait, il aperçut néanmoins une sorte de boule noire qui tressautait sur la blanche étendue.

L'aigle royal, dont s'enorgueillissent les montagnes du Grand Paradis, est vraiment le roi des oiseaux. Long de plus d'un mètre du bec à la queue, il ouvre, lorsqu'il plane, des ailes immenses de plus de trois mètres d'envergure. Il est capable de fondre à grande vitesse sur un mouton ou même sur un bouquetin, pour les enlever et les emporter en son aire. Sa vue perçante est proverbiale, mais aurait-il eu le nez sur le sac, il n'aurait pu identifier quel dangereux gibier ce piège abritait.

— Qu'importe, se dit-il, la surprise sera pour mes petits qui n'ont pas encore connu grand-chose.

Il piqua sur le Diable ensaché et, malgré les protestations du prisonnier, l'emporta vers le pic inaccessible où se tenait sa famille. Le bec des aiglons est déjà bien dur, mais ils ne purent jamais parvenir à déchirer l'enveloppe tandis que le Malin protestait de plus belle. Finalement, l'aigle eut assez de cette peu comestible trouvaille, bonne tout juste à énerver les enfants et à désorganiser le nid.

Il reprit le paquet et alla le déposer tout en haut du massif du Grand Paradis, là où la roche fait un creux tapissé de neige, avec l'espoir que personne ne serait assez bête pour aller l'y chercher.

Depuis ce temps-là, à chaque fois que le Diable pique sa colère sans pouvoir se dégager, la montagne vibre et les plaques de neige glissent dans d'énormes avalanches.

Le Diable est bien coincé dans son trou et le sac solide. Il demeure piégé pour l'éternité. Aussi, je me suis laissé dire que l'Enfer en l'absence de son maître n'est désormais plus ce qu'il était.

Quoi qu'il en soit, le pauvre homme, débarrassé de son encombrant visiteur, referma sa porte en haussant les épaules.

— Bon ! Mais ce n'est pas cela qui me rendra mon dîner.

Il ramassa la marmite, reconstruisit son feu et, prenant le violon sur ses genoux, il s'assit dans le fauteuil où il se balançait tranquillement jusqu'à ce que le sommeil le saisît pour rêver tout à son aise de cette

extravagante visite, que je viens de vous conter avec une émotion dont vous voudrez bien m'excuser.

Plusieurs jours se passèrent et un soir où il gelait à pierre fendre, le pauvre homme s'accroupit devant son feu, faisant griller sur son pain un peu de *fontina* pour son dîner. Quelques coups discrets frappés à sa porte le firent néanmoins sursauter. Il en laissa tomber tartine et fromage dans la cendre. Il y a là, déjà, de quoi vous contrarier.

Allons bon ! Cela recommence ! Mais à quoi sert l'aubergiste, je voudrais le savoir.

— À l'auberge, on ne veut pas de moi, car ce que j'emporte, je ne peux le payer.

Le pauvre homme au lieu d'avancer vers la porte resta une seconde le pied en l'air. Qu'en dirait le violon ? Ma foi, il ne disait rien, posé bien à plat sur le banc par-dessus un sac de jute bien plié qui avait autrefois servi au grain et protégeait à présent sa précieuse marqueterie des contacts rustiques.

— Ouvrez, je vous prie.

Il ouvrit.

C'était la Mort. Étonnée de ne plus avoir de nouvelles du Diable qui lui rachetait sans marchander ceux dont le Paradis ne souhaitait pas s'encombrer, elle s'était renseignée et on lui avait assuré que la dernière personne chez qui le Malin avait passé la nuit n'était autre qu'un pauvre homme des environs de Cogné et certainement le plus particulier de tous les Valdôtains.

— Figurez-vous que ce particulier-là ne veut à aucun prix du Paradis d'En Haut et se moque de l'Enfer comme d'une guigne.

La Mort est plus curieuse qu'une puce. Il lui fallait sans plus attendre emporter cet entêté afin de voir comment, mis au pied du mur, il déciderait de son sort : ou tout-en-haut ou tout-en-bas. Et même, en admettant le dilemme enfin résolu, restait à savoir comment on l'accueillerait. Tout-en-haut, on lui claquerait probablement la porte au nez pour lui apprendre à mépriser la félicité. Tout-en-bas, on le ferait courir à coups de fourche pour lui apprendre à se montrer plus malin que le Malin lui-même.

Cela promettait de bons moments de distraction pour la Mort qui en avait bien besoin. Ne dit-on pas « triste comme la Mort » ? Et c'est d'un pas furtif et la mine basse comme d'habitude que la Mort se glissa chez le pauvre homme dans un courant d'air glacé, à peine eut-il entrebâillé l'huis.

Pas plus tôt en place, elle repéra du premier coup d'œil l'endroit propice d'où elle pourrait attendre paisiblement que son hôte obligé eût fait ses paquets pour la suivre : le fauteuil de bois poli et de velours qui se balançait vide devant le feu, invitant à y prendre ses aises.

Avant que le pauvre homme eût pu esquisser un geste de protestation ou de mise en garde, la visiteuse sans gêne installa ses maigres fesses sur le coussin douillet et posa ses mains décharnées sur les accoudoirs.

Cent ans après, elle y était encore. Le pauvre homme l'avait depuis longtemps transportée au fond de son « raccard », vous savez : la grange sur pilotis ouverte à tous les vents.

Il dut, pour ce faire, attendre le petit jour à l'issue d'une nuit d'hiver d'un si triste tête-à-tête que je n'ai vraiment pas le courage de vous le raconter.

La première réaction de cet homme simple fut naturellement une grosse peine à l'idée de se passer dorénavant d'un siège dont il avait rêvé toute sa vie et si peu profité. Puis il se dit qu'après tout la Mort était bien là où elle était de par sa faute, puisqu'il n'était pas allé la chercher.

Pendant tout ce siècle, les médecins du Val d'Aoste passèrent pour des génies et firent des fortunes colossales tant on venait, même de bien loin, chercher la santé dans ces vallées. C'est du reste une habitude qui est restée.

Enfin un jour, le pauvre homme tout perclus, tout chenu, tout bossu, tout tordu, décida que son dos n'en pouvait plus. Un banc de planche, une grosse pierre ne sont pas des sièges pour un plus-que-centenaire. Clopin-clopant, il alla jusqu'à sa grange, récupérer son fauteuil à bascule.

L'effort de ce petit trajet fut grand pour ses vieilles jambes et c'est peut-être pour cela qu'il décida de s'asseoir tout de suite pour récupérer un peu son souffle. Sans doute pensait-il aussi que la Mort, ankylosée sur les coussins depuis plus d'un siècle, avait enfin pris l'habitude de ne plus bouger.

— Allez ouste, en bas, fit-il à la Camarde.

Et d'un revers de main, il la poussa hors du fauteuil.

L'arrière-petite-fille de la voisine, une brave vieille, s'occupait à l'occasion de lui, depuis que sa mère, sa grand-mère et son arrière-grand-mère ne pouvaient guère se bouger. Elle aperçut un des mendiants rebroussant chemin depuis la maisonnette à la porte close et à la cheminée sans fumée.

Elle s'inquiéta et après avoir bien cherché trouva le pauvre homme sans vie dans un fauteuil mité et vermoulu, que les courants d'air balançaient faiblement au fond du « raccard » plus rempli d'araignées que de foin.

Le décès passa presque inaperçu tant il y en eut à cette époque. Les choses reprenaient leur cours normal : le pauvre homme avait oublié que seule la Mort était immortelle.

Dans les veillées, un peu plus tard, on parla de nouveau de celui-qui-

ne-voulait-pas-du-Paradis-d'En-Haut et les langues allèrent bon train afin de savoir ce qu'il était finalement devenu.

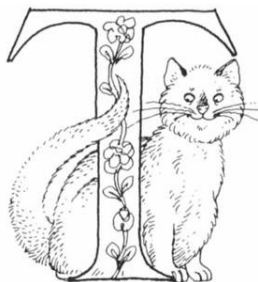
Lui qui avait toujours ouvert sa porte aux solliciteurs, restait-il comme un obstiné sur le palier de saint Pierre ? On en discuta pendant de longues soirées et les opinions étaient si contradictoires que j'en ai les oreilles trop rebattues pour vous les rapporter.

Ce dont on est certain, c'est que le Diable est toujours prisonnier là-haut sur les sommets. Tant pis pour lui.

Voilà au moins un problème résolu.

Le Grand-Duc de la Faribole

(Piémont)



ROIS jeunes gens reçurent peu de chose en héritage de leurs parents.

— Vendons ce bien, dirent les aînés. Et avec le petit profit que nous partagerons, nous irons tenter notre chance dans le monde au lieu de gâcher notre vie à moisir ici.

— Je ne veux rien vendre de ce qui nous vient de notre pauvre mère, protesta le cadet. Prenez tout, cela m'est égal.

Les deux aînés prirent tout – ce qui ne faisait guère – et partirent en laissant une chatte dont ils ne pouvaient s'encombrer.

Le garçon, la chatte dans les bras, alla s'asseoir sous un arbre pour pleurer. Quand il eut bien pleuré...

— J'ai faim, soupira-t-il.

— C'est qu'il est midi, constata la chatte. Attends-moi, je vais revenir.

Elle alla jusqu'au palais du roi et, se faufilant par un soupirail des cuisines, réussit à voler un poulet rôti qu'elle enleva sans se faire remarquer.

Rassasié, le jeune homme se remit à pleurer.

— Qu'est-ce que je vais devenir ?

En fait, il n'était pas très doué, si ce n'est pour les bons sentiments, lesquels jusqu'à présent n'ont enrichi personne. La chatte sécha ses larmes d'un petit coup de langue et lui dit :

— Attends-moi de nouveau. Je vais revenir.

Elle retourna au palais, mais au lieu de se rendre à la cuisine, fila vers le vestiaire de Sa Majesté où elle rencontra un rat qu'elle croqua.

Son déjeuner presque terminé, elle miaula :

— Miaou ! Miaou !

Au bruit, le Grand Maître des Vêtements apparut. En voyant devant la gentille petite bête la tête et la queue du rat, il fut tout content.

— Merci, merci, minette. Tu m'as rendu un fier service. Rats et souris s'en donnent à cœur joie par ici et hier, j'ai trouvé une jaquette de Sa Majesté rongée aux manches. Que pourrais-je faire pour te remercier ? Veux-tu un peu de lait ?

— Non, dit la chatte. Je ne puis plus rien avaler, mais si vous vouliez me prêter cette veste jusqu'à ce soir, elle serait fort utile à mon patron dont le carrosse a versé dans un fossé plein d'eau.

— Qui est ton patron ?

— Un grand seigneur, mais la discrétion m'empêche d'en dire plus. Ne craignez rien pour l'habit, je vous le rendrai dès que ses serviteurs lui auront apporté de quoi se changer.

— Oh ! Ce n'est pas la peine, de toute façon, j'allais le jeter.

Une heure plus tard, la chatte revint au palais rapportant la jaquette qu'elle déposa dans un coin. Elle se coucha dessus et miaula :

— Miaou ! Miaou !

Le Grand Maître des Vêtements réapparut.

— Eh bien ! tu es de parole à ce que je vois.

— « Fidèle » est ma devise, et celle de mon patron. Or, à propos de celui-ci, je voudrais te demander encore une faveur. Le puis-je ?

— Dis toujours, petite chatte.

— Fais-moi le plaisir de me prêter un boisseau, il en manque pour ses comptes.

Un boisseau ou *staja* était un récipient en bois servant à mesurer les quantités. Mesurer les doublons au boisseau signifie une richesse considérable.

Le Grand Maître des Vêtements, très impressionné, ordonna à des laquais d'apporter l'objet que la chatte promit de rendre le soir même après usage. Après son départ, le courtisan réfléchit un moment puis courut faire part au roi de son étrange rencontre.

Le soir, la chatte sortit une pièce de dix *pauli* d'une cachette, la mit au fond du boisseau avant de le rapporter. Cette monnaie, à l'effigie d'un pape Paul, avait une certaine valeur et son nouvel ami ne manqua de l'apercevoir.

— Petite chatte, petite chatte, s'écria-t-il. Ne te sauve pas comme cela. Il reste de l'argent au fond du boisseau.

— Beuh ! dit la chatte. Donnez-le aux laquais pour leur peine. Mon patron en perd comme cela tous les jours.

— Mon patron à moi, Sa Majesté veux-je dire, serait bien heureuse de faire la connaissance d'un si grand seigneur.

— Je pense qu'il se montrera ravi lui-même de la rencontre. À

demain donc.

— À demain.

Sous l'arbre où il passa la nuit, le garçon ne se sentait guère enclin à l'optimisme. L'invitation ne le fit même pas rire.

— Tu me vois chez le roi, moi ? Ah ! j'aurai bonne mine.

— C'est un monde, soupira la chatte, d'entendre des jérémiades pareilles. Écoute ce que je ne te répéterai pas deux fois : tu vas faire tout ce que je te dirai ou alors je te griffe. Tu ne diras pas le contraire de ce que je te dirai ou alors je te mords. Et si tu manques à ta parole, je ne te manquerai pas : tu te retrouveras sous ton arbre avec tes yeux pour pleurer. Compris ?

— Compris.

Elle le frappa de sa patte droite. Miaou ! Miaou ! et voilà notre orphelin mieux vêtu qu'un prince. Elle frappa le sol de sa patte gauche. Miaou ! Miaou ! et voici un carrosse avec six chevaux d'apparat, un cocher ventru et quatre laquais raides comme la justice, le tout si doré que les yeux vous en pleuraient.

L'arrivée de ce cortège fit sensation aux grilles du palais. Le roi guettait son invité à travers les rideaux et il se précipita aussitôt à sa rencontre. Le prenant par le bras, il le conduisit à ses appartements tellement remplis de tapis et de guéridons que l'orphelin ne savait où marcher.

— Lève bien le pied, sinon tu tomberas, avait conseillé la chatte qui leur emboîtait le pas.

On apporta le goûter dans de la porcelaine de Chine et Minette eut droit à une coupe du lait le plus doux. Mais l'orphelin, la gorge serrée par la timidité, ne put rien avaler.

Le roi était de ces gens qui aiment la conversation, c'est-à-dire qu'il parlait sans arrêt et sans s'inquiéter des réponses. Aussi, le jeune homme n'eut guère de mal à trouver des reparties. Sa Majesté lui laissait à peine le temps d'ouvrir la bouche. Quand on eut discuté de la pluie, du beau temps, du prix des choses et qu'on eut bien constaté qu'aujourd'hui rien n'était plus comme hier, le roi se carra dans son fauteuil.

— À propos, dit-il. Causons un peu de vous. Avez-vous une femme, des enfants ?

— Non, Majesté, répondit alors la chatte en allongeant, mine de rien, un petit coup de griffe sur les mollets de son protégé.

— Demeurerez-vous dans la région longtemps ?

Encore un coup de griffe.

— Hé, quelques mois peut-être, fit-elle d'un ton négligent.

— J'espère vous revoir donc souvent.

— Nous aussi, dit la chatte en ronronnant.

— Tenez, restez donc ce soir. Nous partagerons une assiette de

soupe en augures d'une longue amitié. Cela vous plairait-il ?

— Nous en serons ravis.

Le roi devait aller jeter un coup d'œil aux affaires du royaume et, après s'être excusé, il les laissa seuls un instant. La chatte en profita pour dire à son compagnon :

— Tâche de ne pas manger ici comme sous ton arbre où tu as l'air d'un loup. Tu as à ta disposition tous les biens de Dieu, mais ne te jette pas dessus. Goûte à chaque plat juste une bouchée et pense à bien lever ton petit doigt en portant ton verre à tes lèvres. Compris ?

— C'est que je meurs de faim, protesta le garçon. Je n'ai rien mangé depuis le poulet d'hier.

— Sois bien heureux de l'avoir eu et d'être ici. Ah ! revoici le roi. Tais-toi ou je te griffe.

À table, l'orphelin picora de l'air le plus distingué qu'il put. Sa contrainte passa aisément pour une éducation du meilleur aloi, mais voyant disparaître le gâteau dont il n'avait touché qu'une miette après avoir juste assez goûté à tant de délices pour en saliver, il sentit la mauvaise humeur le gagner. De plus, il commençait vraiment à souffrir du petit doigt.

— Qu'est-ce que je fabrique ici, pesta-t-il le nez dans sa serviette.

— Tais-toi ou je te griffe.

— Que dites-vous, cher ami ? s'informa le roi.

— Il dit « oh ! les bons plats ». Dans notre pays, on offrirait des fortunes à pareil cuisinier. Nous sommes tout prêts à vous le racheter.

En quittant la table, Sa Majesté proposa à son invité de passer la nuit au palais.

— Vraiment, insista-t-il. Vous me feriez un tel plaisir.

— Nous sommes à vos ordres, Sire, répondit la chatte. Pour aussi longtemps que vous le voudrez.

Faisant venir le Grand Intendant des Placards à Linge, le roi lui souffla à l'oreille de mettre sur le lit les draps les plus grossiers qu'on pourrait trouver au palais.

— Je pense en dénicher à la caserne, chuchota l'intendant.

« Si c'est un grand seigneur, il n'entrera pas dans le lit, pensait le monarque, si c'est un pauvre homme, il n'y prendra pas garde. »

Ainsi fut fait et lorsqu'on se fut dit bonsoir, la chatte bondit sur le lit. De la patte, elle tâta la toile.

— N'entre pas là-dedans, ordonna-t-elle.

— Et pourquoi ? Il y a des jours que je ne sais plus ce qu'est un matelas. Je n'ai plus pour dormir que les racines de mon arbre.

— Je te dis que tu n'y entreras pas.

Et elle le griffa.

Alors, mettant une chaise au bout d'un fauteuil, il s'étendit là-dessus et s'endormit du sommeil de sa jeunesse. Au matin, la chatte menait

grand tapage dans le palais.

— Miaou, Miaou !

Le Surveillant en Chef des Couloirs se précipita.

— Qu'y a-t-il, petite chatte ? Tu es fâchée ?

— Si je suis fâchée ! Pour qui votre patron a-t-il pris le mien ? On lui a mis des draps tout juste bons à râper le fromage. Il a dû passer la nuit dans un fauteuil et ne veut plus parler.

On rapporta la chose au roi qui cligna de l'œil.

— Je pensais bien qu'il s'agissait d'un grand personnage. Voilà le mari qu'il faut pour ma fille.

Et il donna ordre pour qu'on garnît le lit de son possible futur gendre de la toile la plus fine. De celle qu'on désigne sous le nom de *Scioscala questa vola*, « souffle-là-dessus-et-ça-s'envole ».

— Regardez bien demain si le lit est chiffonné, recommanda-t-il aux serviteurs. Lorsqu'il s'agit d'un véritable seigneur, les draps restent aussi lisses et nets que s'il n'y avait point touché.

Le soir, la chatte examina le lit d'un air satisfait.

— Tu peux y entrer, mais prends garde. Si tu fais un seul mouvement, je te griffe de si belle façon que tu préféreras mourir.

Ah ! quelle nuit ! Dès que le garçon remuait un tant soit peu dans son rêve, elle allongeait la patte. Crac ! À la fin, il se leva furieux, s'étendit sur le tapis et se rendormit à son aise. La chatte se lova avec délicatesse sur l'oreiller abandonné et la nuit passa. Au matin, entendant du bruit à la porte, elle bondit et, d'une chiquenaude, réveilla son compagnon.

— Va vite à la fenêtre regarder s'il pleut.

Les serviteurs entraient avec du chocolat et des petits pains. Du coin de l'œil, ils virent le lit à peine touché avec seulement un léger creux sur l'oreiller.

— Monseigneur a-t-il bien dormi ?

— *Così così*, dit la chatte en bâillant.

Le roi, en apprenant la nouvelle, ne se tint plus de joie. À l'heure du dîner, il put donc demander sans paraître y attacher trop d'importance :

— Dites-moi, cher ami, avez-vous déjà songé au mariage ?

La chatte répondit aussitôt :

— Si nous trouvions une jeune personne comme il faut et digne de son rang, il se marierait de grand cœur, bien sûr.

— Ce n'est pas pour louer ma fille, continua le souverain en égrenant négligemment son raisin, mais enfin... si elle ne vous déplaisait pas... je serais bien aise de vous accorder sa main.

La chatte lissait ses moustaches d'une patte délicate. Elle inclina l'oreille avant de répondre :

— Si tel est le bon plaisir de Votre Majesté, nous sommes tout prêts

à sauter le pas.

La princesse était charmante et plut beaucoup à la féline créature qui ne quittait plus ses jupes pour y faire son ronron. À la cathédrale, je ne sais qui prononça le « oui » mais on dit qu'on entendit comme un miaulement...

Sa Majesté réussit à garder encore un mois les nouveaux époux auprès de lui, puis un beau matin, la chatte sauta sur les genoux du monarque.

— Miaou, Miaou !

— Oui, minette ? Qu'y a-t-il pour ton service ?

— Voilà, il ne s'agit pas de moi mais de mon patron, vous pensez bien. Le pauvre se fait un de ces soucis !

— Du souci ! Et pourquoi donc ? N'est-il pas bien ici ?

— Il est très bien, Majesté, et nous vous en rendons grâce. Mais voyez-vous, étant ici, il ne peut être là-bas, dans ses États. Et quand un souverain manque à son poste, Dieu sait ce qui s'y passe ! Les sujets de nos jours ne sont plus ce qu'ils étaient...

— Je sais bien, soupira le roi. J'ai les mêmes problèmes. Allons, ne soyons plus égoïstes. Vous partirez demain, ou plutôt nous partirons parce que je ne peux quitter ma fille comme cela.

Avisé de ce départ, en particulier, le gendre du roi se cogna la tête contre les murs.

— Mais tu es folle ! Où veux-tu que je la conduise ma princesse ? Sous mon arbre ? Quand je pense à ce...

— Tais-toi ou je te griffe. Tu n'as pas à penser. Compris ?

Et elle bondit par la fenêtre. Ayant parcouru plusieurs lieues à travers la campagne, elle s'arrêta et, ça et là, frappa le sol de sa patte droite puis de sa patte gauche. Une ville magnifique se mit à pousser plus vite qu'un champignon. De part et d'autre de belles avenues, sortaient palais, villas, magasins et églises.

Le lendemain, la minette en habit de page attendait devant le palais, juchée sur une alezane superbe. Le roi, son gendre et sa fille grimperent dans leur carrosse, suivis de la cour en grande tenue de voyage et répartie dans un cortège de voitures.

Sorti de ses États, le souverain ne voyait de chaque côté de la route que champs magnifiques et villas cossues. Il admira et hélant un moissonneur vêtu comme un prince :

— À qui sont ces belles propriétés ?

Le moissonneur salua avec grâce.

— *Al granduca Messemi-gli-becca-l-fumo, La Sua Maestà.* Au grand-duc de la Faribole, Votre Majesté.

Il serait plus exact de traduire cette grand-ducale identité par grand-duc « Tu-me-souffles-dessus-de-la-fumée-par-la-bouche » ou grand-duc « de-la-poudre-aux-yeux », selon l'expression française, mais « de la

Faribole » me paraît tout de même plus gentil. Quoi qu'il en soit, le roi hochait la tête avec considération chaque fois qu'on lui faisait la même réponse, c'est-à-dire à chaque tournant.

On traversa la ville en liesse sous des arcs de triomphe de feuillages et une pluie de roses. Les habitants endimanchés s'époumonaient :

— Vivent les époux ! Vivent le grand-duc de la Faribole et la grande-duchesse !

On mit pied à terre devant le palais. Une vraie merveille sur les hautes tours de laquelle claquaient des oriflammes au blason de la Faribole : un nuage de fumée, du plus gracieux effet. Alignée de part et d'autre du grand escalier, une armée de courtisans saluaient bien bas, tandis que les hérauts embouchaient leurs longues trompettes pour faire retentir l'hymne faribolais. Le canon tonna quarante fois.

Le roi prit les yeux exorbités de son gendre pour une démonstration de la plus parfaite maîtrise de soi.

Tout le long des couloirs couverts de tapis précieux, un mur ininterrompu de laquais tenaient ferme et haut des candélabres de cristal jetant mille feux et lorsqu'on arriva dans les salons, ce fut encore plus beau.

« Vraiment, se disait le roi, j'ai eu du nez en choisissant un tel époux pour ma fille chérie. Je peux mourir tranquille. »

Il repartit le cœur léger dans son royaume et la vie s'écoula comme un rêve pour les jeunes mariés. Puis un jour, la chatte interpella son patron.

— Miaou ! Je voudrais m'entretenir avec toi en particulier.

Ils se rendirent dans le cabinet de travail où le grand-duc n'avait pas eu encore le temps de travailler et, après avoir vérifié que personne n'écoutait aux portes, la minette sauta sur le bureau.

— Tu m'écoutes ?

— Je t'écoute.

— D'abord, jure-moi de me dire la vérité.

— Je te le jure, mais que veux-tu savoir ?

— C'est toi qui dois d'abord savoir que le temps passe.

Le grand-duc haussa les épaules.

— Bien sûr. Et alors ?

— À force de passer, le temps fait vieillir toutes choses et toutes créatures. À force de vieillir, un jour on cesse de vivre. Les chats comme tout le monde. Lorsque je mourrai, moi qui ne t'ai jamais voulu que du bien, que feras-tu de moi ?

Le grand-duc fondit en larmes. La fortune et la couronne ne lui avaient pas ôté ses bons sentiments.

— Aïe aïe aïe ! Ne dis pas de choses pareilles. Rien que de penser à ta mort me brise le cœur, minette chérie.

— Même s'il te brise le cœur, grand-duc chéri, cet avenir est

inéluclable. Autant s'y préparer. Que feras-tu alors de moi ?

— Je n'en sais rien, répondit le grand-duc exaspéré. Je ferai tout ce qu'il est possible de faire... une châsse en or et un tombeau gros comme une maison, par exemple. Cela te convient ?

— Cela me convient, dit la chatte, si tu me le promets.

— Je te le promets.

Un an passa, peut-être un peu plus et puis une nuit, alors que tout dormait, la minette bondit de son coussin de velours (assorti à ses yeux) et se mit à parcourir le palais.

Partout, sauf votre respect, elle salit meubles et tapis. Elle fit ses ongles sur les meilleurs rideaux de la plus belle chambre et s'étendit, raide morte sur la carpele.

Au matin, apercevant les dégâts, les serviteurs coururent en se bouchant le nez pour ouvrir portes et fenêtres. On ramassa la chatte, que l'on apporta par la peau du cou à son patron, à qui l'on détailla le dommage.

— Oh ! L'horrible bête, s'écria-t-il. Allez me jeter ça à la riv...

Il n'avait pas achevé ces mots qu'il se retrouvait sous son arbre, vêtu de haillons avec sa femme sanglotant à ses côtés. Quand elle fut bien fatiguée de pleurer, la fille du roi retourna chez son père, plantant là son mari dont on n'entendit plus parler.

Comme quoi, il n'était pas forcément juste de dire que les bons sentiments n'ont jamais enrichi personne.



Comment Baccocino Tribordo but la tasse (Ligurie)



ANS ce temps-là, il était du dernier chic, pour les familles distinguées, de s'attacher les services d'un astrologue.

Un astrologue, vous le savez, passe pour connaître l'avenir, rien qu'en regardant les étoiles.

Grâce à de savants calculs, en connaissant l'heure et le jour de votre naissance, il peut vous prédire tout ce qui vous arrivera.

À l'époque dont je vous parle, il y a au moins cinq cents ans, ces mages possédaient tout le savoir qu'on pouvait alors imaginer et même, à propos d'imagination... ils en possédaient aussi suffisamment pour suppléer au peu de renseignements réels dont ils disposaient.

Car ce n'était pas un métier de tout repos que de prétendre consulter les astres. Ils passaient la moitié de leur vie à formuler des vœux pour que les bonnes choses se réalisent et l'autre moitié à craindre que les prédictions pessimistes ne mettent en colère leurs maîtres et bienfaiteurs.

Ainsi, un des astrologues du duc de Milan – celui-ci possédait les moyens d'en entretenir plusieurs – commit l'imprudence d'annoncer des catastrophes imminentes. Il en eut la tête coupée.

— Puisque tu n'as même pas été assez malin pour connaître ta mort prochaine, comment veux-tu que je croie à tes sinistres présages, déclara le duc en prononçant la sentence.

Cela n'empêcha pas, du reste, la réalisation de ce que l'astrologue craignait pour le duché.

Aussi lorsque l'astrologue de ce royaume-ci, au bord de la mer de

Ligurie, eut lu dans la carte du ciel certains présages concernant la fille unique du roi, il sentit comme une douche glacée lui couler le long de l'échine.

Mais, comme il fallait bien rendre une sentence, il se contenta d'annoncer la moitié de la vérité, à savoir :

— C'est par la mer que la princesse rencontrera l'amour.

Il se garda bien d'annoncer que de la mer également lui arriveraient les plus grands dangers.

La princesse Esmeraldina, une jeune personne autoritaire, décida aussitôt de passer le plus clair de son temps sur la plage pour y attendre l'heureux élu. Accompagnée de ses suivantes, elle jouait gracieusement à la balle sans cesser de surveiller l'horizon. Las, le temps passait et personne ne surgissait de l'onde pour plier le genou devant la jouvencelle, comme le fit jadis Ulysse devant la nymphe Calypso.

— Peut-être, se dit-elle, mes compagnes font-elles fuir mon futur prétendant ? Il vaut mieux que notre premier tête-à-tête se passe sans témoin.

À se rendre seule sur la grève, ce qui devait arriver arriva. Un soir, elle ne revint pas. Elle avait choisi l'heure du crépuscule car c'est l'instant propice aux déclarations.

— Eh bien, me voilà frais, gémit l'astrologue tandis qu'on organisait les recherches et que Sa Majesté promettait des fortunes à qui ramènerait l'imprudente et le cachot pour l'incompétent devin.

Un marin au long cours⁽²⁾, que l'on appelait le *Capitano* car maître d'un important navire, déclara alors que la jeune fille devait être cachée quelque part sur la mer, puisque sur la terre on n'avait rien trouvé. Et il proposa au roi de partir à la poursuite de l'héritière bien-aimée.

Le roi accepta, mais il fut impossible au Capitano de recruter le moindre équipage. Aucun marin ne voulait risquer sa vie pour une éventualité aussi hasardeuse.

Comment le Capitano pourrait-il, à lui tout seul, manœuvrer un navire ? C'est ce qu'il se demandait, assis piteusement sur le quai devant son bateau mollement bercé par la houle. Quelle malchance, alors qu'il aurait pu par ce coup d'éclat gagner une fortune supérieure à tout ce que les voyages lui rapportaient !

Il en était là de ses amères réflexions lorsqu'il entendit quelqu'un cracher dans l'eau, non loin de lui.

C'était Baccocino Tribordo, un vaurien du port dont le surnom, « le petit Bacchus », évoquait bien la principale occupation du personnage : lever le coude dans tous les cabarets, en l'honneur de l'antique dieu du vin, Bacchus. L'autre occupation de Baccocino consistait à cracher dans l'eau du port. Peut-être pour se donner soif.

En effet, Baccocino, au demeurant un très beau garçon au caractère paisible, vivait dans l'appréhension de connaître la mésaventure arrivée à un sien cousin qui sévissait en Toscane.

Celui-ci, un *farabutto*, bon à rien du même acabit que notre Ligurien, s'était fait religieux, le métier le moins fatigant qu'il fut en ces *temps*. Pievano Arletto n'avait de pieux que le nom et oubliait plus qu'à son tour de faire carême avant Pâques. Il est vrai que le vin sans le jambon n'a presque pas de goût.

À tant pécher, il fut puni par le Ciel qui lui ôta l'envie de boire. Rendu fou par ce déshonneur, il partit à travers la campagne florentine à la recherche de sa soif perdue, portant à sa ceinture harengs saurs, petit-salé, saucisson sec et sardines en saumure... Baccocino Tribordo en avait la gorge sèche rien qu'à cette évocation.

À la vue de cet oisif, le Capitano reçut une inspiration.

— Que te dirait, lui proposa-t-il, de venir avec moi faire un beau voyage ?

— Où ça ?

— Là-bas ! et le Capitano de montrer vaguement un point au-dessus de l'horizon.

— Sur la mer ? Pouah ! J'ai horreur de l'eau.

— Oui, mais celle-ci est salée et te permettra d'apprécier le vin contenu dans les barriques dont ma cale est pleine.

— Votre cale est pleine de barriques ?

Hé, cela devenait intéressant ! Baccocino en frémit d'aise.

— Aussi, poursuivit le Capitano, non seulement je te garantis une bonne paye, mais encore, lorsque nous serons de retour, je te ferai cadeau de la moitié de cette cargaison.

Notre Ligure réfléchit qu'il y avait quelque chose de bizarre là-dessous. À quoi sert de partir au loin avec une cargaison aussi précieuse pour la ramener au port ? Autant la décharger tout de suite et peut-être qu'il s'en sentirait la force dès à présent ?

Mais le Capitano expliqua patiemment que ce vin était jeune et qu'on n'avait rien trouvé de mieux pour le bonifier que de lui faire faire le tour de la mer. Cependant, tout au long du voyage, il en aurait à discrétion.

— Vous me le garantissez ?

— Par contrat. Voyons ! Je suis toujours régulier en affaires.

Et ils embarquent. Pour le Capitano, la nouvelle recrue n'était pas un cadeau. Non seulement Baccocino ne savait rien faire, mais encore le roulis, le tangage lui donnaient le tournis et il passait sa journée affalé contre la rembarde, en proie au pire mal de mer.

— Ce voyage ne finira donc jamais, gémissait l'infortuné entre deux hoquets. Et dire que je ne peux plus rien avaler ! Quel péché de ne pouvoir même pas supporter la moitié du contenu d'une timbale.

Finalement, le Capitano en eut autant assez des lamentations de Baccocino que Baccocino de la navigation. Un îlot rocheux venait de surgir de l'horizon et le maître du navire le désigna à son subordonné insubordonné.

— Tiens, s'exclama-t-il, une île !

— Ah ! oui, dit le marin occasionnel en imaginant déjà une escale enchanteresse et, pourquoi pas ?, un abandon de poste dans le plus bref délai.

— Si tu allais y voir ? proposa le Capitano qui avait, lui aussi, son idée. Embarque dans la chaloupe et tu me rapporteras des nouvelles.

« La nouvelle la plus inattendue sera pour toi que je ne revienne pas », plaisanta intérieurement Baccocino, soudain bien altéré. Et, riant sous cape de la farce, il sauta dans la chaloupe.

Pas plus tôt eut-il ramé quelques encablures, que le navire toutes voiles dehors filait au vent.

— *Ciao !* criait le Capitano au haut de la dunette. Dorénavant, sache mettre de l'eau dans ton vin, fainéant lamentable.

— *Ciao !* lança à son tour l'abandonné bien débarrassé, croyait-il, d'un ultérieur trouble de conscience. Ainsi on ne pourrait pas dire qu'il avait déserté.

Retrouvant son énergie, car en vérité toute cette eau autour de lui lui donnait la panique, il battit des avirons avec tant de volonté qu'il semblait voler sur les vagues. Las ! L'île n'était qu'un écueil rocheux, désertique et désolé et il ne s'y trouvait pas plus d'auberge que sur le dessus de la main. Mais Baccocino Tribordo n'était pas homme à perdre confiance en sa bonne étoile.

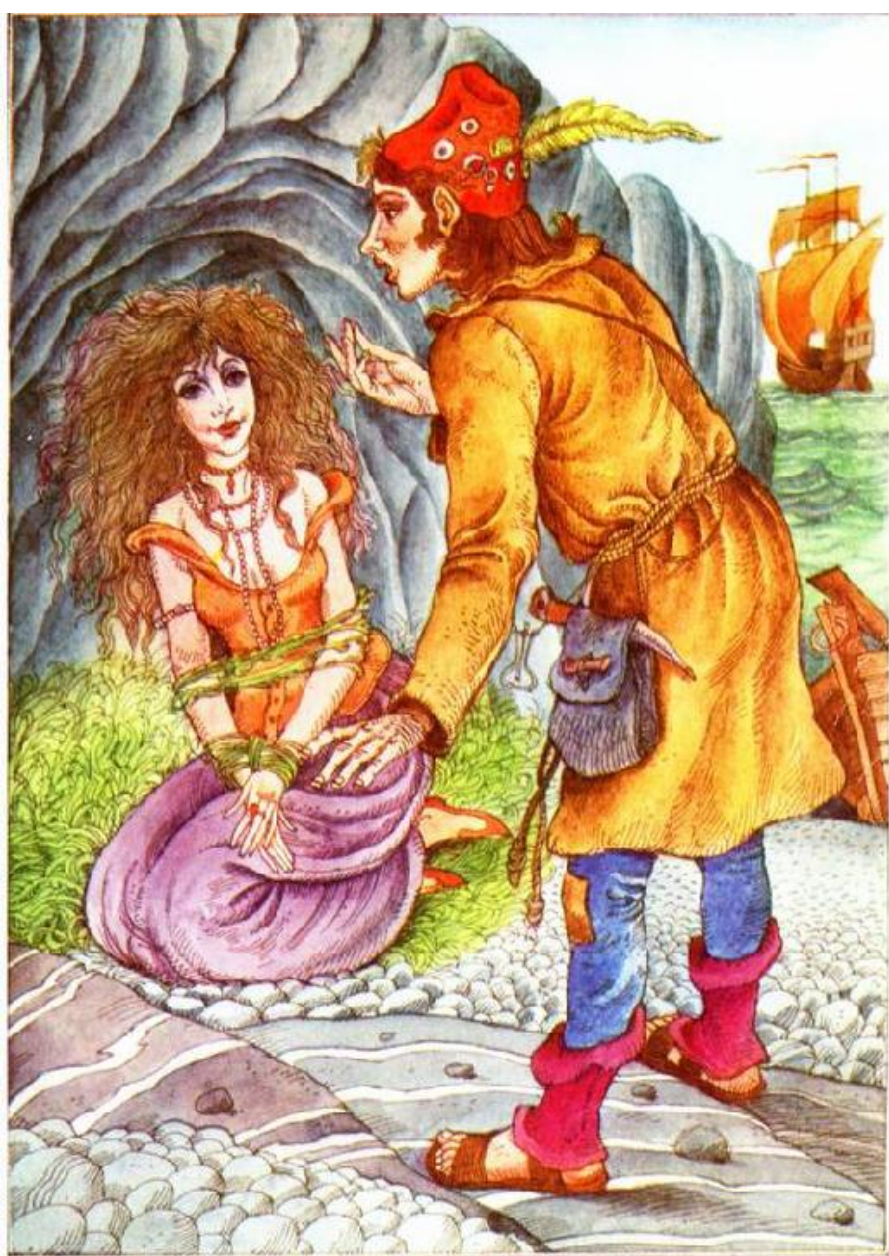
— Ho, ho ! criait-il à tous les échos, jusqu'à ce qu'un gémissement lui répondît.

Les pleurs provenaient d'une grotte formée par les rochers.

Là, il trouva une ravissante jeune fille toute ficelée d'algues. Elle avait les yeux de la couleur de l'Océan.

— Qu'est-ce que vous faites là, *piccioncina*, mon petit pigeon, s'exclama notre Ligure qui savait parler aux dames.

— Je suis la fille du roi et je voudrais bien m'en aller. Comment m'avez-vous trouvée, jusqu'ici ? Tout le monde doit me chercher.



Là, il trouva une ravissante jeune fille...

Baccocino comprit en un éclair quelle était à la vérité la mission du Capitano, le diable emporte ce tyran. Mais peu soucieux de narrer son odyssee à la demoiselle qui lui plaisait bien, il fit le faraud et inventa qu'il parcourait ainsi la mer dans l'espoir de la délivrer, tout seul, bien courageux et à ses risques et périls. En fait, il ne mentait qu'à moitié. Il était tout seul et l'entreprise du retour lui semblait fort périlleuse.

— C'est un poulpe énorme qui m'a enlevée l'autre soir, expliqua Esmeraldina. Fuyons avant qu'il ne revienne de sa promenade.

Un poulpe ? Baccocino n'avait jamais péché d'animal aussi dangereux. En fait, il n'avait jamais rien péché du tout puisque rien que de se pencher sur l'eau lui bouleversait l'estomac.

— C'est que je n'ai pas de matériel convenable, Excellence, je ne suis qu'un pêcheur ordinaire.

— Cela ne fait rien. Une heure par jour, le monstre se transforme en rouget.

— Un rouget se prend à la ligne, sinon à la main. Ce n'est pas très compliqué, approuva le garçon pour montrer qu'il était au courant.

— Mais vous devez faire vite car si vous le ratez, il deviendra mouette et s'envolera sous votre nez. Vite, vite ! Dépêchez-vous ! Et d'abord, aidez-moi à me défaire de mes liens. Et allez cacher votre barque avant que l'horrible animal ne se doute de quelque chose.

Non seulement la princesse ne savait qu'en faire à sa tête, mais encore elle possédait le sens du commandement. Baccocino, pour la première fois de sa vie, obéit donc, d'autant qu'il n'y avait rien d'autre à faire et que les yeux de la demoiselle le rendaient tout chaviré.

Pas plus tôt eut-il tiré la chaloupe derrière un rocher que, dans un remous d'encre, le poulpe parut. Pour être énorme, en effet, il l'était. De ses tentacules, il ceignait l'îlot. Sa tête hideuse au bec cornu flaira le vent et lui révéla la présence d'un intrus sur le récif.

Ses bras monstrueux, pourvus de ventouses grosses comme des assiettes, tâtonnaient entre les roches et lorsqu'il localisa sa proie, il lança sur la princesse et Baccocino, tel un fouet, une énorme lanière de chair répugnante. Dzzing !...

Mais, juste à l'instant où le tentacule allait enlacer ses victimes, il se produisit une brusque explosion de lumière dont il ne resta plus rien qu'un minuscule éclair rouge, filant vers une flaque. C'était l'instant précis où le poulpe se changeait en poisson.

— Attrapez-le, attrapez-le ! cria la princesse.

Baccocino plongea entre les roches, mais le rouget jaillit à temps pour se jeter dans un amas de varech, derrière la chaloupe. Sa couleur le trahissait, hélas pour lui. Alors, Baccocino saisit une rame et se mit à taper à tour de bras sur les algues. Comme une flèche, le poisson piqua un peu plus loin, poursuivi par l'homme qui labourait la plage sans désespérer. Ils accomplirent ainsi trois fois le tour de l'îlot, l'un

frappant, l'autre bondissant jusqu'à l'épuisement.

— Empêchez-le de retourner à l'eau, criait la princesse.

— Hé, je fais ce que je peux !

Au moment où l'animal, dans un ultime saut, allait plonger dans la vague, Baccocino leva sa barre de bois et han !

Aïe ! Trop tard. Le rouget était devenu une mouette qui parut gicler de l'eau dans l'éclaboussement. Mais l'oiseau, atteint gravement lorsqu'il était poisson, ne put soutenir son vol de son aile brisée. Il s'écrasa sur un rocher, redevenu poulpe, non plus énorme, mais tout à fait normal cette fois. Un jaillissement de sang noir aspergea et le sable et les pierres et les algues. On eût dit qu'il avait plu de l'encre.

Comme une mécanique, Baccocino continuait à frapper et il ne s'arrêta que lorsque la princesse lui ôta l'aviron des mains.

— Eh bien ! Comme j'étais parti, j'aurais tapé jusqu'au Jugement Dernier.

— Vous êtes un héros.

— Et vous, vous êtes la plus belle.

Et cette double déclaration fut scellée dans un baiser.

— Je vous aime, dit la princesse.

— Moi aussi, dit le jeune homme.

Mais Baccocino Tribordo devenait un homme de bon sens lorsqu'il était à jeun. Et si, autrefois, le vin lui tournait la tête, l'amour au contraire le laissa parfaitement lucide.

— Aïe, dit-il amèrement. Revenue au palais, vous ne penserez bientôt plus à moi, au milieu des beaux seigneurs qui parlent si bien.

— Mais vous, vous m'avez sauvé la vie et je vous jure que je vous resterai fidèle. Tenez, voici pour le prouver ma bague de diamants que je vous donne en gage de ma foi.

— Je n'ai rien à vous offrir à mon tour que cet anneau de fer qui me vient de ma mère. C'était une brave femme et celle qu'avant vous j'ai le plus aimée.

— Ainsi, nous voilà accordés. Ah ! Baccocino, comme j'ai hâte de vous présenter à mon père.

L'usage, en ce temps, reconnaissait comme fiançailles formelles et définitives l'échange d'anneaux et de baisers. Si cela avait été fait, on ne pouvait plus jamais revenir sur la promesse.

Il n'y avait plus maintenant qu'à retourner au pays. Et les voilà dans la barque minuscule, à ramer sur la mer immense. C'est Baccocino qui ramait, bien fier !

Rame que tu rames, jusqu'à ce qu'on aperçoive un bâtiment louvoyant à l'horizon.

— Tournez-vous, dit la princesse.

— Me tourner, pourquoi ? Voilà un navire, pourquoi le fuir ?

— Tournez la tête, car je vais me déshabiller.

Ahuri, le Ligure regarda de l'autre côté et la princesse, ôtant prestement son jupon, de le déchirer pour l'ouvrir et d'en faire un drapeau blanc noué à un aviron qu'elle planta tout droit dans les mains de son sauveur.

— Tenez-le bien haut afin que le navire nous aperçoive.

Lorsque le navire fut à portée de voix, quelle ne fut pas la surprise de Baccocino de reconnaître, perché sur le bastingage, ce maudit Capitano. Le vieux pirate semblait devenu l'ange de la Rédemption. Tout sourire et toute amabilité dehors, il agitait son chapeau avec de grands gestes de bienvenue.

— Baccocino Tribordo ! Mon cher ami, mon fils ! Te voilà enfin. J'ai bien fini de pleurer. Et où étais-tu passé, mauvais plaisantin ? Moi qui te cherchais partout. Ah ! ne fais jamais plus de farces pareilles à ton Capitano.

Baccocino Tribordo eut le souffle coupé devant tant d'effronterie. D'autant plus qu'à tant ramer, il se sentait à demi paralysé par la soif.

— Mais que vois-je ? poursuivait de la rambarde l'impudent forban. Tu accompagnes une demoiselle ? Ne serait-elle pas la fille du roi, disparue l'autre soir ? Mes respects, Excellence, mon navire est à vous.

Dans un rêve, le Ligure se hissa sur l'échelle de corde, après que le Capitano, du dernier galant, fut descendu lui-même jusqu'à la chaloupe afin d'offrir son bras à la princesse enchantée de cette rencontre.

Dès qu'on eut mis le cap sur les côtes de la Ligurie, la fille du roi émit le vœu de se reposer de tant d'émotions. Le Capitano la conduisit à sa cabine d'où il revint porteur d'un verre et d'une bouteille.

— Il est temps de boire à ta santé, déclara-t-il à son ancien matelot qui tirait une langue comme ça.

Baccocino but à sa santé, puis à celle de la princesse, puis à celle du roi, à celle de son cousin Pievano Arletto, à celle du pape, à celle de chacun des cardinaux, à celle de l'empereur, à celle du Grand Turc...

— Et à la mienne, tu ne bois pas, méchant petit ingrat ? fit une voix qui lui semblait loin, loin au fond d'un univers cotonneux.

— À la tienne, vieux forban. *Alla salute !...*

Et il roula sous la table.

— Ah ! Excellence, vous ne pouvez dire à Sa Majesté votre père que vous devez la vie à ce triste individu, déclara un peu plus tard le pirate à la princesse tout abasourdie par le spectacle de son libérateur ronflant comme un cent de cloches au milieu des débris de verre. Qui a bu boira, croyez-en mon expérience.

Le repos avait redonné des forces à la fille du roi. Elle tapa du pied en disant qu'elle savait ce qu'elle avait à faire. Pour l'heure, elle exigeait de l'expérience du Capitano qu'il mît toutes les voiles vers son pays.

— Moi aussi, je sais ce que j'ai à faire, rétorqua le Capitano, en se dirigeant vers le grand mât.

Ce n'est qu'à la nuit tombante qu'on aperçut la côte.

La princesse sommeillait en un hamac pour tromper son impatience et sa contrariété, quand elle entendit soudain un grand plouf. Le Capitano venait de jeter à l'eau ce pauvre Baccocino qui ne se réveilla avec horreur qu'en avalant la plus magistrale tasse de sa vie.

— À ta santé, boit-sans-soif, ricana le forban.

— Quel est ce bruit ? s'écria la princesse aussitôt sur pieds.

— Ce n'est rien, Excellence, rien qu'un banc de thons qui s'est cogné à la coque du navire.

— Mais où est mon cher Baccocino ? Il va bien ?

— Il va très bien, Excellence. Il dort au frais, à présent.

Dès qu'il s'engagea dans le goulet du port, le Capitano hissa les pavillons signalant qu'il ramenait la princesse saine et sauve. La nouvelle se répandit en ville comme un trait de poudre et lorsque le navire s'amarra, le roi, sa cour et tout le peuple attendaient en poussant des vivats.

Ayant serré dans ses bras son héritière chérie, le souverain demanda qu'on lui présentât son libérateur. Le Capitano, tout benoît, se tenait sur la coupée, les yeux baissés vers son chapeau. Il s'avança et s'inclina dans une profonde révérence.

— C'est le capitaine du bateau, expliqua la princesse ne voulant surtout pas dire par là qu'il s'agissait du héros auquel elle avait donné son cœur.

— Ah ! fort bien, fit le roi en rendant le salut et se tournant vers sa fille adorée. Que voudrais-tu que je donne à l'homme qui a risqué tant de dangers pour moi ?

La princesse rougit et se haussant sur la pointe des pieds, chuchota quelques mots à l'oreille de son royal papa.

— Entendu, fit le roi se tournant à nouveau vers le Capitano tout sucré. Ce soir, mon ami, nous signerons votre contrat.

— Quel contrat ? questionna la princesse.

— Le contrat de mariage, parbleu. N'est-ce pas cela que tu viens de me demander ?

— Mais je ne veux pas me marier avec lui. C'est Baccocino Tribordo que j'aime.

Le roi n'y comprenait plus rien.

— Qui est ce... hum ! Bo... Baccocino Tri-je-ne-sais-quoi ? demanda-t-il à son premier ministre.

Celui-ci se renseigna et, comme à regret, expliqua en faisant la grimace :

— Un bon à rien du port, me dit-on, qui est connu pour son peu de mérites.

— Ce n'est pas vrai, trépigna la princesse. C'est un homme admirable.

— Bon. Qu'on me l'amène, dit le souverain conciliant. Où est-il ?

La princesse piqua du nez.

— Hum ! mon papa. Il dort parce que... parce que... Il a trop bu. Voilà.

Le roi entra dans une violente colère et reprocha à sa fille d'être une bécasse qui se conduisait mal en public. Il conclut en l'avertissant qu'il en avait assez des caprices des demoiselles et il rentra dans son palais dont il claqua la porte.

Mais le Capitano astucieux ne tarda pas à se faire annoncer en secret au Cabinet royal. Il trouva les mots propres à calmer la colère du souverain, excusa la princesse, dit qu'il n'était pas vexé, bien au contraire, et sut tant et si bien y faire que Sa Majesté, convenant avec lui que son Esmeraldina adorée voulait le taquiner, ordonna qu'on préparât la noce.

— Mais nous ne dirons rien à Son Excellence pour lui en laisser la surprise.

Son Excellence, de toute façon, boudait dans son appartement et ne répondait pas lorsqu'on frappait à la porte. Elle n'ouvrit qu'au Grand Chambellan annonçant derrière l'huis que tout était arrangé et que le mariage se ferait dans l'heure.

— Vite, vite, mes chambrières, apportez-moi ma robe de satin, mon voile de dentelle et mes souliers brodés. Ah ! Baccocino, vous me ferez mourir.

La mariée pénétra enfin toute rayonnante dans la grande salle somptueusement décorée où toute la cour en rangs d'oignons attendait. Comme le voulait l'usage, le roi lui offrit le bras pour la mener à l'église, le marié devant entrer de son côté avec sa suite.

Or, au lieu d'un Capitano tout cousu de soie, ce fut une espèce de créature à l'aspect humain, mais couverte d'algues des pieds à la tête, qui surgit, ruisselante et essoufflée, dans une pestilence de goémon. La foule poussa un grand cri de frayeur à cette apparition aquatique.

— Qu'est-ce que c'est que ce monstre vert et puant ? cria le roi fort en colère. Gardes, arrêtez-le avant qu'il ne tue votre souverain.

— Arrêtez-le ! Arrêtez-le !

Mais Baccocino, d'un geste prompt, bondit en tendant à la princesse l'anneau de diamants qu'elle lui avait donné. Elle se jeta dans les bras de son héros, sans prendre garde à sa robe qui fut irrémédiablement détrempée.

— Ça, dit le roi, comment cet homme dégoûtant a-t-il votre bague ? Ma fille, je vous somme de vous expliquer.

La princesse se haussa sur la pointe des pieds pour chuchoter quelques mots à l'oreille de son royal papa.

Au moment où elle lui montrait l'autre bague dont s'ornait son propre annulaire, la porte s'ouvrit de nouveau pour laisser le passage au Capitano essoufflé. Son tailleur n'avait pas su faire diligence.

— Qu'on saisisse cet imposteur et le jette au cachot, s'écria le roi. Il a menti. Il a osé prétendre à la main de ma fille qui était déjà fiancée, comme le prouvent les anneaux et les baisers échangés, et il a attenté à la vie de mon gendre.

Tandis qu'on emmenait le Capitano tout déconfit, l'assemblée se rendit à la salle du banquet où le repas de noces attendait, succulent, varié et en quantités inoubliables. Un convive supplémentaire vint bientôt rejoindre les assistants. C'était l'astrologue, un peu chiffonné, qui avait dû céder sa place au Capitano. Malgré les acclamations, il eut le triomphe modeste et s'attaqua aussitôt à son assiette débordante, tant dans la gêne on l'avait contraint au carême.

Lorsqu'on porta les toasts aux nouveaux mariés, Baccocino, tout habillé de neuf, faillit s'étrangler à la première gorgée de muscat...

— C'est le sel de l'océan, expliqua-t-il, les yeux en larmes. J'en ai tant ingurgité dans ce satané bain forcé que voilà mon gosier tout décati.

Dorénavant, il ne toucha plus au traître jus de la vigne. Par décret, le roi décida qu'il porterait désormais un nouveau nom. On ne l'appela plus que le prince Bacocino(3), ce qui signifie « petit baiser » en souvenir de ses accords avec l'héritière du trône.

Quant à l'astrologue, il fut prié de tirer l'horoscope du jeune couple :

— Par l'effet de Vénus et de Mars alignés, du Soleil et de la Lune conjugués, je peux affirmer qu'ils seront heureux, qu'ils vivront longtemps et auront beaucoup d'enfants, déclara-t-il.

Eh bien, pour une fois, c'est exactement ce qui arriva.

Le dernier bain d'or du cousin du Bon Dieu

(Lombardie)



A ville de Pavie (Pavie), non loin de Milan, joua à sa façon un certain rôle dans l'histoire de France.

C'est ici, en effet, qu'en février 1525, après avoir combattu longtemps, mais avec une fougue irréfléchie, contre les Espagnols, le roi François I^{er} connut la plus cuisante défaite des guerres d'Italie.

Fait prisonnier à la suite de cette équipée, le souverain écrivit à sa mère la lettre se terminant par la phrase fameuse : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

Au bord du fleuve Ticino (le Tessin), la cité de Pavie conserve encore de nombreux monuments datant du Moyen Âge et de la Renaissance.

On peut notamment admirer, rivalisant de hauteur, trois de ces tours dont les familles distinguées ordonnaient l'érection en signe extérieur de leur richesse. L'orgueil, à Pavie comme à Milan, faisait partie des bons usages et François I^{er} se laissa certainement griser par l'air qu'on respirait ici.

Mais la plus importante des constructions de la ville est le château que la famille des ducs de Milan désignait, en toute simplicité, comme sa maison de campagne. Un énorme quadrilatère abritant non seulement un demi-millier de personnes, mais encore d'immenses écuries remplies d'étalons remarquables, une bibliothèque admirable, des meubles et de l'argenterie superbes, des œuvres d'art et des tapisseries, un arsenal d'armes les plus modernes de leur temps... Bref, un ensemble à vous couper le souffle, mais dont la valeur n'était rien

en comparaison du trésor d'or et de pierreries, enfermé dans une des caves, au-dessous du cabinet de travail ducal.

Les jours de pluie, une des salles du rez-de-chaussée servait de terrain de jeu de *palle*, cet ancêtre du football, et la cour intérieure vit se dérouler des tournois à grand spectacle d'une rare somptuosité.

À présent, le « castello » est un bâtiment assez lugubre, toujours en cours de réparations, et qui sert de musée archéologique. Autour de sa masse, un jardin public a remplacé le parc féerique où l'on trouvait même une girafe. Les gamins se poursuivent dans les allées sur des bicyclettes à haut guidon, tant à la mode par ici. Leurs cris joyeux sont comme l'écho des jeux auxquels se livraient les nombreux enfants de la famille ducal et qui se succédèrent là pendant des générations.

Le record de la progéniture appartient sans nul doute au duc Francesco Sforza. Ce grand chef de guerre régna sur le Milanais au milieu du XV^e siècle et il aurait presque pu constituer un régiment avec sa trentaine de rejetons, leurs nourrices et leurs précepteurs.

Son héritier, le beau Galeazzo Sforza-Visconti, duc de Milan, comte de Pavie et de vingt autres lieux, passa, lui, pour l'homme le plus fastueux du monde à une époque où ce genre de prétention n'étonnait personne. Il n'était peut-être pas le plus riche des seigneurs d'Italie, mais bien le plus ostentatoire.

— Je suis le cousin du Bon Dieu, affirmait-il du reste et sans mettre la moindre forfanterie à ce qui lui paraissait d'une telle évidence.

Sous son règne, le château de Pavie défia l'imagination quant à l'opulence et au gaspillage. Galeazzo vivait dans ce luxe inouï comme un poisson dans l'eau et il n'avait pas de plus grand plaisir que de faire les honneurs de ses splendeurs à tous ceux qui lui rendaient visite.

La plus grande marque d'estime – il ne l'accordait cependant qu'à ses intimes ou à de très éminentes personnalités de passage – consistait en une « baignade » dans son trésor personnel.

Selon que Galeazzo ait eu ou non à faire face à des échéances ou à des guerres, ou que les impôts aient bien rendu, le volume du trésor baissait ou montait. Dans les bonnes périodes, le duc entrait à cheval dans sa salle-coffre souterraine. Le destrier devait alors caracoler et s'ébrouer au milieu de l'amoncellement d'or et de pierreries. Cela amusait encore plus le duc que le jeu de *palle* de son équipe favorite, car finalement il était un homme très simple, sans complication. À chaque fois, le saisissement des visiteurs le plongeait lui-même dans un abîme d'étonnement.

Tant de faste aussi ingénuement déployé faisait tout de même jaser, même en un siècle pourtant blasé en magnificences. Et lorsque les gens reprenaient leurs esprits, ils se livraient à d'amers commentaires. Surtout les banquiers ! Ceux-ci prétendaient, en effet, que les dettes du

duc dans leurs honorables établissements de crédit étaient plus considérables encore que son trésor, quoique parfaitement invisibles, si ce n'est sur les livres de comptes.

Le duc rétorquait lorsqu'on lui soufflait un mot quant à sa réelle situation financière :

— Hé ! Dites-moi le moyen de pouvoir s'offrir un trésor quand on paye ses dettes ? Si je le vendais, il n'y suffirait pas. Je ne l'aurais plus, mais je devrais toujours.

Le seul que cet amas précieux laissait indifférent était l'héritier du duc, le petit prince Gian Galeazzo. En récompense d'un devoir de grammaire un peu moins bâclé que d'habitude, le gamin joufflu fut un jour autorisé à contempler son futur héritage.

Comme le *bambino* bâillait sans retenue devant l'éblouissant amoncellement et refusait de s'y ébattre de peur de meurtrir ses mollets dodus, le duc sentit des larmes lui monter aux yeux. Tant d'ingratitude pour un tel honneur, tant d'incompréhension venant de quelqu'un de son sang !

— Cela ne t'amuserait pas ? insista le père, navré.

— Beuh ! grogna l'enfant.

— Mais alors, qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Une grosse assiette de meringues et des petits pâtés.

Le duc n'en revenait pas.

— Tu ne trouves pas cette salle magnifique ?

— Je préfère la cuisine, surtout quand on y prépare des gâteaux au miel.

Pour un peu, l'héritier du trône de Milan n'aurait pas dit non, si on lui avait proposé de barboter dans une citerne de crème au citron.

Un jour que le duc s'en était retourné chez lui, après une guerre victorieuse en Piémont, un illustre visiteur s'annonça au château de Pavie. C'était le 23 décembre 1476.

Si le Père Noël avait déjà été inventé, on aurait pu croire qu'il passait ainsi par Pavie : longue barbe et beaux cheveux de neige flottant sur un manteau de pourpre rapiécé et d'hermine mitée, le roi des Daces (4) émerveilla la jeune génération pressée autour de lui. Vraiment, les enfants du duc n'avaient jamais approché un vieillard aussi admirable et aussi glorieusement minable.

Cet original patriarche rentrait chez lui après un pèlerinage à Compostelle en Espagne et le château du cousin du Bon Dieu se trouvant sur son chemin, il ne pouvait mieux faire que de s'y arrêter.

Galeazzo, déjà mis de la meilleure humeur par l'heureuse issue de sa guerre piémontaise, le reçut avec tout le luxe dont il était coutumier. Après un banquet où le roi s'empiffra comme on n'avait jamais vu, on lui offrit un beau spectacle avec, en apothéose, cet autre divertissement qu'était la visite commentée des merveilles du château.

Prenant le souverain balkanique pour un paysan du Danube couronné, le duc, dans sa bienveillance, ne lui fit grâce de rien et même l'invita à patauger avec lui dans le tas d'or et de perles.

Plongé jusqu'au cou dans cet étrange bain, agitant bras et pieds comme dans une piscine, Galeazzo expliqua à son hôte, lui-même presque étouffé :

— Il y a ici pour plus d'un million de ducats rien qu'en métal et en pierres précieuses. Et encore vous n'avez pas tout vu. J'ai une réserve à Milan, en cas d'urgence...

Le souverain du Pont-Euxin était un homme de sang-froid :

— Croyez-vous qu'il convienne à un prince chrétien de thésauriser autant alors qu'il y a des gens dans le besoin ? fit-il remarquer en reprenant pied.

Et, pour illustrer sans doute son propos, à l'issue de la visite, il « emprunta » spontanément deux mille ducats que Galeazzo ne put décemment refuser. On était au temps de Noël, souvenez-vous. Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

— Servez-vous, Majesté, répondit le duc, la mort dans l'âme.

Et le vieux gredin se servit. Il se servit aussi dans les écuries, et, là, sans rien demander, au petit matin suivant alors que tout le monde dormait, ayant échangé les malheureuses mules de son escorte – certainement ses contemporaines – contre quatre étalons arabes de toute beauté, il les fit atteler à un « char » qui lui plaisait bien et partit en exprimant son grand contentement aux sentinelles de garde.

Galeazzo, tiré du lit par les palefreniers affolés, resta pétrifié sur le pas de sa porte en voyant disparaître le cortège. Fort gêné par tant d'audace, pour la première fois de son existence il n'osait faire un esclandre. Mais il avait les larmes aux yeux et tremblait comme une feuille.

Finalement, plantant là ses gens consternés, il alla trouver son épouse qui s'apprêtait à quitter, elle aussi, le château avec toute la famille pour rallier Milan où se déroulaient traditionnellement les fêtes de la Nativité.

La duchesse, une blonde et placide personne, répondant au joli prénom bien choisi de Bona (Bonne), lui sembla la seule personne capable de compréhension et d'amitié.

De la compréhension, la duchesse Bona en possédait des trésors.

Il le fallait lorsqu'on était l'épouse d'un fantasque et prodigue duc de Milan. De cette princesse de Savoie, belle-sœur du roi de France Louis XI, on disait qu'elle avait pour aïeule la fée Mélusine, ce qui n'étonnait personne.

— Je suis si retourné que je ne vous rejoindrai que demain tantôt, annonça le duc sans préambule. Partez devant. Je vais chasser du côté de Vigevano, sinon je me laisserais aller à un acte regrettable. Je suis

prêt à casser une chaise sur le dos du premier venu.

L'arrière-petite-fille de la fée Mélusine regarda son époux avec inquiétude. Des « actes regrettables », disait-il ? Seigneur ! Était-ce vraiment Galeazzo qui se tenait devant elle ?

Les dents serrées, il expliqua comment s'était soldée la visite du roi des Daces.

— Et il a pris votre char, madame. Un véhicule que toute l'Italie vous envie.

En effet, peu de personnes encore pouvaient s'offrir cet ancêtre du carrosse. Sorte de caisse à roues, dorée à l'or fin, surmontée d'un dais luxueusement brodé, garnie de tapisserie et luxueusement aménagée, c'était presque un salon ambulant par le confort et la somptuosité.

— Allons, dit Bona conciliante, il y a des pertes plus graves que de l'or, un char et quatre chevaux. Vous avez gagné la guerre. Les enfants sont en bonne santé. Mettez cela sur le compte des profits et pertes, mon cher seigneur. Restez fastueux et beau joueur.

Galeazzo écrasa d'un coup de poing une petite table qui ne lui avait pourtant causé aucun préjudice.

— Ah ce n'est pas tout, *Madonna* ! J'ai depuis plusieurs jours de très sombres pressentiments et hier dans la campagne j'ai vu trois corbeaux qui volaient en triangle sur ma gauche. C'est un fâcheux présage. J'ai essayé de les tirer, mais je les ai ratés. Vous entendez, RATÉS ! Moi, le duc de Milan, pour la première fois de ma vie, j'ai raté des oiseaux. Et des oiseaux de fâcheux augure ! Pourtant mon arbalète est toute neuve et d'une grande sûreté. Ah ! je sens que je deviens victime d'un mauvais sort.

La duchesse, habilement, voulut détourner la conversation d'un sujet aussi désagréable que le mauvais sort, la *jettatura*. En ce temps-là, on était très superstitieux et on évitait de parler des maléfices de peur de les attirer.

Ainsi, pour sa part, elle se savait tourmentée par d'étranges cauchemars depuis quelques jours et elle se dominait tant qu'elle pouvait pour ne pas exprimer sa propre inquiétude.

« Peut-être, se dit-elle, la malhonnêteté de cet invité barbare n'est-elle que la réalisation de ces fâcheux présages. »

Le sort étant jeté, on n'aurait plus rien à craindre d'autre et cela valait bien le sacrifice de deux mille ducats, de quatre étalons arabes et d'un char doré à l'or fin. Mais allez expliquer cela au duc !

Aussi préféra-t-elle redonner à la mauvaise humeur de son époux un objet précis.

— Pour en revenir à ce préjudice dont vous avez souffert ce matin, je trouve en effet que c'est une conduite inqualifiable de la part d'un invité. Un roi ! Et revenant de pèlerinage ! Ah, vous avez raison, monseigneur, d'être irrité. Mais (sa gentillesse naturelle reprenait vite

le dessus), mais peut-être était-ce une plaisanterie ?

Le duc, qui regardait sans la voir la neige tomber sur le parc en se mordant un poing ensanglanté par le bris de la table, se détourna de la fenêtre, furieux.

— Ah vous trouvez cela drôle ? Mon argent, mes plus beaux chevaux, un char qui n'est même pas payé. J'en ris aux larmes. Tenez, vous ne valez pas plus cher que les autres.

Bona tendit les mains en avant.

— Non je ne trouve pas cela drôle. Je suis scandalisée, mais connaissons-nous les coutumes de ces étrangers ? Écoutez, j'ai une idée. Si vous envoyiez un messenger, porteur d'une bourse bien remplie pour l'échanger au moins contre vos chevaux ? Tant pis pour ma voiture. En y mettant le prix, le roi des Daces ne pourra pas résister à une telle offre.

Galeazzo quittait la pièce.

— Si vous voulez, jeta-t-il derrière son épaule. Je vais donner des ordres dans ce sens, mais je ne me fais aucune illusion. Ah, on m'y reprendra à me montrer aimable avec les gens. On ne pense qu'à me rançonner. Je jure bien que c'est la dernière fois que j'invite quelqu'un à contempler mon trésor. Je le jure bien, au nom du Ciel.

La duchesse réprima un frisson.

— Non. Ne jurez pas, monseigneur ! Cela porte malheur. Et surtout ne parlez pas de « dernière fois ».

Mais le maître du Milanais claquait déjà la porte.

Hélas, comme la douce femme avait raison ! Il ne faut pas jurer à tort et à travers. Ce fut même la dernière fois que le duc put contempler son trésor. Le surlendemain, un complot mit prématurément fin aux jours du cousin du Bon Dieu.

Sur la route de Venise, le roi du Pont-Euxin apprit la triste nouvelle, qui lui parvint en même temps que l'offre de rachat des chevaux.

Il ressentit un tel chagrin du trépas d'un homme aussi munificent qu'on ne parvint ni à lui faire lâcher la bourse, ni à l'arracher des chevaux qu'il couvrait de baisers en souvenir de leur défunt maître.

On eut autant de mal à le persuader de rendre sa liberté au messenger, car il proclamait en sanglotant vouloir conserver près de lui et jusqu'à son dernier souffle le serviteur du si fastueux duc de Milan, afin qu'ils le pleurassent ensemble désormais !

Le Million et les spaghetti

(Vénétie)



POUR la première fois depuis des semaines, le jour s'était écoulé sans que les prisonniers y eussent prêté attention.

L'étroite fente, qui servait de fenêtre à la geôle, découpait maintenant dans le mur un rectangle d'un bleu de plus en plus profond, mais on distinguait encore l'éclat des yeux du Pisan(5) tant il dévorait du regard celui qui n'avait cessé de parler depuis le matin.

Déjà, au mois de septembre 1298, lorsque les Génois amenèrent ici le nouveau prisonnier, le Pisan avait été frappé par l'allure de ce patricien enveloppé dans une cape de velours et dont le col blanc encadrait un visage tanné et marqué par la vie. La barbe presque blanche et les longues moustaches soulignaient une moue navrée. Le marchand n'avait pourtant que la quarantaine !

La chevelure courte, mais indisciplinée, semblait n'avoir jamais connu comme peigne que les longs doigts d'une main lasse et distinguée. Des rides profondes creusaient un front large et haut. Les prunelles, perspicaces et douces, portaient perpétuellement le message d'une curiosité indulgente.

Son existence, à ce qu'il raconta ensuite, fut, en effet, bellement remplie. Mais lorsqu'il parlait, toute l'énergie prisonnière, elle aussi, de ce grand corps usé, redressait les membres las. L'oisiveté forcée de la captivité lui pesait bien plus que les infirmités de l'âge.

— Tenez, disait-il à présent, montrant le soupirail à son compagnon subjugué. Vous me demandiez tantôt ce qui me restait comme essentiel souvenir de ce pays de Cathay(6), tant j'en ai rapporté de merveilleuses images ? Eh bien ! Voyez-vous... Cathay, c'est pour moi, ce bleu-là précisément. Cette couleur unique du crépuscule, un peu

verte... Comme si le ciel avait bu à la profondeur de l'océan lointain. Ce bleu qui est l'apanage des mers du Sud et qu'on ne peut recueillir même en y puisant à pleins seaux. Ce bleu qui ne dure qu'un fugitif instant au firmament, juste lorsque naît la première étoile. Ce bleu, les gens de Cathay ont su le recréer et le rendre éternel aux flancs de leurs coupes et de leurs vases faits de la pâte la plus exquise qui soit. J'en ai vu qui, malgré leur fragilité avaient été fabriqués et cuits depuis des centaines d'années. Oui, Cathay, pour moi reste une porcelaine bleue... précieuse et immortelle.

Avec un long soupir, le Pisan étendit ses jambes engourdis et par le poids des chaînes et par l'immobilité.

— Ah ! *Messer Marco Polo*, fit-il, quelle chance j'ai eue de vous rencontrer, après ces années d'une captivité où il m'a été donné de souffrir non pas de l'emprisonnement, mais de la promiscuité de gens tellement peu fréquentables ! Des bandits, des minables et même des hommes de bien assez stupides pour déplaire aux maîtres d'ici. Tous des idiots qui n'avaient jamais su voir plus loin que le bout de leurs chaussures. Et voilà que le Ciel m'envoie le plus grand voyageur de tous les temps, à moi qui désormais ne bénéficie pour horizon que des murs infects d'une cellule puante. Ah ! *Messer Polo* ! Depuis que je vous écoute, le monde m'appartient et les miasmes de cette eau croupie dans laquelle nous mijotons, le séant toujours dans la boue parce qu'il n'a pas d'autre endroit où se poser, ces miasmes sont balayés par le vent que vous avez respiré sur les terres infinies. Vraiment, je ne comprends pas que les Vénitiens, lorsqu'ils vous ont retrouvé ne vous aient enchaîné au bord du Grand Canal, pour vous écouter à satiété.

— Lorsque nous revînmes chez nous, mon père, mon oncle et moi-même, et qu'on nous eut reconnus, en effet, tous mes concitoyens se pressaient autour de moi. Non seulement pour me voir, mais aussi pour m'entendre. La jeunesse accourait toujours plus nombreuse pour me supplier de parler encore, mais la plupart des gens « raisonnables » finirent par murmurer que mes récits n'étaient que pure imagination et dépourvus du sens commun.

— Jalousie ! *messer Marco*. Jalousie !

— Bien sûr, jalousie. Les Vénitiens naissent jaloux de nature, et la prétendue sagesse qui professe de douter n'est au fond qu'une myopie de l'esprit et une forme de paresse. Et comme je suis Vénitien, moi aussi, il n'était pas décent pour moi de m'arrêter de naviguer pour discourir dorénavant de choses jamais vues encore, alors que tout citoyen honorable de la Ville des lagunes est tenu d'employer son énergie à commercer et à armer des bateaux pour la seule gloire de notre république... jusqu'à ce que la vieillesse le cloue définitivement au lit.

— Les Génois, nos geôliers, ont aussi la même ambition.

— En effet. Et cela fait beaucoup d'ambitions pour le négoce italien. Aussi, lorsque ma galère(7) marchande fut arraisonnée, dans le golfe de Layas, sur la côte du Liban, j'ai bien compris qu'il me faudrait payer tribut à cette concurrence acharnée que nous nous faisons, les uns aux autres, pour la conquête des marchés les meilleurs.

— Vous êtes une prise de choix pour les Génois.

— Quel triste honneur ! Mais j'espère que malgré le haut prix réclamé pour ma liberté, mes parents sauront bientôt rassembler la rançon exigée.

— Je vous le souhaite car pour moi, *che miseria* !... Qui à Pise se souciera d'un pauvre écrivain assez candide pour avoir fourré son nez dans une bataille gagnée d'avance par les Génois ? Même si vos concitoyens vous jaloussent, vous êtes une gloire nationale, tandis que mes écrits n'ont pas encore empêché la tour de Bonnano Pisano de pencher dangereusement avant même qu'elle ne soit terminée(8). Je ne crois plus aux miracles. Je laisse cela à Venise. Et même ce ne sera pas un prodige qui vous permettra de prendre le large un beau matin, mais l'enchantement de gros sacs pleins d'or bien sonnante.

Le Vénitien se mit à rire dans l'ombre.

— Je vois que vous faites allusion au miracle de saint Marc, *compagno* Rusticiano. La légende raconte en effet qu'en l'an 828 de Notre-Seigneur, des marchands vénitiens, tout dévoués à la République, accomplirent cet exploit dont s'enorgueillit notre ville : dérober le corps de saint Marc dans son sarcophage, à Alexandrie. On dit que l'Évangéliste lui-même les a aidés dans leur fuite d'Égypte en déchaînant une tempête qui les ramena tout droit au Lido.

— C'étaient de vos ancêtres ?

— Non. Mes aïeux vinrent de Dalmatie vers 900 pour s'établir sur le Grand Canal.

— Voilà peut-être la raison pour laquelle on ne veut pas croire aux merveilles de votre voyage, Messer Marco Polo.

Marco dut hausser les épaules, car ses chaînes cliquetèrent dans l'obscurité.

— Détrompez-vous, *compagno*. Les Polo sont Vénitiens depuis au moins dix générations. Au siècle où nous vivons et surtout dans ma patrie commerçante, on ne croit que ce que l'on voit. Pas ce que l'on raconte.

Le Pisan eut une inspiration.

— Et si vous écriviez vos souvenirs ? À les lire noir sur blanc, si bien expliqués, comme vous savez les dire, on y attacherait crédit.

— Écrire ? Moi ? Je sais surtout compter et ce n'est pas mon métier de rédiger, au contraire de vous, Messer Rusticiano. Si ma mémoire de marchand est assez fidèle pour que je n'oublie rien en racontant de

vive voix, je ne me sens pas le courage de prendre une plume.

— Vous qui avez eu l'audace de franchir déserts sauvages et mers cruelles, vous qui avez voyagé pendant plus de vingt-cinq ans chez les païens, vous me parlez de courage ? Ah ! *Messer Polo*, vous me moquez.

— Je ne moque pas. À chacun son métier. Le mien comme celui de mon père et de mon oncle est de commercer, le vôtre d'écrire. Chacun trouve le contraire difficile.

— Eh bien (il y eut un assez grand tintamarre de chaînes pour mettre en fuite un rat qui détalait en couinant) ! Eh bien ! Si vous vouliez, puisque nous voilà retenus céans, vous voyageur immobilisé et moi écrivain sans inspiration, unissons nos capacités. Vous me dicterez vos souvenirs et je les rédigerai. Ainsi fixés à jamais sur le papier, vos explorations, je veux dire vos exploits, ne seront plus perdus pour personne, ni ceux qu'accomplirent votre père et votre oncle. À ce que vous m'avez dit, ils ont fait doublement le trajet. Une fois seuls et une fois avec vous. Force sera donc aux gens de croire, non pas à ces voyages évidents, mais aux choses admirables que vous vîtes. Justice vous sera rendue.

— Ah ! *Messer Rusticiano*, *compagno mio*, je vous embrasserais ! Que voilà une idée magnifique. Et pour salaire de votre peine, je ferai payer votre rançon sur mes propres deniers.

— Aïe... il nous faudra une plume et du papier.

— Des montagnes de papier ! Voilà chose facile à se procurer lorsqu'on est un prisonnier de choix.

Mais *Rusticiano* se gratta la gorge.

— Hum ! *Messer Polo*, il faut aussi que je vous dise... Parlez-vous français ?

Marco Polo marqua un étonnement.

— Ah ! non, mon ami. Je parle surtout le dialecte vénitien, encore que je l'aie oublié un tant soit peu au cours de mon long périple. Lorsque mon père, mon oncle et moi-même reprîmes pied sur le quai de Venise, nous avons eu du mal à nous servir des douces intonations de la langue maternelle. Entre nous, nous avons fini par parler mongol et tartare tout comme le grand khan. Mais pourquoi voulez-vous vous servir de la langue française ?

— C'est que, dans mon métier, *messer Polo*, il faut être compris du plus grand nombre de gens. En Italie, nous employons à peu près un patois par ville et ces dialectes ne sont entendus que par les Italiens de la région(9). Ceux qui savent lire se piquent de le faire en français, la parleure la plus délectable pour les beaux esprits. Dans toutes les cours d'Europe, on emploie la langue distinguée des bords de la Loire, que ce soit chez le roi d'Angleterre ou chez l'empereur d'Allemagne. Ce serait faire injure à vos mérites que de les transcrire en mots

vulgaires, si tant est qu'il se trouve plus de cent personnes pour y prendre plaisir. Non, il faut que l'Europe entière vous lise.

Et c'est ainsi qu'au fond d'une geôle génoise, dans les dernières années du XIII^e siècle, celui qui restera le plus grand explorateur de tous les temps, Marco Polo, entreprit de dicter en vénitien la description du continent asiatique à un écrivain besogneux, Rusticiano de Pise, prisonnier de guerre par hasard, qui les traduisit au fur et à mesure en ce français de l'époque, dit à présent français roman, et « parleure » du meilleur aloi.

Sans cette rencontre fortuite, jamais la postérité n'aurait pu, dans les siècles à venir, connaître ce qui reste encore un exploit fantastique : le trajet de Venise à la pointe de la Chine (*Cathay*), presque jusqu'au Japon (*Cipangu*), à travers un continent à la géographie difficile. Un séjour bien rempli, chez des gens aussi étonnants que tout à fait dépourvus de charité chrétienne, et le retour en longeant les côtes par une navigation pleine d'enseignements entre des étapes qui font rêver les clients de nos modernes agences de voyage.

Regardez la carte et vous en aurez le vertige. Surtout, songez que cette aventure de vingt-cinq années fut accomplie au XIII^e siècle, à pied, à cheval, à dos de chameau ou en grosse barque, sans le confort que nous connaissons maintenant, sans autre moyen que l'habileté et le courage pour se diriger dans des pays dont personne n'avait une idée précise, au milieu de populations qu'on appelait barbares parce que complètement étrangères aux manières et à la civilisation occidentales, mais, en tout cas, le plus souvent méfiantes si ce n'est hostiles.

Même de nos jours, dans des conditions identiques de « chameau-stop » ou de « bateau-stop », ce serait une prouesse sportive, alors imaginez ce périple, il y a six siècles, à une époque où il était encore plus invraisemblable de parler d'un voyage en Chine qu'à présent d'une expédition vers la planète Mars... À une époque complètement dépourvue de technologie et plus nourrie de fables que de connaissances...

Au fur et à mesure que les années passèrent, elles confirmèrent les dires du Vénitien. On comprit petit à petit tout ce que les sciences historiques et géographiques devaient à l'intrépide explorateur. IL AVAIT SU VOIR ET RACONTER CE QUI N'ÉTAIT NI MENSONGES NI VANTARDISES.

Et même si, avant de rédiger pour son compagnon de prison ce livre qui sera le premier en date des grands succès de librairie, comme l'on dit, même si Rusticiano de Pise n'avait été auparavant qu'un médiocre fabricant de romans de chevalerie, il faut lui rendre justice et lui restituer un peu de la gloire de Marco Polo. Sans lui, nous n'aurions jamais rien su de ce que découvrit le marchand vénitien.

Aussi, ce soir-là de l'automne 1298, avant de s'endormir dans l'obscurité épaisse de sa prison génoise, Marco Polo se sentit heureux comme il ne l'avait pas été depuis longtemps.

— Nous intitulerons cet ouvrage « Le Livre des merveilles », décidait-il. Ou plutôt, « La Description des merveilles du monde ».

— C'est bien le moins, reconnut Rusticiano que l'enthousiasme empêchait de s'assoupir, lui aussi.

Le lendemain, dès qu'on reçut de quoi écrire, le Vénitien commença sa dictée. Mais Rusticiano, en homme qui savait flatter son public, obtint qu'on ouvrît le récit par une exhortation du meilleur effet.

— Je suggère ceci, dit-il :

« Seigneurs, empereurs et rois, ducs et marquis, comtes, chevaliers et barons et tous les gens qui voulez savoir les diverses générations des hommes et les diversités des régions du monde, prenez ce livre-ci et faites-le lire... »

— Bravo ! approuva en connaisseur Marco Polo. En littérature comme en négoce, il faut en effet savoir bien présenter sa marchandise et flatter sa clientèle. Mais je crois qu'il faut aussi ajouter *« et que ceux qui ce livre liront le doivent croire pour ce que toutes choses sont véritables »*. Ainsi attestées, mes déclarations auront la foi du serment et ne pourront être déniées ni dénigrées.

— Parfait ! reconnut Rusticiano, assis à croupetons sous le soupirail. Mais je vous prie, messer Polo, de ne point dicter trop vite, car je dois traduire et bien former mes lettres et, plié comme je suis, la tâche n'est pas facile... *« toutes choses sont véritables »*... un point à la ligne. Maintenant le préambule terminé, que dirons-nous ?

— Eh bien... Hem ! Voilà : *« Ici commence le livre de messer Marco Polo de Venise qui s'appelle le Million... »*

Le Pisan sursauta.

— Répétez, je vous prie, je ne comprends pas très bien. Le livre s'appelle le Million, ou est-ce Marco Polo ?

Le marchand se mit à rire.

— Il est d'usage chez nous de donner comme second prénom, à tous les fils Polo, celui du saint patron de leur branche familiale, la mienne étant celle de la paroisse de San Felice. Mon grand-père Marco l'ancien, mon père Nicolo et mon oncle Matteo s'appellent Marco Millione, Nicolo Millione et Matteo Millione. Je suis Marco Millione le jeune. Cela en l'honneur de saint Millione, le bienheureux martyr qui nous protège.

(Ce saint, Émilion, porte également bonheur au village français du Bordelais si renommé pour son vin rouge, comme vous le savez peut-être, le fameux Saint-Émilien.)

Or, en Italie, il a toujours été d'usage – et encore de nos jours – d'employer l'article « le » pour désigner telle ou telle personne, comme

on le fait aussi dans nos campagnes et sans aucune intention malveillante, bien au contraire. On dit *la Maria, il Marco, il Millione*, c'est-à-dire la Marie, le Marc, l'Émilien.

— Dieu sait pourtant, reprit le marchand, si ce deuxième prénom me causa préjudice, lorsque, de retour chez moi, je racontai aux gens qui se pressaient tout ce que j'avais vu et que mon père et mon oncle, trop las et peu bavards ne pouvaient longuement décrire. Tenez, par exemple, au pays des Turquemans⁽¹⁰⁾, ces gens qui ont Mahomet pour prophète et vivent de leurs pâturages, j'ai vu, comme je vous vois, des moutons sauvages présentant des cornes de trois ou quatre et même six palmes⁽¹¹⁾ de long et dont les bergers font des cuillères et des récipients pour contenir leurs victuailles.

Rusticiano eut un sifflement d'incrédulité.

— Six palmes ? Pas possible !

— Eh bien, c'est exactement ce que mes amis m'ont dit : « C'est impossible. » Et d'ajouter : « Ô Marco le Million, tes moutons gigantesques ne mesureraient-ils pas un million de palmes de la tête à la queue et ne se grattaient-ils pas de puces un million de fois plus grosses que les nôtres ? » Et voilà ce qu'on pense de moi : « Marco le Million le bien-nommé. »

— Eh bien, ne portez plus ce deuxième nom et surtout pour ce livre.

— Hélas, je ne puis, l'ayant reçu pour mon baptême, en même temps que Marco. Et puis, sachez que, parmi mes cousins de la paroisse San Chrisostomo, on compte des Marco à chaque génération. Je ne tiens pas à ce qu'on me confonde avec un Marco Polo de la branche cadette.

Devant tant d'arguments péremptoires, l'écrivain ne put que se conformer à la volonté de son compagnon et il écrivit donc :

« Ici commence le livre de messer Marco Polo de Venise qui s'appelle le Million. »

Et voilà donc pourquoi lorsqu'on désigna par la suite ce *Livre des merveilles du monde*, comme le « Million », ce ne fut finalement qu'en toute justice et non pas seulement parce qu'on pensait que son auteur avait vraiment tendance à l'exagération. Ne dit-on pas : « J'ai lu Shakespeare, Racine ou Victor Hugo », l'œuvre n'étant plus désignée que par le nom de son auteur ?

Cependant, représentons-nous la réaction d'un lecteur du XIII^e siècle découvrant, selon les dires du Vénitien, que l'armée chinoise comptait 300 000 hommes et même plus ! Les plus grandes batailles de la guerre de Cent Ans alignèrent moins de 10 000 soldats et on en avait déjà le tournis... Les chiffres de Marco Polo paraissaient défier le bon sens, si l'on considérait les petites villes de l'époque se prenant chacune pour une capitale d'un bout à l'autre de la péninsule

Italienne, laquelle n'abritait même pas 400 000 habitants.

Comment, en sachant le peu qu'on savait du monde, imaginer des populations aussi énormes à l'autre bout d'une terre que l'on croyait plate ? Si, à cette époque, les Chinois et les Indiens réunis ne faisaient pas leur milliard et demi actuel, prenez-en seulement la moitié et vous ne vous tromperez pas, pour des territoires où l'on aurait pu aligner bon nombre d'Italie bien rangées.

On ne sait pourquoi le marchand de Venise omit de parler dans le flot de ses souvenirs, de la fameuse Grande Muraille qui protège les frontières de Chine, sur la longueur inconcevable de 16 000 kilomètres. Dieu l'en a préservé, car les gens en seraient morts de rire, compte tenu de l'exagération qu'on prête aux Italiens en général et aux Vénitiens en particulier.

— Maintenant, me direz-vous, pourquoi Marco Polo, son père Nicolo et son oncle Matteo étaient-ils donc partis pour ce voyage d'un quart de siècle, vers ce monde lointain sur lequel les renseignements restaient obscurs et tout à fait effrayants ?

Ils partirent pour trois raisons : ils étaient Vénitiens, marchands et de la famille Polo. Trois fois la même chose.

Lorsque, à présent, on visite Venise, doucement endormie comme une vieille dame en robe fanée entre les canaux pelliculés de mazout, on a peine à s'imaginer l'énergique cité qui dès avant l'an mille se prétendait la capitale du négoce mondial.

Les navires vénitiens, souvent financés et assurés par l'argent des banquiers de Florence, armés de canons forgés par la ville d'Este, sillonnaient la Méditerranée jusqu'au bout de la mer Noire, avec la bénédiction du pape de Rome. Ils rapportaient des produits naturels et précieux que des ateliers de Milan transformaient et que les Génois livraient au reste de l'Europe. Ainsi, vous voyez, toute l'Italie ou presque était partie prenante et chacun y trouvait son content ou presque... car les Génois n'estimaient jamais leur bénéfice suffisant. Marco Polo en sut quelque chose dans sa prison.

Or, le transport de marchandises exotiques, difficile, hasardeux, coûtait fort cher, car la navigation vers l'Orient se limitait au pourtour de la Méditerranée. Le canal de Suez n'était pas encore percé, il ne le sera qu'à la fin du XIX^e siècle.

Les bateaux attendaient dans les ports du Liban que les produits rares comme la soie, les perles, les épices, les parfums, arrivassent de l'autre bout de l'Asie par caravanes successives, à travers des pays farouches. Ou bien, longeant les côtes asiatiques, les boutres, ces grosses barques arabes, faisaient la chaîne avec les jonques, les bateaux d'Extrême-Orient, jusqu'au creux du golfe Persique ou de la mer Rouge. Là, il fallait, encore une fois, faire appel à des caravanes pour la dernière étape.

Ce monopole des transports procurait de grandes sources de profits aux Arabes et il est probable que la publicité exagérée des dangers courus visait à ôter aux Européens l'envie de mettre le pied dans des pays aussi rémunérateurs. Un peu comme le chien montre les dents devant son os.

Les Vénitiens (et surtout la famille Polo) enrageaient de payer si cher ces marchandises à quai. Ils cherchaient par tous les moyens à établir eux-mêmes leur propre ligne de transport au travers de l'Asie, pour y installer des « comptoirs » ou tout au moins y trouver des associés sûrs.

Une des solutions les plus pratiques pour aller en Extrême-Orient consistait à passer par la mer Noire, l'Arménie et à franchir les cols de l'Himalaya après les déserts d'Afghanistan. C'était la route de l'Asie centrale.

Le grand-père de Marco Polo avait installé une banque et une maison de commerce en Crimée, au sud de la Russie, ce qui économisait déjà beaucoup d'argent et de soucis à la famille.

Or, depuis la première moitié du XI^e siècle, c'est-à-dire deux cents ans avant la naissance de Marco Polo, un grand conquérant mongol, le fameux Gengis Khan avait réussi à s'approprier toute la steppe de l'Asie centrale, jusqu'à la ville de Kiev en Ukraine. Après lui, ses fils et neveux se partagèrent cet immense territoire et l'empereur de Chine fut désormais un Mongol.

Ces gens, malgré une tout autre conception de la vie que les Européens et bien que dépourvus de « charité chrétienne », manifestaient au fond une certaine bienveillance pour les Occidentaux, de bons clients.

Le père de Marco Polo et son frère partirent donc chez l'empereur Koubilaï, le grand khan, pour conclure des accords. Comme cela se faisait à l'époque, outre de nombreux présents, ils lui présentèrent les salutations du pape. Le khan remercia Nicolo et Matteo Polo.

— J'aimerais que le pape me fasse parvenir de cette huile de la lampe qui brûle sans arrêt devant le Saint-Sépulcre de Jérusalem, le tombeau de votre Christ, fit-il savoir aimablement.

Lorsque le père Polo quitta Venise vers 1239, son fils aîné, notre Marco, était sur le point de naître. Lorsqu'il revint, mission accomplie, Marco allait sur ses quinze ans. C'est dire les difficultés et la lenteur de ces voyages. Les deux braves marchands, usés par ces pérégrinations, furent alors heureux de repartir en compagnie du jeune garçon. Celui-ci ferait ainsi son apprentissage pratique et sa vigoureuse jeunesse leur serait d'un grand secours.

C'était en octobre 1271.

En ce temps-là, je vous l'ai dit, Venise était seulement une ville industrielle, et l'argent n'avait pas encore tourné la tête de ses

habitants. Le fameux carnaval de Venise, plus tard une folle fête de luxe et d'insouciance, consistait surtout en une célébration religieuse.

On employait son énergie, non pas à gaspiller des splendeurs, mais à consolider la puissance de la République. Car Venise était une république, gouvernée par un conseil de dix hauts magistrats présidé par le doge.

À chaque printemps et depuis l'an 900, l'énorme barque de cérémonie, le galion *Bucentaure*, paré de draperies flamboyantes d'or et d'écarlate, quittait le quai de la Piazzetta, où s'époumonaient des choristes. Escorté de gondoles noires de plus en plus magnifiques au cours des années, le bateau ducal empruntait le Grand Canal pour s'arrêter au Lido. Là, le doge, dressé à la poupe du *Bucentaure*, jetait dans l'eau un anneau d'or en disant :

— Ô mer, nous t'épousons en signe de notre domination sincère et éternelle.

Le navire qui devait emmener le jeune Marco Polo, son père et son oncle, sortait comme le *Bucentaure* du célèbre arsenal, merveille d'organisation industrielle où sur trois kilomètres de long, des milliers d'ouvriers fabriquaient une galère par trimestre.

En attendant que les siècles à venir fissent de la ville le paradis de fêtes extravagantes, la plus stricte discipline y régnait. Le conseil des Dix ne badinait pas avec l'insubordination.

À présent, lorsque le touriste admire la suave beauté morbide de Venise, ses palais rongés et patinés par le temps, baignés par la lumière glauque des eaux qui les ensèrent, pense-t-il à l'opiniâtreté et à la sévérité qui furent à l'origine de cette grandeur.

Tout homme au courant des manigances commerciales, comme des secrets d'espionnage qui s'y mêlaient ou des secrets de fabrication de la verrerie, et qui quittait la ville se voyait pourchassé et exécuté. Les célèbres cachots ne désemplissaient pas plus que les prisons sous les combles du palais des Doges, les « plombs », ainsi appelés à cause de leurs toits recouverts de lames de plomb, y rendant le séjour particulièrement pénible, été comme hiver.

Si le pont des Soupirs reliant le palais aux geôles où fut enfermé entre autres le célèbre Casanova, n'existait pas encore au temps de Marco Polo, car il sera construit en 1600, on entendait en passant en gondole bien des gémissements poussés par les prisonniers.

Le long du Grand Canal, « la plus belle rue qui est au monde et la mieux maisonnée », s'élevaient déjà les premiers des grands palais de marbre où habiteront les grands, les patriciens.

Voilà quel avait été l'univers restreint du jeune Marco Polo lorsqu'il s'embarqua aux côtés de son père et de son oncle. Dès que le campanile de la cathédrale Saint-Marc se fut évanoui sous la brume permanente, le vaste monde s'offrit à lui.

Un des premiers étonnements du garçon fut, quelques mois plus tard, une « fontaine » de Géorgie, en Russie du Sud.

Il l'expliquera vingt-sept ans plus tard à Rusticiano :

— De là, sourd(12) une huile en très grande quantité, si bien que cent navires pourraient bien s'en charger en une fois, mais elle n'est pas bonne à manger. Elle est bonne à brûler et à oindre les chameaux pour la rogne(13).

C'était l'énorme gisement de pétrole de Bakou, sur la mer Caspienne.

Ah ! Messer Marco, si on t'avait cru, la face du monde aurait bien changé.

Le Livre des merveilles de notre Vénitien parle de choses de l'Asie Centrale aussi impressionnantes : la brûlure des sables, si chauds dès que le vent se lève que les gens entrent dans l'eau (lorsqu'ils en trouvent) jusqu'à la tête et y demeurent tant que la tempête n'est pas passée. Et les bœufs à bosse ! Et les girafes et l'opulence de la Perse !... Et cette région désolante qui reste encore de nos jours à peu près inconnue : l'immensité du désert nu de Lout.

— Bestes sauvages, il n'y a nulle car elles n'y trouveraient pas de quoi manger, dicta-t-il à Rusticiano.

Après cela, les jardins merveilleux au bord du fleuve Amou Daria. Puis le franchissement des vertigineuses montagnes himalayennes, le plateau de Pamir, si haut et si froid que le feu ne peut y faire cuire la nourriture... On ne peut résumer le récit admirable d'un admirable voyage.

Après un désert si long « qu'il faut un an pour le traverser » (le désert de Gobi), voici les premières villes chinoises où les Mongols se sont établis.

— Là, on boit du lait de jument préparé de telle manière qu'il semble vin blanc et bon à boire. On l'appelle « koumis ».

Et finalement voici Chan-Toung où l'empereur Koubilaï, le grand khan, séjourne fréquemment dans un luxe inimaginable. Mais ce qui frappe nos commerçants italiens c'est la grande invention de l'avisé monarque : le papier-monnaie, les billets de banque. Une chose jamais encore imaginée au monde.

Des feuillets de papier très minces faits à partir d'écorce de mûrier, taillés en rectangles de dimensions différentes selon leur valeur, portaient le cachet impérial et la signature d'un haut fonctionnaire. À l'intérieur du pays, on ne se servait pas d'autre monnaie. Si l'on avait besoin d'or ou d'argent pour la vaisselle, on vous en vendait en échange des billets.

À Kambaluc, le Pékin de nos jours, les Polo seront fascinés par l'étendue de la ville et la splendeur du palais dont une salle est si vaste qu'y mangent dix mille personnes. Palais de lapis-lazuli, d'or, d'argent

et de marbre...

Rusticiano écrivit tout cela sous la dictée de son compagnon de gêle. Il avait renoncé à s'étonner, même lorsque le Vénitien expliqua que le seul personnel de la cour était plus nombreux que les habitants de Venise.

La description du gigantesque fleuve Yang-Tseu-Kiang, telle qu'il la rapporte a pourtant de quoi laisser rêveur un Italien auprès de qui le Pô et le Tibre passent pour des cours d'eau honorables...

Ayant remis l'Huile Sainte au grand khan Koubilaï et participé à des fêtes inimaginables de somptuosité, les Polo résidèrent à la cour, y firent des affaires et se virent employés par l'empereur pour des missions diplomatiques. Le souverain appréciait particulièrement le jeune Marco, curieux de tout et si doué.

Parlant rapidement chinois, les trois hommes parcoururent la Chine et se renseignèrent sur le Laos, le Siam, la Birmanie et le Bengale. Tant et si bien que le grand khan commençait à ne plus pouvoir se passer des Vénitiens. Allaient-ils finir leurs jours dans l'« empire du Milieu » ?

Le destin veillait : voilà que le roi de Perse, Argon, devint veuf à des milliers de kilomètres de là.

Cogatia, la nièce de l'empereur Koubilaï, fut choisie pour succéder à la reine. Dans ses vêtements d'or et de perles, c'était une ravissante princesse.

— Moulte belle dame et fort avenante, précisera Marco à son compagnon de gêle.

Les ambassadeurs du roi de Perse « voyant que *messer Nicolo*, *messer Matteo* et *messer Marco* étaient sages hommes », demandèrent au khan de leur prêter ces voyageurs expérimentés pour accompagner la princesse vers la Perse, en voyageant par la mer, le long des côtes chinoises, indiennes et indochinoises.

— Le seigneur, expliquera Marco en toute modestie, aimait tant ces trois Latins, comme je vous ai conté, qu'à moult grand peine, il leur donna congé.

N'étaient-ils pas devenus ambassadeurs spéciaux et en quelque sorte conseillers techniques pour le commerce ? Le jeune Marco se vit personnellement nommé gouverneur de la ville de Yan-Tcheou, au bord du fleuve Bleu. Restait aussi dans toutes les mémoires mongoles le rôle joué par la famille Polo lors du siège de Saïanfu, gagné grâce à des machines de guerre de leur invention.

Certainement bien pourvus de marchandises et de bijoux sans prix, ils reprirent donc le chemin de l'Occident, non sans regretter de ne pas faire un crochet par Cipangu, le Japon, ces îles où l'on trouve les plus belles perles du monde et où l'on adore des idoles pourvues d'une multitude de bras.

Après un arrêt à Sumatra, peuplée d'animaux redoutables comme le

rhinocéros et de cannibales amateurs de chair fraîche aussi bien que de l'arbre à pain, on arrive à Ceylan.

— En cette île, se trouvent les plus beaux rubis du monde, spécifia Marco Polo. Les rois de l'Inde portaient sur eux, en or, perles et pierres, plus que la valeur d'une cité.

Les ports du golfe du Bengale et de la côte de Malabar, s'offrent à lui, tout parfumés des épices entassées dans leurs entrepôts. L'encens et l'ambre gris tiré de l'estomac des cachalots, sortes de baleines énormes, sont les plus précieuses et les plus odorantes des matières premières.

Le cœur du marchand italien est tout chaviré en observant la chasse aux cachalots, non pas par la pitié ou par l'exploit sportif, mais par l'évaluation des profits futurs. Ces bêtes qu'il prend pour des poissons représentent aussi des tonnes de viande et de graisse.

Cependant, le trajet a été riche en émotions ! Après une attaque d'indigènes à Sumatra, tempêtes, pirates et maladies coûtèrent la vie à la plupart des passagers et de l'équipage. La princesse a perdu deux ambassadeurs sur trois, toutes ses suivantes sauf une. Mais les Polo, toujours bon pied, bon œil, débarquent enfin à Ormuz, but du voyage de la future épouse.

Las, ils ne sont pas au bout de leurs soucis. À leur arrivée en Perse, on leur apprend que le fiancé, le roi Argon, vient de mourir. Tout ce périple pour rien ? Non, car grâce à la diplomatie de Marco, la princesse épousera l'héritier du trône. Le jeune Gazan est bien moins beau que son père, mais d'un âge plus en rapport avec celui de la nièce du grand khan.

Après un an et demi de noces, de bonnes affaires et d'enquêtes passionnantes sur la géographie et l'histoire de cette région du monde, Marco Polo se renseigne sur la Grande-Russie, ses steppes infinies, la Sibérie et ses traîneaux à chiens, et le royaume de l'Obscurité (le Pôle) où il fait nuit durant six mois.

Les Vénitiens vont-ils se diriger vers le nord ? Non, car toutes les tâches accomplies, il est temps de songer au retour. Le père et l'oncle Polo se sentent bien vieux et bien las. On le serait à moins ! On se sépara enfin de ces nouveaux amis avec des larmes de part et d'autre. Et c'est avec un cortège vraiment royal, muni de tous les laissez-passer désirables, qu'on gagne Constantinople par des étapes bien préparées, escorté de cavaliers rendus nécessaires par la splendeur des bagages.

Et puis, voilà au ras de l'eau la fine côte sablonneuse de la Vénétie et le campanile de San Marco qui se dresse au-dessus de la lagune.

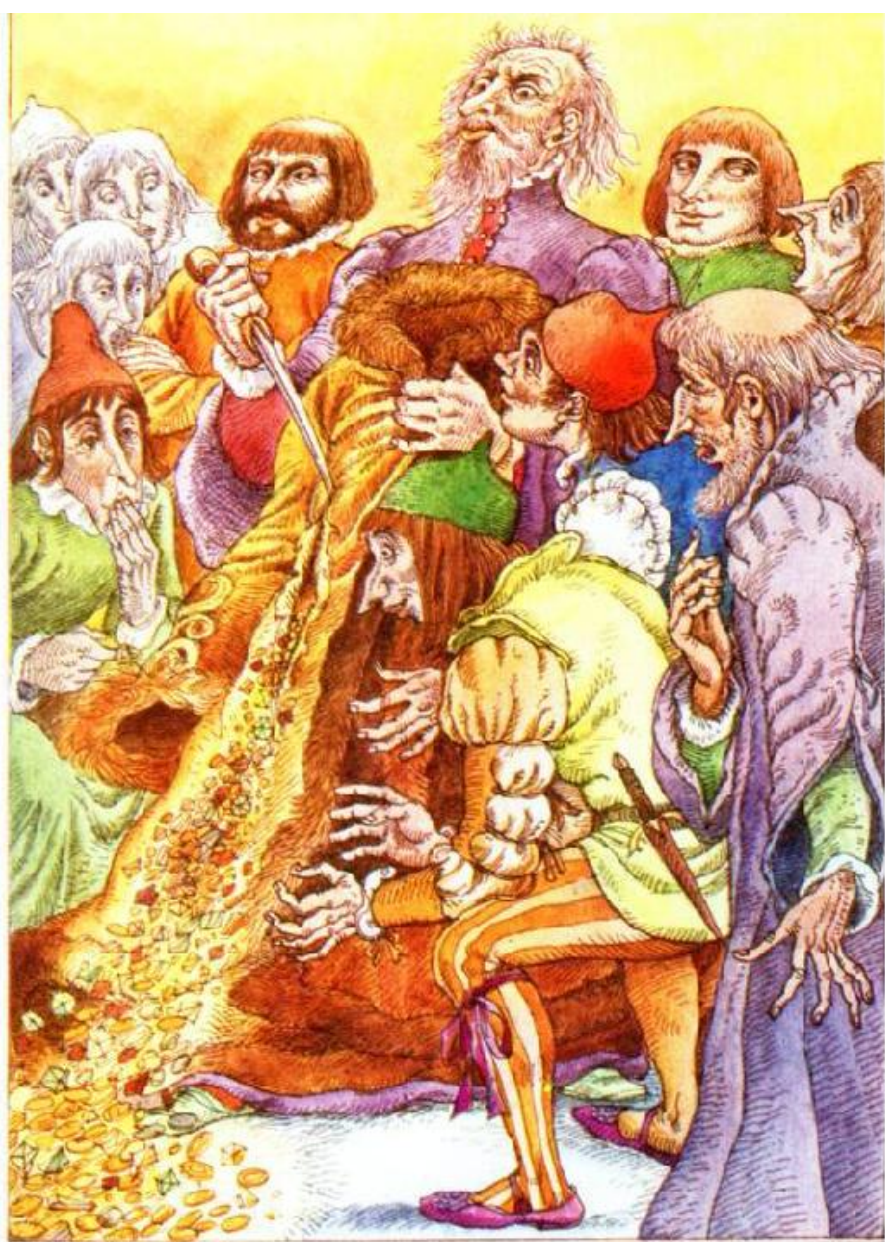
Vingt-cinq années venaient de s'écouler, vingt-cinq années tellement riches en souvenirs et en expériences que, lorsque les trois voyageurs arrivèrent à la maison familiale, on ne les reconnut pas tant ils avaient changé.

Vêtus de longues robes mongoles de voyage, poussiéreuses, décolorées et élimées par l'usage, ils ne savaient presque plus s'exprimer en vénitien et on faillit bien les chasser, comme des païens malpropres.

Alors, ils convièrent le ban et l'arrière-ban de cette famille circonspecte à un dîner d'affaires. Le clan Polo accepta l'invitation peut-être propice à quelque substantiel contrat, qui sait ? Il ne faut jamais contrarier un futur client étranger.

Le repas fut évidemment somptueux et les trois hôtes, bien lavés mais toujours basanés, apparurent en robes de satin cramoisi, magnifiques à faire pleurer les élégants seigneurs du temps. Entre les plats, ils se retiraient pour réapparaître chaque fois en vêtements neufs de plus en plus admirables : étoffes de Damas, velours, brocart...

À la fin du repas, ils ordonnèrent cependant à leurs serviteurs d'apporter les vieilles tenues de voyage de leur arrivée. Ils sortirent leurs poignards incrustés de diamants et il se fit comme un mouvement de panique dans la salle. Mais... c'était pour fendre et taillader les robes mongoles et en faire jaillir rubis, diamants, saphirs et émeraudes, prodigieux ruissellement bien à la manière du grand khan.



Des pierres précieuses jaillissent des robes mogoles.

La nouvelle du retour fabuleux des trois Polo se propagea dans la ville comme une traînée de poudre – cette poudre inventée par les Chinois – et tous les citoyens se précipitèrent pour les saluer et peut-être... profiter de la distribution.

Le premier manuscrit du *Livre des merveilles*, de la main même de Rusticiano et corrigé par Marco Polo, a été perdu, ainsi que sa première copie. Tant que l'imprimerie, pourtant connue chez le grand khan, ne répandit pas massivement les livres, des copistes reproduisirent patiemment les ouvrages à la main. Jusqu'au jour où Gutenberg permit de diffuser des milliers d'exemplaires, on en calligraphia ainsi des centaines et des centaines. Il y eut même une traduction en latin, suprême consécration.

Un « Million » figura en bonne place dans la bibliothèque d'un aventurier... génois, un marin nommé Cristoforo Colombo. Ce nom ne vous dit-il pas quelque chose ?

Christophe Colomb nota dans la marge de son livre de chevet (que l'on possède encore) des indications pouvant (pensait-il) lui permettre de découvrir à son tour un nouveau chemin vers les Indes. Par l'autre côté, puisque dorénavant, on supposait la Terre ronde. Par l'autre côté, il rencontra l'Amérique, mais le Vénitien, du haut du paradis, n'avait plus de rancune tenace envers les Génois.

Colomb possédait également une reproduction de la mappemonde commandée par le roi de France, Charles le Sage (le Savant) et exécutée selon les indications données par Marco Polo lui-même au sujet de régions, de villes et de fleuves jusque-là inconnus et qu'il situait avec une précision remarquable.

Cinq cents ans après la visite des marchands vénitiens, lors de la guerre sino-japonaise de 1938, les armées nippones qui envahirent la ville de Canton trouvèrent dans des temples bouddhistes l'effigie de Marco Polo, parmi les divinités chinoises. Les Japonais en profitèrent pour déclarer le Vénitien leur protecteur national, car il est le premier Européen à avoir fait connaître au monde occidental l'existence de Cipangu, le Japon, pays du Soleil levant.

Quant aux spaghetti, macaroni et vermicelles, les Chinois prétendent encore que Marco Polo les emporta chez lui entre autres trésors et pour la plus grande gloire désormais de la gastronomie italienne. À cela, les Italiens répliquent en affirmant que le secret des pâtes alimentaires fut au contraire apporté à Pékin par Marco Polo.

Le seul point sur lequel Chinois et Italiens restent d'accord c'est que, pour que les nouilles soient succulentes, il suffit de savoir bien en préparer la sauce.

Mais cela est une autre histoire.



Roméo et Giulietta

(Vénétie)



L'ÉMOUVANTE histoire de Roméo et de Juliette est une histoire vraie, même si le fil des siècles la transforma en légende. Il n'existe pas de légende entièrement inventée.

Depuis six cents ans – déjà ! – et dans toutes les langues, des écrivains, des poètes, des dramaturges, des musiciens, des peintres et des cinéastes s'inspirèrent de ce roman d'amour, le plus célèbre qui fut jamais. Les noms de Roméo et de Juliette viennent tout de suite à l'esprit lorsqu'on veut désigner des fiancés que leurs familles s'efforcent de séparer.

L'admirable petite ville de Vérone, au nord de l'Italie, fut le théâtre de ce drame, au XIV^e siècle. Chaque année, des touristes en foule la prennent d'assaut. Appareil photographique en bandoulière, ils viennent se recueillir sur la tombe de Giulietta, au bord de l'Adige, non loin de la chapelle où elle épousa son Roméo et chacun, avec émotion, l' imagine toujours penchée sur ce balcon que l'on vous montre au palais de la via Capello, à côté de la place aux Herbes.

Il vous semble encore entendre le serment de la douce et obstinée jeune fille :

— Je te suivrai, mon seigneur, jusqu'au bout du monde...

Oui, leurs familles ont fait de ce couple charmant les victimes de querelles imbéciles, mais Roméo et Juliette sont devenus les enfants chéris du monde entier.

Voyez comme est le destin : si au cours d'un banquet à Florence, quatre-vingts ans avant la naissance de Roméo, fils des Montecchi (dont on a fait Montaigut !) et de Giulietta, fille des Capuletti

(Capulet !), deux convives un peu échauffés par le vin n'en étaient pas venus aux mains, au sujet d'un projet de mariage, nul n'aurait jamais entendu parler des amoureux de Vérone, car le bonheur n'a pas d'histoire.

Ils se seraient mariés comme ils le firent du reste, mais dans la liesse générale au lieu que ce fût en secret. Ils auraient vécu heureux, longtemps, entourés de nombreux enfants.

Mais voilà, trois générations plus tôt, un repas de fête tourna mal à des lieues de Vérone, et l'incident prit de telles proportions qu'au siècle suivant, Roméo et Giulietta ne survécurent pas à leurs noces, s'ils devinrent immortels dans la mémoire des hommes.

On a dit aussi que la querelle se déroula en Allemagne, entre deux seigneurs, mais au sujet d'un petit chien... Qu'importe ! Le différend dégénéra en un conflit politique général et sans mesure, perturbant la moitié de l'Europe. Bientôt, de part et d'autre des Alpes, chacun choisit son camp. On se réclamait également du soutien aux deux prétendants à la couronne impériale s'affrontant par coïncidence au même moment.

L'Allemagne et l'Italie, bien que morcelées en autant de petits États que l'on comptait de villes, formaient depuis Charlemagne le Saint Empire romain germanique dont le monarque, élu, devenait vraiment le souverain suprême de l'Europe. Une place de choix ! L'un des candidats à la couronne appartenait à la famille Welf. L'autre à une dynastie propriétaire du château de Waiblingen. Les partisans du premier prirent le nom de guelfes, les sympathisants du second celui de gibelins.

En Italie, plus que partout ailleurs, la politique reste aujourd'hui comme hier une grande passion. Aussi n'y eut-il bientôt plus la moindre cité qui ne ralliât l'une des bannières ou qui, au pire, et c'était le plus souvent, ne se vit divisée en deux factions, ennemies à mort. On prenait parti selon l'intérêt du moment, les questions personnelles, ou simplement par esprit de contradiction.

Les querelles tournaient même à l'absurde. Si les guelfes coupaient leurs fruits dans un sens, les gibelins les tranchaient dans l'autre. Ceux-ci arboraient des roses rouges à leur chapeau, ceux-là des roses blanches. Même les fortifications des villes devaient changer de forme... lorsqu'elles changeaient de main, cela pour le plus grand profit des maçons !

À la fin du XIII^e siècle, lorsque naquirent à Vérone en Vénétie Roméo et Giulietta, on se disputait ainsi aveuglément depuis des générations. Le père de Roméo, *ser* Montecchi, menait les guelfes et celui de Giulietta, *ser* Capuletti, rassemblait les gibelins. Il y avait beau temps que plus personne ne savait pourquoi il fallait se détester, mais la vie commençait à devenir intenable dans le pays. Le prince Scaliger,

maître d'une ville ingouvernable, en avait par-dessus la tête des bagarres et des combats de rue presque aussi meurtriers que les épidémies de peste saisonnières.

Ainsi, ce fameux matin de 1302, cela avait commencé sur la place publique par une échauffourée entre les valets des deux familles, Montecchi et Capuletti. Les domestiques épousaient les querelles de leurs maîtres en même temps qu'ils endossaient les livrées, sortes d'uniformes aux couleurs personnelles des maisonnées.

Les maîtres eux-mêmes, en dépit de la respectabilité de leur âge et stimulés par les imprécations de leurs épouses, allaient s'en mêler lorsque le prince, survenant avec sa suite, arrêta net le combat général. Il n'y avait pas encore de victimes graves, mais il était furieux.

— Holà, vous tous ! Vous ne m'entendez pas, cria-t-il. Voilà coup sur coup trois mauvaises querelles qui viennent de troubler le repos de nos rues, par ta faute, ô vieux Capuletti et par ta faute, ô vieux Montecchi. Pour cette fois, que tous se retirent, mais sachez que, si dorénavant vous ensanglantez encore la ville, votre propre vie paiera le dommage fait à la paix. Qui que ce soit qui combattra ou fera combattre se verra puni de mort. J'ai dit.

Les deux chefs de famille ouvraient en même temps la bouche pour désigner le responsable en face de lui, mais le prince leur coupa la parole d'un geste impatienté.

— Je ne veux rien entendre maintenant. Vous, *messer* Capuletti, venez déjà avec moi et vous, *messer* Montecchi, rendez-vous cette après-midi à mon château. Chacun connaîtra ainsi séparément et dans le calme l'arrêt de notre justice. Je ne vous le répéterai plus : j'en ai assez ! Prenez garde de le savoir encore.

Et il se retira, suivi de ses gardes et du père Capuletti, rouge comme un dindon en colère capturé par une fermière. Les gibelins filèrent sans demander leur reste et *ser* Montecchi se retrouva, pâle de rage, au milieu de ses guelfes consternés.

— Encore heureux que mon fils ne se soit pas trouvé présent, grommela-t-il et, pour rehausser son prestige, il ajouta : Avec la fougue de ses vingt ans, il aurait corrigé définitivement plus d'un de ces *lazzaroni*(14), mais il aurait souffert autant que moi l'humiliation.

— Pensez-vous, mon oncle ! jeta un de ses neveux. Les questions d'honneur ne le tracassent guère en ce moment. Je l'ai vu, partant en promenade vers le bois, solitaire et préoccupé. Depuis quelques jours, il semble bien rêveur.

— Ah ! c'est de son âge, constata avec satisfaction *donna* Montecchi. Notre garçon serait amoureux que cela ne m'étonnerait pas. Il est si beau que toutes les jouvencelles de Vérone le voudraient bien pour époux.

— Toutes, cela fait un peu trop, s'exclama son mari. La moitié seulement de ces mignonnes suffiraient à me rassurer. Car la moitié seulement des Véronaises se trouvent de notre parti.

Soucieux à la fois du bonheur de son garçon et de son « bon » choix, le chef de famille pria donc le neveu Benvoglio d'obtenir quelques confidences de son héritier.

Ces confidences, Roméo les fit du bout des lèvres. La jeune fille choisie ne désirait pas l'épouser. Un point c'est tout. Et sans qu'il en fournît la moindre explication.

— Suis mon avis, suggéra son cousin sans s'émouvoir. Cesse de penser à quelqu'un qui te repousse et jette les yeux sur les autres demoiselles de la ville. Il n'en manque pas de charmantes parmi les nôtres et à qui tu n'es pas sans plaire.

C'est qu'il était tellement charmant, Roméo lui aussi ! On l'imagine avec des cheveux mi-longs à la mode florentine dépassant de son petit chapeau en feutre de castor agrémenté d'une plume et crânement pointé sur le front. Les chausses de fine soie tricotée moulaien ses jambes musclées. Le paletot de soie également brodé et matelassé laissait dépasser la soutanelle, sorte de robe courte et plissée ourlée de fourrure à double effet de manches. De sa ceinture de cuir brodé pendait une épée de parade, contre laquelle tintait agréablement une bourse bien garnie.

Oui, vraiment, un si beau jeune homme ne pouvait manquer de faire battre plus d'un cœur. Mais, cousin Benvoglio, en donnant ce conseil avisé, vous ne pouviez guère imaginer quel drame vous alliez déclencher !

Rien pourtant, dans cette matinée de 1302, ne laissait augurer la suite des événements, d'autant que, chez les Capuletti, le père de Giulietta, bientôt revenu de chez le prince, s'occupait lui aussi de l'avenir de son unique enfant.

Cet avenir, il ne le concevait bien sûr, que bien assorti aux intérêts de sa propre faction. Par exemple, la récente demande en mariage formulée par le jeune Paride lui souriait tout à fait. Ce garçon passait pour un guelfe du meilleur aloi, ce qui valait aux yeux des Capuletti la plus belle référence.

Ser Capuletti se sentait, du reste, empreint de bienveillance, ce jour-là. Finalement, l'entrevue avec le prince ne s'était pas trop mal passée et cela lui semblait de bon augure pour ses projets personnels. Bien sûr, Giulietta était jeune encore. Quinze ans ! Mais de la savoir promise à un allié tel que le jeune Paride rassurait encore le bonhomme, anxieux de savoir un successeur de confiance à la tête de son parti.

— Mon bon vouloir, expliqua-t-il cependant au prétendant, n'est que la conséquence de l'assentiment de ma fille. Si vous lui agréez, vous

aurez mon approbation et mon plein consentement. Tenez, ce soir nous devons donner une fête à laquelle j'invite mes amis. Vous serez le bienvenu si vous voulez être du nombre. Ce sera ainsi une bonne occasion pour vous de lui parler et de lui plaire.

Il avait déjà fait sa liste et, la remettant à un valet, chargea ce *fanullone*(15) d'occuper ses loisirs en délivrant les invitations à tous ceux dont les noms figuraient sur le papier. Mais, dans la rue, l'ahuri considéra son message avec perplexité.

— Trouver les gens dont les noms sont écrits ici, c'est facile quoique fatigant. Savoir de qui il s'agit lorsqu'on ne sait pas lire, là réside la difficulté ! Mais voilà deux *scioperati*(16) assez bien habillés pour être savants. Ils ont l'air, eux aussi, dans l'embarras, mais entre personnes contrariées, il faut savoir s'entraider.

Le *facchino* devait être assez nouveau dans la place pour ne pas reconnaître parmi les promeneurs, Roméo et son cousin Benvoglio, fine fleur des Capuletti. Sinon, il ne se serait jamais adressé à de tels ennemis de son maître. Comme quoi le destin emploie souvent une main innocente pour nouer les fils d'un drame inéluctable !

Les conseils de Benvoglio, toujours soucieux de remplir l'office dont son oncle l'avait chargé, n'obtenaient guère de succès et le fougueux Roméo semblait bien près de prendre la mouche.

— Ça, Roméo, es-tu fou ? s'exclama l'aîné lorsqu'ils arrivèrent à la hauteur du palais Montecchi.

— Dieu vous donne le bonsoir, s'interposa alors le candide domestique en s'avançant. Dites-moi, *messer*, savez-vous lire ? Je parle du premier écrit venu.

Et de leur tendre la fameuse liste.

— C'est une belle assemblée, constata Roméo. Et où doit-elle se rendre ?

— Chez nous, pour souper.

— Chez qui, « nous » ?

— Chez mon maître, le grand et puissant *ser* Capuletti et pourquoi, si vous n'êtes pas un Montecchi, ne seriez-vous pas des nôtres ?

Sur la liste figurait la belle Rosalina pour qui Roméo soupirait. Eh ! oui, elle appartenait au clan adverse ! Benvoglio suggéra alors de se rendre à l'invitation si naïvement formulée par le valet. Masqués comme la tradition le permettait, nul ne les reconnaîtrait et Roméo pourrait peut-être ainsi se faire entendre de la têtue donzelle. Mais plaise au Ciel qu'il jette aussi ses regards sur d'autres charmantes héritières... point trop attachées aux considérations de la politique et surtout en quête d'un mari.

Cependant chez les Montecchi, la jeune fille de la maison écoutait patiemment un discours de sa mère :

— Dis-moi, Giulietta ma fille chérie, quelles dispositions te sens-tu

pour le mariage ?

Giulietta ouvrit de grands yeux, en demoiselle bien élevée.

— C'est un honneur auquel je n'ai même pas encore songé, balbutia-t-elle.

— Eh bien ! Songes-y dès à présent. De plus jeunes que toi et de notre monde sont déjà chargées de famille et, si je ne me trompe, j'étais ta mère à l'âge où tu es encore fille. En deux mots, voici. Le jeune Paride, que nous estimons beaucoup, recherche ta main. Pourrais-tu l'aimer ?

Giulietta resta un instant silencieuse. Encore heureux qu'on lui demande si elle pourrait aimer ce fiancé tombé du ciel. Autrefois, il était fort peu courant que l'on se préoccupât de telles considérations. Les parents organisaient un mariage pour lequel les jeunes gens n'avaient pas à donner leur avis. Sensible à tant de sollicitude, l'héritière des Capuletti fit une révérence à sa mère.

— Je verrai à l'aimer, dit-elle en souriant... S'il suffit de voir pour aimer.

Alors, dans la maison Capuletti, la fièvre des préparatifs du bal s'ajouta à l'excitation d'une probable bonne nouvelle.

Lorsque, à la nuit tombée, Roméo et ses amis, tous masqués et vêtus de dominos anonymes, se joignirent à la foule des invités, la meilleure ambiance régnait déjà. Seul, Roméo restait planté dans son coin. Ses amis le tarabustèrent :

— Allons, Roméo, bouge un peu. Nous voudrions bien te voir danser. L'occasion est trop belle et trop drôle.

De sous son masque, le jeune homme maugréa :

— Non, je n'ai pas envie. Vous avez tous le talon léger, moi je me sens une âme de plomb qui me cloue au sol et m'ôte même le talent de remuer.

— Peut-on te demander pourquoi ? fit l'un d'eux.

— J'ai fait un mauvais rêve cette nuit, comme si une catastrophe dépendait de cette réunion de fête et même j'ai reçu l'avertissement d'une mort prématurée.

Il soupira, puis soudain, changeant d'avis avec cette envie de défi qui anime la jeunesse :

— Basta ! À la grâce de Dieu ! En avant, joyeux amis !

Le père de Giulietta ne se sentait plus de joie, pour sa part, ce soir-là. Sa réception semblait une réussite, l'assemblée brillante et les musiciens déchaînés. Il allait de l'un à l'autre comme un bourdon diligent, houspillant ceux qui ne dansaient pas, encourageant les uns à trinquer, les autres à manger. L'irruption de la bande masquée de Roméo lui fit grand plaisir.

— Vous êtes les bienvenus ! J'ai vu le temps où moi aussi je portais un masque et où je savais faire ma cour à de bien belles dames,

constata-t-il tout attendri. Ah ! Ce temps-là n'est plus !

Laissant leur hôte reprendre haleine en s'asseyant aux côtés d'un de ses contemporains, les jeunes gens se mêlèrent aux invités. À l'époque, les demoiselles de bonne famille ne sortaient guère que pour aller à la messe et Roméo n'avait pas encore eu l'occasion de rencontrer dans la rue la jeune fille de cette maison où il n'avait évidemment jamais mis les pieds.

Soudain, il aperçut dans la foule une fée ravissante dont la vue lui coupa le souffle. Dès la première seconde, il se sentit à la fois paralysé et agité, glacé et brûlant, éperdu et déterminé, partagé entre l'envie de hurler de joie et de fondre en larmes.

Telle qu'on l'évoque encore, elle était bien la reine de son premier bal, avec ses traits délicats rosis par le plaisir et ses cheveux blonds à la mode vénitienne répandus en frisons dorés hors du béguin perlé. Son cou gracieux ployait sous le lourd et précieux collier tiré pour la circonstance du coffret aux bijoux familial. Le corsage menu de sa robe de velours à taille haute n'avait certes pas eu besoin d'un corset pour souligner la finesse de sa silhouette, et ses longues mains blanches pareilles à celles d'une madone sortaient des manches étroites, gracieuses comme les ailes d'un cygne. Était-elle réelle ou bien Roméo venait-il d'être la victime d'un sortilège ?

Avisant un valet qui transportait des flacons, il lui demanda, désignant l'enchanteresse :

- N'est-ce pas une dame là-bas ?
- Heu oui, messer. Une damoiselle, en vérité.
- Est-elle blonde et blanche et belle ?
- Oui messer, très blonde et très belle.
- Est-elle...

Mais un des nombreux neveux Capuletti, intrigué par l'identité de cet inconnu masqué lui collait depuis un instant aux talons. Malgré le déguisement, il eut tôt fait de reconnaître une voix exécrée. Tout autant que la mascarade, les questions qu'il venait d'entendre ne lui plurent pas du tout. Bousculant le valet, il cria au scandale :

— Quoi ! Ce misérable est venu nous narguer ici, sous son déguisement grotesque ! Et il se montre grossier, ma parole !

Il allait se précipiter sur une épée lorsque le père de Giulietta accourut.

- Eh bien ! Eh bien ! Que se passe-t-il ?
- Mon oncle, voici l'héritier de nos ennemis, un misérable Montecchi venu nous braver et nous insulter.
- Le jeune Roméo ?
- Ce voyou lui-même.

Ser Capuletti, malgré ses opinions, ne pouvait laisser traiter de voyou sous son toit, un hôte désarmé. Et voyou, Roméo passait pour

loin de l'être, tout Montecchi qu'il fût.

— Du calme, mon garçon ! Laisse-le tranquille. Il est bien un Montecchi, mais le plus courtois de Vérone – plus courtois que toi ! Et je ne veux pas que, dans ma maison, soit faite une avanie, même à mon pire ennemi. Ne prête plus attention à lui et cesse ces grimaces qui ne sont pas de mise dans une fête. S'il a commis une erreur en venant ici, tant pis, soyons beaux joueurs.

— Mais, mon oncle, c'est une honte ! Un Montecchi ? Ici ?

Le vieux Capuletti avait promis la paix au prince.

— Morbleu, grogna-t-il, c'est bien le moment de faire du scandale ! Allez, de l'entrain, mes chers cœurs. La la la ! (Ça, c'était à l'adresse des danseurs qui commençaient à vraiment trop s'occuper de l'incident.) Bravo ! mes enfants, continuez.

Le neveu Teobaldo prit alors le parti de vider les lieux sans pour cela taire sa fureur :

— Il ne perd rien pour attendre, ce petit vaurien.

Roméo, bien que la cause et le responsable de cet incident désagréable, ne s'était même pas aperçu de quoi que ce fût. Dès le premier regard jeté sur Giulietta, il n'appartenait plus à ce monde. Tout le décor du palais en fête, les danseurs, les musiciens, ses amis, son provocateur, tout avait semblé disparaître. Il avait désormais l'impression de flotter au sein d'un univers féerique où, seuls, cette merveilleuse apparition et lui-même existeraient.

Comme dans un rêve, il marcha vers la jeune fille, lui prit la main et posa un baiser sur les doigts menus. Tandis qu'il disait le flot d'absurdités galantes qui lui débordaient de la tête et des lèvres, et qu'elle répondait par les mille protestations charmées qu'on peut lire dans les romans, une brave dame le considérait avec inquiétude.

Finalement, la nourrice de Giulietta, car c'était elle, jugea le moment d'intervenir :

— Votre mère voudrait vous dire un mot, annonça-t-elle.

— Qui est sa mère ? demanda Roméo retombé sur terre dès que l'objet de son admiration eut tourné les talons.

La grosse Piémontaise se rengorgea.

— Eh bien ! *Baceliere*(17), madame la mère de damoiselle Giulietta est la maîtresse de la maison, une bonne dame vertueuse et sage et j'ai eu l'honneur de nourrir sa fille avec laquelle vous causiez. Oui, messer !

Roméo chancela.

— C'est une Capuletti, murmura-t-il. Ah ! mon Dieu... Dorénavant, ma vie est entre les mains de mon ennemie.

La fête finissait, mais désormais, pour Roméo, toute fête serait finie. Il partit hébété entre ses amis, sans songer une minute à prendre congé de la belle qui revenait vers sa nourrice. De ses yeux plus

brillants encore que d'habitude, elle chercha son interlocuteur et le voyant sortir, s'enquit :

— Qui est ce beau jeune homme qui n'a pas voulu danser ?

— Je ne sais pas, confessa honnêtement la Piémontaise.

— Va demander son nom, je te prie.

Tandis que la brave femme interrogeait chacun, elle pétrissait à le déchirer le volant de sa robe.

— Ah ! Mon Dieu, faites qu'il ne soit pas déjà fiancé, je n'y survivrais pas.

Non, il n'était pas déjà fiancé, mais c'était un Montecchi...

— ... Roméo, le fils unique du plus grand ennemi de votre famille, précisa la nourrice d'un air catastrophé.

Le sort était jeté...

Le lendemain soir, après une journée passée il ne savait comment ni à quoi, Roméo se retrouva tout dolent dans le jardin des Capuletti. La nuit était sereine et toute parfumée des roses de l'enclos. Pour la centième fois, il se répétait les mots d'amour dont son cœur éclatait.

Soudain, sur le balcon, parut la jeune fille. Ignorant la présence de Roméo au-dessous d'elle, elle prenait elle aussi à témoin l'obscurité de la douleur de son âme. Et c'était comme s'ils se parlaient l'un à l'autre, bien que le premier n'osât se manifester et que la seconde ne pût imaginer le miracle d'une présence pourtant souhaitée.

— Ah ! murmurait Roméo, la tête levée vers la loggia. Si ses yeux remplaçaient les étoiles au ciel, les oiseaux se mettraient à chanter, croyant le jour venu.

— Hélas, gémissait Giulietta. Que je suis malheureuse ! Ô Roméo, mon Roméo, pourquoi es-tu Roméo ? Renie ton père et ton parti et ne refuse pas de m'aimer car, dorénavant, je ne serai plus de ma famille. Seuls nos noms sont ennemis, mais nous-mêmes ne le pouvons désormais.

Incapable de se contenir, Roméo sortit de l'ombre. Elle poussa un petit cri douloureux.

— Comment es-tu venu ici ? Si mes parents te voient, ils te tueront !

— Ah ! je crains plus de ne pas être aimé par toi que de risquer ma vie devant une vingtaine d'épées. J'aime mieux périr par la haine que de vivre sans ton amour. Et serais-tu au bout du monde que j'affronterais les océans pour te chercher.

— Mon attachement pour toi est aussi illimité que la mer et aussi profond, mais je ne pourrai souffrir que tes intentions ne soient pas honorables et que ton but, à toi aussi, ne soit le mariage.

— Je te le jure par le solennel échange de mon amour contre le tien. Veux-tu m'épouser ?

— Si cela est ainsi, fais-moi savoir demain par une personne de confiance que je t'enverrai, en quel lieu et à quel moment pourra

s'accomplir la cérémonie de nos noces. Alors, mon seigneur, je te suivrai jusqu'au bout du monde.

Épouser Giulietta ! Enfin, sa vie allait avoir un sens ! Encore fallait-il trouver le prêtre qui voulût bien bénir l'échange des anneaux, et ce, à l'insu des familles vindicatives. Ce prêtre, un brave homme de moine qui l'avait instruit et se tenait en dehors des querelles partisans, Roméo le connaissait.

— Fra Lorenzo !

Avant que l'aube ne pointât, il faisait irruption dans la cellule du capucin.

Tout ému par la confession de son ancien élève, Fra Lorenzo promit finalement de procéder dès que possible à cette union insensée. Mais le moine, aussi sentimental qu'on peut l'être, aimait bien cacher sous des dehors bourrus un cœur grand comme ça. Après s'être fait tirer l'oreille, il grommela qu'après tout, seule la raison lui dictait sa conduite.

— Un mariage aussi inespéré peut, par un heureux effet, changer la rancune de vos familles en une solide affection.

On ne se ferait pas moine si on ne croyait pas au miracle !

Je ne sais si la nourrice de Giulietta croyait pour sa part au miracle, mais elle raffolait de jouer les bonnes fées. Ou tout au moins de se mêler des affaires d'autrui.

Son « agnelle » ne la pria pas longtemps avant qu'elle consentît à faire la liaison entre les deux promis. L'importance de sa mission la gonflait encore davantage... tout autant qu'un enthousiasme mêlé d'inquiétude.

— *Ma, basta !* Le bonheur de mon petit oiseau adoré passe avant des querelles usées par des générations.

Essoufflée par la course, son propre poids et l'émotion, elle revint bientôt au palais Capuletti pour délivrer le message tant attendu. Mais d'abord, elle s'enquit :

— Avez-vous permission d'aller aujourd'hui à confesse ?

— Bien sûr ! s'exclama Giulietta. Pourquoi ?

— Alors, courez de ce pas au cloître des Capucins. Dans la cellule de Fra Lorenzo, un mari vous attend.

Mais tandis que le bon prêtre appelait les bénédictions du Ciel sur les deux fiancés, la vie continuait à Vérone...

La bande des jeunes partisans des Capuletti rencontra devant l'église de San Zeno Maggiore une escouade des Montecchi. Imaginez le parti des chiens tombant sur le parti des chats. On n'en était encore qu'aux échanges de paroles désagréables lorsque Roméo survint, comme toujours la tête dans les nuages. L'esprit tout rempli du souvenir de l'extraordinaire mariage qu'il venait de vivre, il arriva dans la « discussion » comme un pavé dans une mare.

Teobaldo des Capuletti en le voyant n'eut guère de peine à perdre un sang-froid dont il manquait bien.

— Tiens ! Voici mon homme, s'écria-t-il en portant la main à l'épée. Tu es un infâme, ajouta-t-il pour tout salut.

Outre que le prince Scaliger avait interdit les duels, Roméo répugnait désormais à considérer les parents de Giulietta comme ses ennemis.

— Je ne suis pas un infâme, répliqua-t-il posément. Et j'ai maintenant mes raisons pour excuser tes paroles. Au revoir.

— Comment, au revoir ?

Les deux bandes se regardèrent, interloquées, chacune ne comprenant pas pourquoi leur ami ou leur ennemi se dérobait devant l'insulte. Les uns tirèrent l'épée pour souligner leur mépris, les autres pour remplacer celle défaillante de l'héritier des Montecchi.

— Arrêtez, criait Roméo, mais l'empoignade devenait générale.

Il eut alors la malencontreuse idée de s'interposer, l'arme enfin à la main, entre les combattants. Gêné par cette présence, son ami Mercutio ne put parer un coup porté par le Teobaldo des Capuletti et s'effondra gravement blessé, tandis que Teobaldo et ses partisans prenaient le large. Pas pour longtemps, car tandis que Mercutio se mourait, Teobaldo, de plus en plus excité, revenait sur ses pas et provoquait cette fois Roméo d'une épée menaçante.

Plus encore que sa propre vie, c'est le souvenir de son ami que Roméo, désormais fou de rage, devait défendre. Et ce qui devait arriver arriva. Teobaldo s'écroula, tué net. Roméo restait à contempler son épée meurtrière lorsque son cousin Benvoglio le secoua.

— Sauve-toi, une milice est en route. On l'entend qui monte. Tu vas être condamné à mort si tu es pris.

En quelques minutes, la querelle interdite avait fait deux victimes, une dans chaque camp. Un Capuletti et un Montecchi. Deux victimes ? Non, quatre. Car qu'allait-il advenir désormais de Roméo et de Giulietta ?

Rien de bon. Si dans l'heure qui suivit le prince tint compte de la responsabilité dans cette affaire de Teobaldo le provocateur – « Nul ne doit faire justice soi-même » –, il décréta l'exil à vie de l'héritier des Montecchi.

— Un exil à vie et sous peine de mort. L'instant où je retrouverai votre fils ici sera pour lui le dernier, annonça-t-il aux parents du jeune homme, d'un ton sans réplique.

Lorsque Giulietta, rentrée chez elle, apprit de sa nourrice l'épouvantable double nouvelle, la joie qu'elle maîtrisait avec peine se mua en un insurmontable désespoir. Son cousin tué, Roméo un meurtrier ! Meurtrier et banni à jamais de Vérone.

— Ah ! pourquoi, méchant, as-tu tué mon cousin ? Mais si tu ne

l'avais pas fait, ce serait toi que mon méchant cousin aurait tué !

Elle pleura longtemps dans les bras de sa Piémontaise.

— Ô Roméo, Roméo, où es-tu ?

Cependant, grâce à l'inlassable nourrice et au frère Lorenzo, les deux jeunes gens eurent la possibilité d'échanger un dernier adieu, avant que le jour ne se levât et que Roméo ne s'enfût vers Mantoue, à une dizaine de lieues de Vérone mais hors de l'État, puisque déjà en duché de Lombardie. L'entrevue fut déchirante.

— Pourquoi veux-tu donc partir aussitôt ? disait-elle. Le jour n'est pas proche encore, n'entends-tu pas le rossignol ? Il ne chante que la nuit, perché sur le grenadier du jardin.

— Non, ce sont les trilles de l'alouette, messagère du matin. Je dois partir et vivre désormais loin de toi, mon aimée. Ou rester et mourir près de toi.

— Reste encore un peu, suppliait-elle. Tu as le temps.

— Ah ! j'ai plus le désir de rester que de partir.

— Fuis vite, voici le jour ! Entends-tu l'alouette ? Oh ! pars et reste vivant pour l'amour de moi.

Et c'est elle, la pauvre petite, qui se sentit bientôt plus morte que vive, entendant de la bouche de sa mère l'imminence du mariage projeté avec le jeune Paride. Paride ? Elle l'avait complètement oublié et elle dut faire bien des efforts pour affronter le regard de la bonne dame.

Celle-ci mit le visage décomposé de sa fille sur le compte de la douleur d'avoir perdu un cousin, mais *ser* Capuletti trouva plutôt exagérés les torrents de larmes que sa fille ne pouvait plus maîtriser.

— Es-tu dorénavant transformée en gouttière, fillette ? Et voici tout l'effet que te procure notre décision de t'établir ?

— C'est qu'elle refuse, messer mon mari, s'interposa donna Capuletti. Elle ne veut plus se marier et surtout avec Paride ! Je me demande bien pourquoi.

— Cher père, je vous en supplie à genoux. Ayez la bonté d'écouter un seul mot.

— Ce seul mot sera oui. Et tu iras à l'église jeudi pour le prononcer devant le prêtre qui t'unira au noble Paride. D'ici là, évite de te présenter devant moi avec cette figure tragique, car la main me démange. Si tu refuses, va au diable, tu n'es plus ma fille. Mendie ton pain dans les rues, meurs de faim si cela te plaît.

Après qu'il fut parti en claquant la porte, Giulietta se jeta aux pieds de sa mère.

— Ô ma mère bien-aimée, ayez pitié de moi. Ajournez ce mariage, d'un mois, d'une semaine peut-être...

— Ne me parle plus, je n'ai plus rien à te dire. Ingrate !

Quant à la nourrice suppliée à son tour d'intervenir, il sembla

bientôt que la pauvre fille ne pouvait plus compter sur elle, désormais.

— Après tout, dit la commère, votre premier mariage ne vaut rien puisque ce Roméo n'a plus le droit de reparaître ici, sous peine de mort. Banni ou condamné, il n'est plus bon pour vous. Encore heureux que vous n'ayez pas prononcé son nom, la ville prenait feu et nul n'en réchappait, vous la première.

Mais Giulietta n'écoutait pas. Elle semblait avoir choisi une résolution.

— Bien, dit-elle d'une voix blanche. Va dire à ma mère que j'accepte et que je sors pour aller me confesser dans cette intention chez Fra Lorenzo.

Au frère Lorenzo, elle déclara sans ambages :

— Si l'on me force à épouser ce Paride après-demain, je me perce le cœur avec un couteau, ou bien je me jette du haut de la tour là-bas. De toutes les façons, vous ne pourrez pas bénir ce mariage, ayant célébré ici même la seule union qui existe pour moi et devant Dieu. Et je dirai tout à n'importe quel prêtre chargé de vous remplacer. Il refusera de commettre ce péché.

Fra Lorenzo était à la fois un homme d'église et un homme de ressources. Sa grande spécialité, outre l'exercice religieux, consistait en la préparation de médecines variées et efficaces, à base de ces plantes qu'il herborisait chaque matin sur les collines, avant que l'aurore ne les réchauffât.

— Écoute, dit-il à sa protégée, j'ai une idée. Puisque tu prétends vouloir mourir...

— Je ne prétends pas, je le ferai...

— Eh bien ! grâce à moi, tu feras tout comme, mais tu dormiras en réalité. Demain soir, veille des noces fixées par tes parents, bois de cet élixir qui est dans la fiole que voici. Tu dormiras pendant deux jours et plus et chacun à ton aspect pensera que la vie t'a quittée. Je demanderai à ce que l'on te transporte en la chapelle pour te veiller, laissant à Roméo, que je vais faire avertir, le soin de venir te chercher. Il t'emmènera aussitôt à Mantoue où il se cache. Ainsi, tu seras sauvée d'un déshonneur et d'un péché inutiles. Ta famille aura eu tellement de chagrin qu'apprenant plus tard la vérité elle te pardonnera.

Et, dans son for intérieur, le saint homme ajouta à l'adresse du Bon Dieu :

« Seigneur, pardonnez-moi car tout cela sera pieux mensonges, mais si vous voulez quand même m'expédier en Enfer, faites-le sans remords. J'aurai été si aise d'avoir contribué au bonheur de ces deux enfants, séparés par des familles indignes de ce doux nom, que je ne sentirai pas les flammes me rôti. Amen. »

Au matin du jour fixé pour le mariage, la maison Capuletti bruissait déjà comme une ruche joyeuse depuis l'aube. Mais ce fut avec des

hurlements que la nourrice sortit de la chambre de Giulietta qu'elle se proposait de réveiller assez tôt pour avoir le temps de la revêtir de sa toilette de satin.

Dans tout le palais, ce fut un concert de désespoir. Ah ! Giulietta, vous les auriez entendus dans votre profond sommeil, que vous auriez appris combien vos parents vous aimaient. Mais vous ne saviez, ni l'une ni les autres vous faire comprendre.

— Ciel, mon enfant, ma vie ! Ouvre les yeux, gémissait la pauvre mère. Ouvre les yeux ou je vais mourir avec toi.

— Ô mon enfant, mon enfant, mon âme, tu es morte et avec toi seront ensevelis toutes mes joies, tous mes espoirs.

Fra Lorenzo, profitant avec doigté de l'égarement de la famille, sut, ainsi qu'il l'avait promis, faire transporter la jeune fille dans la chapelle.

Comme elle était belle, la petite Giulietta, couronnée de romarin en fleur, le visage encore plus pâle que le satin de la robe somptueuse dont on la revêtait, les paupières closes sur de grands yeux cernés qui ne pleuraient plus.

Et comme le temps parut long pour le bon moine, égrenant durant des heures interminables son chapelet auprès de l'endormie dont il avait interdit l'approche aux gens pour des raisons aussi péremptoires qu'imprécises, mais avec une sévérité sans réplique ! S'il ne se faisait pas trop de souci pour les parents Capuletti, terrassés par un chagrin qu'ils avaient bien mérité par leur intransigeance, le brave homme restait également confiant quant à l'heureuse conclusion de son stratagème. Comment aurait-il pu deviner ce qui venait de se passer à Mantoue où se cachait Roméo ?

Ayant parcouru d'une traite les dix lieues qui séparaient les deux villes, le page des Montecchi abandonna son cheval tout blanc d'écume et prêt à s'écrouler pour se précipiter vers le refuge de son jeune maître à qui il annonça sans ménagement cet effroyable malheur :

— Giulietta est morte ! Monseigneur ! Giulietta est morte ! Je l'ai vu déposer dans la chapelle et je suis tout de suite venu vous le dire.

— Giu... liet... ta... est... morte ! Morte ?

— Oui, monseigneur. Son âme immortelle a rejoint les anges.

Lorsque les deux jeunes gens reprirent, à bride abattue, la route de Vérone, les portes de la ville se refermèrent derrière eux. Désormais, et Dieu sait pour combien de temps, nul ne pourrait entrer ou sortir de Mantoue. Une épidémie venait d'éclater. La peste, peut-être ? Ou le choléra ? Et selon la coutume, à défaut de savoir comment guérir les gens, on barricadait les maisons et les cités, allumant çà et là de grands feux d'herbes odorantes.

Pendu à sa ceinture, Roméo transportait avec lui un flacon rempli

d'un liquide mortel. Il avait eu juste le temps de se le procurer à prix d'or dans la boutique d'un bien douteux personnage.

Celui-ci avait été tout autant effrayé par la demande de ce client inconnu que par sa mine résolue et sombre. Une bourse bien garnie, jetée sur la table, calma les scrupules du fabricant de drogues, si tant est qu'il en fût tourmenté.

Roméo et son page arrivèrent à Vérone comme portés par le vent. Fra Lorenzo, bien inquiet du retour tardif de son messager avait cru sans conséquence de laisser, un instant, celle qui lui était confiée pour dépêcher un nouvel émissaire.

— Elle ne se réveillera qu'à l'aube et si Roméo n'est pas encore là, je la cacherai dans ma cellule au couvent en lui expliquant que ce retard ne relève pas de ma faute.

Que n'était-il resté ? Ces quelques moments d'absence suffirent à Roméo. D'un geste, il intima au page de le laisser seul et se jeta en sanglotant sur sa bien-aimée.

— Ô mon amour, mon épouse ! Pourquoi es-tu si belle encore ?

Et dans l'égarement d'une douleur sans mesure, il caressait les mains blanches sans s'étonner de les sentir tièdes et vivantes. Les sanglots dont éclatait sa poitrine l'empêchaient de sentir battre doucement le cœur de la jeune fille qu'il serrait si fort contre lui.

Enfin, n'en pouvant plus de désespoir, il porta à sa bouche la sinistre bouteille dont il s'était muni à Mantoue.

— Roméo ? Où es-tu ? Que fais-tu ? Laisse-moi t'expliquer...

Le moine revenait dans la chapelle, suivi du page ivre de fatigue et qu'il venait de trouver affalé devant la porte.

Mais il n'y avait plus rien à expliquer. Un corps désormais sans vie gisait aux pieds de celle qui reprenait lentement conscience.

— Dieu du ciel ! Quelle catastrophe !

— Ô frère charitable, murmurait Giulietta en rassemblant ses idées. Je me rappelle bien pourquoi je suis ici, mais où est Roméo ?

— Roméo ? Roméo !... Catastrophe ! Catastrophe !

Fra Lorenzo, horrifié, remuait la tête en ne sachant que répéter ces mots, d'une voix à peine audible. La fille des Capuletti posa les pieds par terre, et aussitôt elle comprit l'abominable réalité...

Alors, on ne sait pas trop en vérité ce qui s'est passé. Peut-être, profitant du désarroi – ou de la fuite ? – du moine affolé, tandis que la rumeur d'une foule montait à l'extérieur, peut-être saisit-elle le petit poignard de parade accroché à la ceinture brodée de Roméo ? Peut-être s'en porta-t-elle un coup mortel ? Ou bien le chagrin la terrassa-t-il à son tour ?

Toujours est-il qu'on retrouva les deux jeunes gens enlacés, mais sans l'espoir de toute vie. La mort venait de les unir pour l'éternité, comme ils avaient tant souhaité d'être unis durant les trop brèves

journées qui suivirent leur rencontre.

Au-dehors, un double chant d'oiseau fusa comme un cri de joie. Deux alouettes jaillirent d'un buisson, tel un jet de pierres vers le firmament rosi par l'aube naissante.

Le jour venait de se lever sur Vérone. Roméo et Giulietta n'en finiraient jamais de s'aimer.

Le curé et les voleurs

(Romagne)



A Romagne, que borde la mer Adriatique, fut, tout au long de son histoire, ravagée maintes et maintes fois par des guerres civiles. Aussi, les Romagnols, à si souvent recommencer de vivre avec le peu qui leur restait, sont devenus des gens aussi têtus que malins.

Tant que leur astuce ne leur réussit pas, ils la réitèrent avec obstination. Ainsi, ils tinrent tête à plus forts qu'eux, ne serait-ce qu'à l'injustice du sort.

Un brave curé du village de Postema, tout près de la cité d'Imola, eut affaire à trois mauvais garçons d'un coup. Ces malandrins n'étaient pas du pays et venaient du Nord. De Venise probablement. Les Vénitiens se sont toujours montrés persuadés que le restant de l'humanité est composé de nigauds venus au monde rien que pour être tondus par eux.

On aimait beaucoup notre religieux dans la paroisse de Postema car, par son zèle inlassable, il se montrait véritablement l'ami et le père des pauvres gens.

C'est qu'il y en avait de la misère à secourir ! La Romagne, je viens de vous le dire, resta pendant longtemps un pays déshérité. Ses habitants n'avaient guère le cœur de bien cultiver, tant il était vrai que les moissons semblaient attirer les bandes armées s'abattant comme vols de corbeaux, avant même que le grain fût assez mûr pour être engrangé.

Maintenant, la région constitue un immense verger, mais autrefois ce n'étaient surtout que landes sur lesquelles déferlaient les vents et

les soldats, venus tous du Nord ou du Sud pour s'y rencontrer. La sécurité enfin instaurée, il fallut des générations pour oublier les mauvaises habitudes.

À porter la bonne parole et l'aumône, le curé, s'il n'usait pas son cœur infatigable, laissait les semelles de ses chaussures aux cailloux des mauvais chemins. Tout le jour et sous n'importe quel temps, il parcourait la campagne pour apporter le soutien de sa charité à ceux qui en avaient besoin. Le soir, il rentrait au presbytère essoufflé, mais heureux du bien répandu. Sa soutane crottée et ses pieds poussiéreux attestaient le chemin parcouru.

Sa gouvernante, la Nina, une femme qui n'avait pas la langue dans sa poche, le grondait en considérant les souliers lamentables que son maître rapetassait de ficelles et de chiffons sans pour autant perdre son entrain.

— Un prochain soir, dit-elle, vous aurez tellement râpé vos semelles que vos jambes se seront raccourcies jusqu'aux genoux sans que vous vous en aperceviez.

Aussi dans le pays, n'appelait-on le curé que Pievano Scarpafico, « l'homme pieux aux savates ». Prenant à juste titre ce surnom pour un compliment rendu à son dévouement, il ne s'en fâchait pas, tout au contraire. Finalement, on oublia son véritable patronyme et je ne puis vous le dire. Certainement fut-il inscrit au Paradis sous ce vocable affectueux.

Or, la chance lui valut un jour de recevoir un coquet héritage. Bien entendu, de son premier mouvement, il voulut en faire profiter ses ouailles, mais la Nina s'interposa.

— *Macche !* protesta-t-elle avec véhémence. A-t-on jamais vu un bécasson pareil, sauf votre respect, *padre*. Lorsque vous aurez tout distribué, ces fainéants se précipiteront au cabaret pour se retrouver, à l'hiver, le ventre vide et l'esprit embrumé, tandis que vous continuerez à fatiguer vos souliers et vos jambes de l'aurore au couchant. Vous allez tomber malade et me revenir définitivement mort. Les gens d'ici ont plus besoin de se garder un curé en bonne santé que d'aller boire un coup en son honneur. Achetez-vous une mule et si vous tenez absolument à distribuer ce qui restera de l'argent tombé du ciel, mettez-y le temps qu'il faut pour qu'on l'apprécie.

Pievano Scarpafico convint finalement que c'étaient paroles de bon sens et, le jour du grand marché d'Imola, il se retrouva sur le champ de foire en train de marchander un mulet que des maquignons bolonais lui laissèrent pour sept florins d'or. C'était bien payé, mais la bête paraissait jeune, solide et sûre.

La foire était non seulement encombrée de marchands et d'acheteurs, mais aussi d'un grand nombre de bons à rien sans autre occupation que de mettre leur nez dans les affaires des voisins ou leur

main dans des poches étrangères, quand ce n'était pas les deux passe-temps à la fois.

Parmi ces *fanulloni*, il y avait ce jour-là, les trois Vénitiens dont je vous parlais en annonçant mon histoire. La transaction du curé les intéressa prodigieusement.

— Mes compagnons, déclara le premier, je vous parie que ce mulet a été acheté pour nous.

— Comment peux-tu dire cela ? s'exclamaient les deux autres. Ce curé ne nous connaît pas.

— Hé bien, il ne va pas tarder à le faire. Allons l'attendre sur la route de Postema – il a raconté aux Bolonais qu'il était de ce village – chacun de nous se postera à un quart de lieue de l'autre et lui dira à son tour que ce mulet est un âne. Si nous restons fermes en ce propos, nous repartirons avec.

Et ils détalèrent.

Quand Pievano Scarpafico vint à passer, le premier des malfrats le salua :

— Dieu vous garde, saint homme.

— Dieu te bénisse, mon fils.

— Et d'où venez-vous comme cela ?

— Du marché, mon fils.

— Du marché ! Et qu'avez-vous acheté de beau ?

— Ce mulet que tu vois.

— Un mulet ? Je ne vois pas de mulet.

— Mais ce mulet sur lequel je suis assis !

Le Vénitien toussa d'un air embarrassé.

— Parlez-vous à bon escient, *padre*, ou bien vous moquez-vous ?

— Je ne me moque jamais de personne, répondit le prêtre avec dignité.

— Eh bien ! On vous a grugé car cet animal est le plus bel âne que j'aie vu. Enfin... quand je dis beau... c'est un âne, tout ce qu'il y a de plus âne.

« C'est toi qui es un âne », faillit dire le curé, mais comme son habit lui interdisait un manquement à la charité, il donna un coup de talon dans les flancs de sa monture et reprit sa route.



« Parlez-vous à bon escient, padre ? »

Au prochain tournant, le deuxième Vénitien, couché au pied d'un olivier regardait le ciel en mâchonnant une herbe. Lorsque Pievano Scarpafico arriva à sa hauteur, il sauta sur ses pieds et salua bien bas.

— Belle journée, *padre* !

— Belle journée, mon fils.

— Alors comme ça, d'où venez-vous ?

— Du marché.

— Du marché ? Pas possible ! Vous avez fait des achats ?

— J'ai acquis ce mulet dont j'avais besoin.

— Ce mulet ? Vous voulez parler de cet âne centenaire ?

— Un âne centenaire ? C'est un mulet de trois ans ! Regarde ses dents saines et son poil brillant.

— Des dents ? La bourrique dut en avoir au siècle précédent et le cuir porte en effet trace de poil tombé depuis des décennies. Ah ! *pievano*, comme vous vous êtes fait gruger ! J'ai de la peine pour vous.

— Garde ta peine pour toi, mon ami, répliqua le curé avec humeur en secouant ses rênes. Allez ! Hue ! Le premier qui me parle encore de cette bête, je la lui baille, de peur de lui bailler aussi un soufflet. Hue !

Même les meilleurs des Romagnols n'ont pas un très bon caractère.

Aussi, lorsque, une portée de fusil plus loin, Pievano Scarpafico vit venir au-devant de lui le troisième vaurien (qui avait fait demi-tour en l'entendant approcher), il se faisait mille reproches de conscience pour s'être ainsi emporté.

— Bonne route, salua le drôle. Vous venez du marché, homme de Dieu ? Eh bien ! moi j'y vais de ce pas.

— Oui, je viens du marché, grommela le prêtre. Et j'aurais mieux fait de ne pas y aller.

— Et pourquoi ?

— Parce que j'ai rencontré coup sur coup deux étrangers et ils m'ont dit tous deux que le jeune mulet que je venais d'acheter n'était qu'un vieil âne. À la fin, cela m'a emporté et j'ai péché par colère.

— Un mulet ! Mais qui vous a abusé ainsi, *padre* ? Des Bolonais, je parie ? Ah ! Il n'y a qu'eux pour duper les honnêtes gens. Parole d'honneur, vos étrangers ne mentaient pas. Le premier venu après moi vous démontrera qu'il s'agit d'un âne... et bien surmené.

Alors, Pievano Scarpafico descendit de sa monture et remettant les rênes au malandrin, il s'écria :

— Écoute, prends ma bête et disparais. Je ne veux plus la voir ! D'autant que, si tu as raison comme les deux autres, ma gouvernante n'en finira pas de me disputer. Et si vous avez tous tort ou vous moquez de moi, tant pis j'en serai quitte pour retourner à la prochaine foire et me racheter un cheval devant notaire.

Et, ramassant sa soutane, il termina à pied le chemin de sa maison. La Nina, à qui il narra son aventure, en conçut une telle hilarité pour

le voir ensuite si déconfit qu'elle ne se sentit pas le cœur à lui faire des remontrances.

— Pauvre homme, dit-elle enfin en écrasant une larme de joie, ces trois larrons vous ont bien berné. Mais vraiment, je m'étonne qu'un Romagnol bon teint comme vous soit tombé dans le panneau. Par ma foi, avec moi, ils en auraient eu pour leur argent. Enfin, que cela vous serve de leçon et venez dîner, histoire de vous changer les idées. Figurez-vous que j'ai fricoté de ces *ravioli*...

Toute la nuit, le curé rumina ce qu'il pouvait bien faire pour se venger. N'est-il pas écrit dans le Livre saint : « Œil pour œil, dent pour dent » ? Et notre religieux, quoique bon comme le bon pain, n'était pas de ces chrétiens à tendre la joue gauche après s'être fait souffleter sur la droite... surtout par des Vénitiens.

Le lendemain matin, tout en rapetassant ses savates une fois de plus, il reçut la visite de son voisin. Celui-ci venait lui demander conseil au sujet de ses chèvres. Il en possédait deux de si exactement semblables qu'il se trompait toujours et perdait son temps à ne pas savoir laquelle s'égairait.

— C'est bien simple, dit le prêtre. Ne les garde pas.

— Mais qui voudra de carnes pareilles ?

— Moi ! Je te les achète. Voici l'argent comptant.

— Tant mieux, dit la Nina. Comme ça, on aura du lait frais sur place. Vive les héritages !

Lorsque le jour du marché d'Imola revint, Pievano Scarpafico ordonna à cette habile cuisinière de préparer un dîner particulièrement soigné pour honorer des gens qu'il avait priés.

— Tu mitonneras du bouillon de veau avec des *gnocchi*, un bon gratin de *tortellini* aux champignons et au fromage blanc, sans oublier une de ces sauces épicées dont tu as le secret pour tremper une *piada* aussi légère que tu as accoutumé de faire.

La *piada* consiste en une galette non levée de farine à l'eau sans laquelle les Romagnols ne savent vivre. Cuite dans une poêle de terre, on la recouvre de sauces variées ou l'on s'en sert comme pain. Son origine remonte aux Romains et elle n'est rien d'autre que l'ancêtre de la *pizza* à laquelle les Napolitains ont fait faire le tour du monde. Par *gnocchi*, on désigne des boulettes de semoule. Les *tortellini* sont des *ravioli* façonnés en forme de tortillons. La gastronomie romagnole, dans sa savoureuse rusticité, est peut-être la meilleure de toute l'Italie. En tout cas, les Romagnols, dès qu'ils le peuvent, font preuve d'un bon coup de fourchette.

Ce programme établi, le prêtre alla à l'étable. Il sortit une des chèvres et la mit au piquet dans un coin de la cour. Puis, liant sa

jumelle à une autre corde, il la mena avec lui au marché d'Imola, non sans s'être muni d'un grand panier. La Nina, affairée, ne s'occupait déjà plus que de ses casseroles.

L'un tirant l'autre sans que ce fût forcément du même côté, le curé et sa bique arrivèrent sur la place, juste comme les trois Vénitiens venaient de revendre le mulet... un peu plus cher qu'il n'avait coûté à son légitime propriétaire.

Ils se félicitaient de la bonne affaire lorsque Pievano Scarpafico les aborda :

— Bonjour, compagnons ! Quelle surprise et quelle joie pour moi de voir que vous vous connaissez ! Cela me permettra de vous remercier d'un coup de m'avoir si judicieusement éclairé, l'autre semaine. Grâce à vous, ma servante ne put me tourner en dérision. Ah ! je vous suis redevable et aurais bien plaisir à vous fêter.

Les Vénitiens n'en crurent pas leurs oreilles. Il fallait passer par Imola pour rencontrer un tel innocent.

— Je suis venu ce matin, poursuivait le prêtre sur sa lancée, pour faire quelques provisions en vue d'un repas fin auquel je me proposais de convier mes amis. Mais vous m'êtes si chers à présent que je ne veux point d'autres invités que vous. Ne refusez pas, vous me peineriez.

Un repas fin, on ne le refuse pas. Chez un hôte d'une telle candeur, cela promettait encore des manigances dont les mauvais drôles tireraient sûrement profit.

Ils emboîtèrent le pas à ce bienfaiteur d'un nouveau genre et le virent acheter forces victuailles qu'il fourrait dans son panier. Les emplettes terminées, il attacha les provisions sur le dos de la bique avec la corde dont il débarrassa son poignet. Puis il ordonna au capricieux animal :

— Va-t'en au logis et dis à la Nina qu'elle mette à bouillir ce veau pour la soupe aux *gnocchi*. Qu'elle fasse rôtir le poulet, farcisse les *tortellini* avec les champignons et le fromage blanc. Et surtout n'oublie pas de lui commander aussi une bonne sauce bien épicée pour en tremper la *piada*, selon notre coutume. Entends-tu ?

Et il tira la barbiche de la chèvre qui bêla. Mêle !

— Elle a entendu ! Alors, file vite et ne traîne pas en route même si les talus t'offrent de beaux pissenlits.

Une tape sur le dos de l'étrange commissionnaire lui fit prendre le large sous les yeux exorbités des Vénitiens. Ils avaient beaucoup voyagé, mais sans jamais rien voir de pareil !

Histoire de laisser le temps à la bique de rentrer et à la Nina de préparer les agapes, on fit quelques tours du marché. On regarda un montreur d'ours de San Marino et un bohémien cracheur de feu, puis on gagna tranquillement Postema.

La première créature qui les salua dans la cour, ce fut une chèvre ruminant à un piquet. Comme elle ressemblait à sa sœur, autant qu'une goutte d'eau à une autre, et que son « Mêle ! » prêtait vraiment à confusion, les trois bons à rien en eurent les jambes coupées. Ils se regardaient, la bouche ouverte.

Pievano Scarpafico feignit de mettre cette paralysie sur le compte de la fatigue et de l'ardeur du soleil. Il proposa à ses invités de s'asseoir sous le mûrier tandis qu'il irait chercher un cruchon de *sangiovèse* qu'il gardait au frais.

— Vous m'en direz des nouvelles ! C'est la meilleure boisson de toute la région.

Si vous venez en Romagne, ce que je vous souhaite, je vais vous donner un moyen de savoir où se trouve la ligne de démarcation séparant l'Émilie (capitale Bologne) et la Romagne (capitale Forlì) :

Sur la route de Bologne à Imola, demandez à boire dans chaque maison. Tant qu'on vous offrira de l'eau, vous serez en Émilie. Là où l'on commence à vous proposer du vin, vous pénétrez en Romagne. Car *E'be*, la boisson, ne signifiera désormais que le vin. « Ici, l'eau, dit le proverbe, ne traîne plus désormais que son faible nom. »

De même, sans écouter l'accent de leur patois étrangement semblable au provençal, on peut identifier les authentiques Romagnols. Ils n'ont pas besoin de verre, ah ! non ! mais ils attestent leur race par la manière de mettre la bouteille à un doigt de leur bouche, jambes écartées, et d'ingurgiter le *sangiovèse* à la régälade.

Pievano Scarpafico revenait déjà, son pichet d'une main et trois gobelets de l'autre.

— Je vous les ai apportés, déclara-t-il, puisque vous n'êtes pas d'ici. Pour cette raison aussi, je suis sûr que vous ignorez l'origine du nom de ce vin rouge dont nous sommes si fiers.

Les Vénitiens ressemblaient à trois statues de la perplexité. Le curé, toujours dans son jeu de prendre leur ébahissement pour de la lassitude, expliqua alors d'un ton badin :

— La légende raconte que Jupiter (Jovis en latin), blessé sur cette terre de Romagne et secouru par une paysanne plus aimable que Junon, fit en remerciement surgir des vignobles rougeoyants des lieux baignés de son sang. Mais mon évêque préférerait m'entendre dire qu'un saint homme du nom de Giovese apporta par ici la culture du raisin rouge en même temps que la bonne parole. Sang de Jupiter ou saint Giovese, à votre santé ! *Alla Salute !*

Il était d'excellente humeur, Pievano Scarpafico. Tout en fouillant le placard à la recherche des verres, il avait eu le temps de glisser à la Nina qui tournait sa sauce :

— Les trois hommes avec moi sont ceux du mulet. Tu as compris le pourquoi du dîner ?

La Nina cligna de l'œil.

— Comptez sur moi, *padre*. Je vais leur y mettre du poison.

— Surtout pas, malheureuse ! Il faut que tu m'aides, au contraire. Dans un petit moment, je t'appellerai. Tu n'auras qu'à me répondre : « Bien sûr, j'ai fait tout ce qu'elle m'a commandé : le bouillon aux *gnocchi*, le poulet rôti, les *tortellini* au fromage et aux champignons, la sauce pour la *piada*. » Et tu ajouteras : « Elle a même eu la bonne idée de ramasser des figes... »

La Nina pouffa.

— C'est le panier que j'ai oublié sur le banc du mûrier ?

— Oui. Et un peu plus tard encore, à ce que je te dirai, tu crieras : « Dix ! »

— Faites-moi confiance. « Dix ! » Eh bien ! j'espère que ces vauriens ne seront pas venus pour des prunes.

— *Amarcord*, chuchota le prêtre en disparaissant. Ce qui signifie en romagnol : « Moi, je n'oublie rien. »

Quand on eut trinqué sous le mûrier, Pievano Scarpafico s'écria :

— Ce n'est pas tout, compagnons. J'espère que la chèvre s'est bien acquittée de sa mission. Sinon, nous ferions carême.

Et élevant la voix, il lança en direction de la maison :

— Holà ! Nina ! Es-tu là ?

— Oui, *padre*, je suis là !

— As-tu fait ce que t'a mandé la chèvre ?

— J'ai fait ce qu'elle m'a commandé : le bouillon aux *gnocchi*, le poulet rôti, les *tortellini* au fromage et aux champignons, la sauce pour la *piada* ! Elle a même eu la bonne idée de ramasser des figes !

— C'était donc ça, s'écria le prêtre en montrant le panier de fruits à ses invités. Je me demandais d'où cela venait. Merci, ma belle !

Et il allongea le bras pour caresser la bique qui bêla avec à-propos. Mêle !

Il avait profité de ce mouvement pour lancer subrepticement derrière l'animal une pièce d'or qui tinta contre un caillou.

— Encore une ! s'exclama-t-il à l'adresse de ses compagnons et, se baissant, il produisit la pistole.

Les autres, interloqués, entendirent de leurs propres oreilles leur hôte crier à sa cuisinière :

— Ho ! la Nina ! Combien en avait-elle déjà fait ce matin ?

— Dix, clama la Nina.

— Eh bien ! Mes amis ! On peut dire qu'elle nous gâte.

Et il remit la pistole dans sa poche.

Les Vénitiens, de plus en plus émerveillés, commençaient à penser qu'une telle chèvre savante ferait bien leur affaire. À dix ou onze pistoles par jour, plus tous les tours dont elle semblait capable, leur fortune serait assurée.

À la fin du dîner, ils n'eurent pas besoin de se concerter pour annoncer d'une seule voix à leur hôte :

— *Padre*, il faut que vous nous vendiez votre chèvre. Elle mérite qu'on la rende célèbre et qu'on la montre au pape. Nous nous rendons à Rome, justement.

Pievano Scarpafico répondit qu'il ne la vendrait pour rien au monde, bien qu'il eût besoin de beaucoup d'argent s'il voulait secourir les misères de par ici et s'acheter une monture propre à soulager ses jambes fatiguées. À dix crottes d'or par jour, il y arriverait bien.

Les larrons avaient tiré huit florins d'or de la revente du mulet. D'autres rapines leur ayant rapporté en gros sous la valeur de deux autres florins, ils posèrent incontinent ce magot sur la table. Pievano Scarpafico calculait à part lui :

— Sept florins pour le mulet, deux pour les chèvres dont une se trouve maintenant Dieu sait où, et un florin pour les frais du dîner, je rentre dans mes dépenses. Si je demandais plus, je me montrerais aussi malhonnête qu'eut.

— *Qua la mano ! Tope-là !*

— *Qua la mano !*

— Mais je veux vous avertir afin que vous ne reveniez pas vous plaindre. Cette chèvre, avant de se sentir en confiance avec vous, fera quelques manières pour vous obéir.

Les compagnons, pressés à présent de déguerpir avec leur trésor à cornes, n'écoutèrent pas et détachèrent la chèvre qu'ils entraînent à leur suite en dépit de protestations bêlées avec véhémence. Arrivés chez eux, ils dirent à leurs femmes :

— Dorénavant, ne vous occupez plus d'aller au marché et de préparer à dîner. Demain, la chèvre vous rapportera de quoi et vous expliquera le menu.

Le lendemain, elle n'avait pas encore fait de pièces d'or, mais ils avaient bon espoir. Ils achetèrent poulets et victuailles, en chargèrent l'innocente et lui énumérèrent ce qu'ils voulaient trouver dans leur assiette. Une tape sur le dos et la bête fila. Sans doute, comme sa sœur, ne fut-elle pas perdue pour tout le monde, mais lorsque les Vénitiens retrouvèrent leurs Vénitiennes, le feu était froid, la table vide et le piquet bien veuf au milieu de la cour. À leurs imprécations, les femmes répondirent :

— Pauvres imbéciles, comment avez-vous pu imaginer qu'une bête puisse remplir un tel office ? Et c'est bien fait qu'on vous ait ainsi abusés. À tant gruger et voler autrui, vous n'avez reçu que le juste retour du bâton.

Cette morale les fâcha, mais plus encore, ils ne décoléraient pas contre le prêtre.

— Il va le payer de sa vie.

Celui-ci, son premier enthousiasme passé, commençait du reste à se faire un certain souci pour sa sécurité. Aussi, dès son lever, il avait été trouver la Nina.

— Va attraper un canard. Saigne-le et remplis de ce sang mêlé de vinaigre une vessie de porc.

— Et pourquoi donc, *Padre* ? Vous voulez faire du boudin de canard à cette heure ? Sera-ce bon ?

— Ce sera bon à nous défendre, car j'ai idée que nos trois voleurs vont bientôt se transformer en trois assassins et qu'ils vont nous tomber dessus. Sitôt qu'ils se manifesteront, prends la vessie pleine de sang, mets-la sous ta cotte. À leurs reproches et leurs menaces, je répondrai que la faute vient de toi. Et feignant d'être très courroucé, je te donnerai un coup de couteau. La vessie éclatera en grand dommage. Tu tomberas à terre comme morte et ensuite, tu verras...

Les bandits, naturellement, surgirent en leur heure. Le prêtre, levant les bras au ciel, répondit à leurs menaces par des protestations de bonne foi.

— Compagnons, compagnons ! Je ne suis pas la cause de votre courroux et je sais ce qui s'est passé. Cette coquine de servante m'a tout avoué. C'est elle qui a dit à la chèvre de ne point vous obéir, tant lui déplaisait de la voir partir. Elle est allée l'ensorceler pendant que nous finissions le repas. Vous avez bien vu qu'elle s'absentait de la salle, n'est-ce pas ?

— Peut-être, fit un Vénitien, l'arme à la main.

— Sans doute, dit l'autre, tout aussi menaçant.

— Probablement, reconnut le troisième en garde.

Alors, juste avant que les assassins n'aient eu le temps d'agir d'eux-mêmes, Pievano Scarpafico, attrapant un couteau, plongea sa lame dans la poitrine de la Nina qui n'en menait déjà pas large. La vessie éclata, inondant le corsage de son liquide pourpre, et la brave femme, sans se forcer à la comédie, s'effondra par terre avec un grand cri.

Le sang de canard ruisselait partout et la Nina, les bras en croix, n'osait même plus respirer. Tout aussi saisis, les trois bandits contemplaient la scène... mais ils n'avaient pas encore tout vu : Le curé tombait à genoux et, les mains au ciel, il se lamentait comme au Jugement dernier.

— Ah ! Malheureux que je suis ! Qu'ai-je fait ? Pourquoi ai-je si sottement mis à mort cette femme qui était mon bâton de vieillesse et n'avait agi que pour me défendre de mon trop d'indulgence ? Comment vais-je vivre sans elle ? Il va donc falloir que je la ressuscite et que je me serve de mon flûtiau enchanté.

Il prit sur une étagère le pipeau avec lequel il accompagnait la chorale des enfants de Marie et y souffla dedans une ritournelle.

— La do do mi, si do do ré...

Et la Nina sauta sur ses pieds, fraîche comme l'œil.

Les assassins en laissèrent tomber leurs armes.

— Elle est ressuscitée !

— Pas possible !

— C'est un flûtiau... magique ? se renseigna leur chef.

— En quelque sorte, répondit Pievano Scarpafico. Je ne m'en sers que pour réveiller les morts prématurés.

Il faut dire que la qualité de la chorale de Postema laissait plutôt à désirer et que, pendant les répétitions, jusqu'aux paralytiques du village qui sentaient, eux aussi, le besoin de prendre leurs jambes à leur cou.

— Il... vaut... cher ? demanda le second Vénitien en désignant l'instrument ?

— Il n'a pas de prix.

Pievano Scarpafico l'avait lui-même taillé dans un roseau.

Les Vénitiens l'achetèrent comptant pour cinquante pistoles et rentrèrent chez eux. À leur arrivée, leurs épouses recommencèrent à les moquer au sujet du dîner et de la chèvre, mais ne les laissant pas terminer la harangue, le trio malfaisant les cribla de tant de coups qu'elles s'écroulèrent par terre, ensanglantées et inertes.

Chacun eut beau ensuite y aller de sa musique, les pauvres femmes ne bougèrent guère mieux que sacs de sable.

Alors, abandonnant ce carnage, ils prirent leurs jambes à leur cou... pour tomber dans les bras des carabiniers alertés par Pievano Scarpafico et survenus juste à temps pour cueillir ce gibier de potence. Car c'était la potence qu'ils auraient méritée si leurs épouses n'avaient pas survécu à leurs terribles blessures. Mais des soins immédiats purent heureusement les ramener à la vie.

Pievano Scarpafico intervint auprès du *capo* des magistrats pour que les malandrins avouassent le nom de tous ceux qu'ils avaient détroussés. Il remit à la justice la somme versée pour le pipeau afin qu'on les dédommageât.

Cela ne suffit pas, bien sûr, mais les plus intéressantes des victimes furent consolées. Après quoi, les brigands subirent la bastonnade et furent conduits à la prison dont ils ne sortirent que plus tard pour se voir signifier de ne plus reparaître par ici.

Le curé de Postema acheta son mulet et un beau foulard pour la Nina et tout le monde fut bien content... sauf les trois voleurs, bien entendu. La punition restait la seule chose qu'ils n'avaient pas volée.



Le peintre invisible

(Toscane)



L'ÉPOQUE glorieuse de la Renaissance, il y a déjà cinq cents années, les habitants de la bonne ville de Florence n'avaient qu'un maître : l'argent, un Dieu : l'art, un vice : la politique et une passion : celle des mots d'esprit.

Les *burle*, les bonnes farces, montées par l'uomo piacevole, le plaisantin, rencontraient le plus vif succès dans cette ville où, en effet, l'esprit courait les rues. Certains amuseurs étaient considérés comme des virtuoses et, si la victime de la plaisanterie ne se montrait pas à son tour assez maligne pour mettre finalement les rieurs de son côté par une riposte adroite, cette habitude finissait parfois par rendre la vie incommode en la Cité des Fleurs. Tant il est vrai qu'une blague, même du plus haut comique, peut placer des gens innocents – à tous les sens du mot – dans une situation peu confortable.

Un proverbe de la Péninsule vous en prévenait – *chi a fare con Tosco non vuole esser losco* – « qui a affaire à un Toscan, doit avoir les yeux en face des trous ».

Or, parmi les Florentins, les plus toscans de la Toscane, gens réputés pour leur vivacité intellectuelle, foncièrement curieux et possédés de la fièvre du nouveau, un personnage nommé Calandrino passait à juste titre pour un simplet du dernier point.

Il n'était florentin que par une curiosité sans borne, car son esprit ne voyait que d'un œil.

Calandrino – en français Nicodème – un des mille petits peintres de cette patrie des arts, ne sortait jamais qu'avec deux de ses collègues dont il faisait les délices : Brunelli (l'endeuillé), surnommé ainsi en

raison de la mine faussement sombre de ce pince-sans-rire et Buffamacca (l'interissable bouffon). L'un toujours lugubre, l'autre riant à chaque parole, mais tous deux des orfèvres en farces de tout genre.

Chaque soir à l'Auberge du Marché Vieux, ils ne se faisaient pas faute de raconter leurs exploits devant l'assistance en joie. Mace del Saggio, un autre spécialiste de la facétie, à force d'entendre parler de Calandrino, résolut d'exploiter pour son propre compte une pareille mine de stupidité.

Un matin, en compagnie d'un autre de ses amis, poussant leurs pas vers l'église d'Or'San Michele, que l'on avait reconstruite sur un ancien entrepôt à blé, il se proposait d'admirer les statues des saints patrons des corporations ornant les piliers extérieurs, pures merveilles dues aux meilleurs sculpteurs. Puis, entrant dans l'édifice, tous deux se dirigèrent vers le splendide tabernacle que le grand Orcagna avait décoré de marbres, d'incrustations et de charmants bas-reliefs racontant la vie de la Vierge.

Au pied du maître-autel sur lequel se posait le chef-d'œuvre, notre Calandrino se tenait, bouche bée.

Mace del Saggio, alléché comme un renard devant une poule, y vit l'occasion de sa vie. Il donna un coup de coude à son camarade et, d'un clin d'œil, fit comprendre qu'on allait bien s'amuser.

Derrière le dos du nigaud, les voilà discourant à perdre haleine des mérites de certains marbres comparés à d'autres, et d'en parler avec tant de pertinence qu'on eût cru à les entendre, avoir affaire à deux éminents lapidaires.

Calandrino, comme tout peintre de l'époque, tâtait de la sculpture et, avec sa simplicité coutumière, il se mêla à la conversation au moment où les deux compères s'extasiaient sur les vertus d'une pierre si belle qu'elle donnait du talent au moindre apprenti muni d'un ciseau.

— Où trouve-t-on cette roche, que je m'en serve ?

— Particulièrement à Berlinsonne, répondit Mace, sérieux comme un pape.

— Berlinsonne ?

Calandrino, et pour cause, n'avait jamais entendu parler de Berlinsonne.

— Comment, vous ignorez ? C'est une ville du pays basque, entre le royaume de Navarre et la mer Océane. Elle est située au milieu du canton de Bigoudi, là où l'on lie les ceps de vigne avec des saucisses...

— Des saucisses ? Quel pays de cocagne !

— Je ne vous le fais pas dire. Pour un sou, on vous vend une oie et son oison par-dessus le marché. La montagne est un tas énorme de parmesan râpé sur lequel demeurent des gens occupés tout le jour à fabriquer des *macaroni* et des massépains qu'on cuit dans du jus de

poulet rôti. On les jette continuellement dans la vallée et chaque passant n'a qu'à tendre le bras pour en attraper.

Calandrino s'y voyait déjà.

— Au pied de cette montagne de fromage, poursuivait l'impitoyable farceur, coule un ruisseau de vin de Malvoisie(18) auquel ne se mêle jamais la moindre goutte d'eau.

— Ô le beau pays, s'écriait Calandrino, les larmes aux yeux. Mais, j'y pense, vous ne m'avez pas dit ce que l'on fait des poulets rôtis dont le jus sert à cuire les biscuits ?

Quand Calandrino pensait, il fallait s'attendre à tout. Mais Mace del Saggio ne se laissait pas prendre sans vert.

— Beuh ! dit-il avec une moue de pitié. Les Basques en mangent sans arrêt.

— Êtes-vous allé dans ce pays-là ?

— Mille fois.

— Est-ce loin ?

— Plus de mille lieues.

Calandrino en avait le vertige.

— C'est donc encore plus loin que Rome ? Ou que Venise ?

— Assurément.

Le sang-froid de son interlocuteur faisait de ces calembredaines paroles d'Évangile.

— Ah ! c'est trop loin pour moi, reconnut le pauvre idiot, navré. Quel dommage. J'aurais été ravi de m'y rendre avec vous, pour voir cette pluie de *macaroni* et cette avalanche de biscuits. Mais à propos de ces pierres dont vous parliez tout à l'heure... Où les trouve-t-on ?

— Ces pierres ? Quelles pierres ? Ah ! oui. Il y en a de plusieurs sortes. D'abord celles que l'on tire de... hum ! de Sertignage et de Moustices et dont on fait des meules de moulin. Elles tournent d'elles-mêmes et sans le secours d'une roue pour moudre de la farine. On en compte de si grandes quantités que les habitants n'en font pas plus de cas que de leurs émeraudes.

— Leurs émeraudes ?

Calandrino se sentait au bord de l'évanouissement.

— Peuh ! fit l'autre de plus en plus remonté. Il y a par là-bas des émeraudes à ne savoir qu'en faire. Les montagnes qui ne sont pas de fromage râpé en constituent des tas plus hauts que le massif de Pratomagno, à sept lieues d'ici, vers Vallombrosa, vous voyez ?

Voilà au moins une région voisine de Florence que Calandrino connaissait. Il put donc reprendre pied et encaisser sans sourciller l'énormité suivante :

— Ces montagnes d'émeraudes dont je vous parle jettent tant d'éclat qu'en pays basque il fait jour au milieu de la nuit. Quant à la troisième espèce de pierre...

— Il y a une troisième espèce de pierre ?
— Mais naturellement, voyons. Celle-ci seulement est précieuse pour nous les lapidaires...

— Plus précieuse que les émeraudes ?

— Plus précieuse que les émeraudes. Car elle a la propriété de rendre invisible quiconque en porte sur lui. C'est ce que nous autres les spécialistes appelons... l'héliotropie.

L'ami de Mace le tira par la manche. C'en était trop. Lui aussi en avait le tournis, mais Calandrino buvait du petit lait.

— Fantastique ! fit-il, des larmes d'extase aux yeux. Quel dommage qu'on ne trouve pas de ces pierres... comment dites-vous... lio... lio, héliotropiques, par ici ?

— Mais on en trouve, mon bon ami. Il suffit de prendre la direction de Monte Oliveto Maggiore, ces mystérieuses et puissantes collines métallifères...

Là où s'élèvent les fumées blanches de *soffroni* ?

— Oui, exactement. Ces jets de vapeur s'échappant des profondeurs terrestres signalent au-delà des vignes de Chianti que gisent par là-bas ces cailloux enchantés.

— Mais personne n'en a jamais parlé ?

— C'est un secret dont j'ai peur d'avoir trop dit. Aussi, adieu *messer* Calandrino, votre bonne mine m'a, hélas, poussé au bavardage. Je vous suggère de ne point en répandre le bruit.

Et il feint de s'en aller, tirant son compère, tandis que Calandrino le poursuit.

— Encore un mot, *messer*, et je vous jure de me taire.

— Un mot et je ne dirai rien de plus. Ah ! vous m'êtes trop sympathique.

— Comment sont donc ces pierres ?

— De toutes les tailles, mais presque toutes de couleur noirâtre, ainsi que des tisons éteints. On ne les reconnaît que lorsqu'elles vous rendent invisible. Adieu, l'ami, et souvenez-vous que je ne vous ai rien dit.

Sitôt demeuré seul, Calandrino se vit envahi de mille projets chimériques.

— Quel idiot, ce bavard si confiant ! Voilà dorénavant ma fortune faite. Au diable, les pinceaux ! Vive l'invisibilité héliotrope ! je ne sais quoi... source d'un pouvoir sans limite.

Et il se précipita pour se confier – sous le sceau du secret à ses chers amis Brunelli et Buffamacca, afin de les faire profiter à leur tour de cette occasion extraordinaire.

Il passa toute la matinée à visiter l'un après l'autre les ateliers de la Cité des Fleurs, pour enfin les trouver à l'ouvrage dans un monastère dont ils ornaient les plafonds.

— Ah ! mes amis, leur cria-t-il de la porte et tout essoufflé. Nous voilà les plus riches de Florence, si vous voulez me faire confiance.

Flairant une bonne histoire à défaut d'une bonne aubaine, les deux peintres dégringolèrent de leurs échafaudages et apprirent ainsi tout chaud et sous le sceau du secret ce que venait de connaître leur confrère.

— Je suis d'avis que nous courions à Monte Oliveto Maggiore, sans délai. Quand nous aurons trouvé ces pierres dont je sais comment elles sont faites, qui pourra désormais nous empêcher d'aller chez les gros, gros banquiers comme les Médicis ou les Pitti dont les comptoirs débordent de ducats et d'y emplir nos poches ? Nous ne serons vus de personne et, devenus riches en si peu de temps, nous n'aurons pas besoin de barbouiller des murailles à longueur de journées, comme des colimaçons.

Brunelli et Buffamacca, dès la première parole, comprirent d'où soufflait la lombarde(19). Passés maîtres en l'art de se contenir, ils surent vite réprimer le rire qui aurait dû les étouffer à l'écoute de telles sornettes. Feignant tour à tour la surprise, l'incrédulité, l'admiration et l'enthousiasme, ils pressèrent de questions cet imbécile heureux qui ne tenait déjà plus en place.

— Partons donc vite chercher cette pierre. Nous n'avons que trop tardé...

— Un peu de patience, fit sombrement Brunelli. Puis, se tournant vers son camarade, il poursuivit de son ton funèbre habituel : il me paraît que notre ami raisonne juste et est fort bien renseigné. Mais il me semble aussi que ce n'est pas une heure propice à la recherche. Le soleil est à présent si chaud qu'il doit faire fondre le plomb sur cette terre aride et désolée des environs de Sienne. Je suis persuadé que, par cette canicule, toutes les pierres se calcinent. Comment alors repérer celles qui, naturellement noires, sont alors chauffées à blanc par une telle température ?

— D'ailleurs, comme c'est aujourd'hui jour ouvrable, reprit Buffamacca en riant aux éclats, nous pourrions, ha ha ha, rencontrer sur la route d'Impruneta des gens qui, devinant nos desseins, ne manqueraient pas de nous emboîter le pas pour nous disputer le trésor. Aussi suis-je d'avis, hi hi hi, de remettre la partie à demain matin, jour de fête. Tout le monde sera à la procession et nous pourrons quitter la ville sans être suivis, hi hi hi...

Brunelli approuva gravement et Calandrino, malgré qu'il en eût, se rangea à ces raisons péremptoires. Mais il leur fit promettre à l'un et à l'autre de garder le silence sur la chose, puisqu'il était dépositaire du secret. Et pour sceller leur confiance, il ne manqua pas de leur rapporter les merveilles du pays basque, à la grande admiration des deux larrons hochant la tête avec régularité.

— Je n'aurais jamais osé en espérer autant, s'étrangla Buffamacca lorsque Calandrino les quitta en rasant les murailles d'un air inspiré. Écoute, ajouta-t-il, voici ce qu'on va faire...

Dès le chant du coq, Calandrino, un grand sac sur l'épaule, retrouva ses associés. À pas de loup, on gagna la porte de la ville du côté opposé à celui où l'on allait, car il est un proverbe florentin qui conseille : « Si tu veux aller à Sienne, dis que tu pars pour Lucques. » On use tellement de ce subterfuge que plus personne n'en est dupe.

Les gardes les laissèrent passer sans rien demander et Calandrino, qui menait l'expédition à grandes enjambées, ne se rendit pas compte que, derrière son dos, ses comparses échangeaient des signes de connivence avec les factionnaires qui se tenaient les côtes.

Avant même qu'on eût fait les deux lieues et demie au bout desquelles devait se trouver, soi-disant, le gisement fabuleux, Calandrino s'était mis au travail. Allant d'un côté, de l'autre, il se jetait sur le moindre caillou noirâtre dont il s'emparait en criant :

— Est-ce que vous me voyez ?

Comme les autres jugeaient qu'il n'avait pas encore parcouru assez de chemin, en dépit des zigzags lui doublant déjà le trajet, ils répondaient chaque fois par l'affirmative.

Cependant, notre imbécile, peu convaincu ou espérant quelque miracle, chargeait sa besace, ses poches et même son chapeau. La fièvre de la découverte et non son train d'enfer lui faisait tirer une langue longue comme ça, mais cela ne l'empêchait pas de stimuler de la voix et du geste les deux compères à sa traîne. Ceux-ci, histoire de lui donner le change, ramassaient un gravier par-ci par-là.

Finalement, Brunelli constata lamentablement que son estomac criait famine et Buffamacca s'esclaffa en remarquant qu'il faisait soif. Le glaneur de cailloux haussa les épaules de pitié et malgré un dos en marmelade continuait de scruter le sol sans oser poser son chargement tandis que les deux autres choisissaient l'ombre d'un olivier pour se restaurer et piquer une sieste.

Buffamacca, la bouche pleine, déclamait en brandissant un pilon de poulet :

— *Je ne crois pas plus au noir qu'au bleu,
Mais au chapon bien gras, bouilli ou bien rôti.
Et je crois parfois au beurre aussi,
À la bière et au moût quand apparaît
Une pomme reinette cuite au four.
Mais c'est principalement au vin vieux
Que j'attache ma foi...*

Et de boire à la santé du martyr de « l'héliotropie » tandis que Brunelli, joignant sa voix de basse, concluait avec lui :

— *Et je considère comme sauvé*

Celui qui s'y tient fermement.

Soudain Brunelli sauta sur ses pieds et poussa un grand cri :

— Mais où donc est allé notre ami ?

Buffamacca tourna la tête de tous les côtés en comédien consommé, feignant de ne pas voir le niquedouille qui s'était redressé, plein d'espoir.

— Mais je n'en sais rien, s'étonnait l'autre. Il était là, il y a juste un instant.

— Où ça ?

— Ici.

Et il montrait précisément l'endroit où Calandrino restait planté, la bouche ouverte, un air d'extase sur sa figure dégoulinante de sueur.

— Eh bien, il n'y est plus. Tu vois, je crois pour ma part, qu'il s'en est retourné chez lui, profitant de notre repos bien mérité et sans daigner nous avertir, le coquin.

— Il a bien fait, rajoutait Buffamacca. Il a bien fait de nous jouer ce tour, puisque nous avons été assez idiots pour le suivre dans ce désert. Nous n'avons que ce que nous méritons. Qui donc d'autre aurait été nigaud au point de se laisser persuader qu'on trouve par ici des cailloux qui ont la vertu de rendre invisibles ceux qui les portent sur eux... Allez, cela suffit, on s'en va.

Calandrino était désormais fixé. Il avait trouvé la pierre. IL AVAIT TROUVÉ LA PIERRE. Mais, chargé comme il était, il ne pouvait pas savoir laquelle était la bonne. Tant pis, un tel trésor valait bien le sacrifice d'un lumbago et, pivotant sur ses talons, plié en deux sous son fardeau, il se sauva aussi vite qu'il put, marchant comme un canard pressé en direction de la ville, poursuivi par les voix des deux complices qui voulaient décidément donner bonne mesure.

— Je suis furieux de m'être ainsi laissé moquer, criait Brunelli. Que n'est-il encore assis auprès de nous. Ah ! je te jure qu'il ne m'en fera plus jamais accroire.

— Moi aussi, clamait Buffamacca. S'il était encore ici, je lui jetterais ce caillou sur le dos.

Et, joignant le geste à la parole, il lança adroitement une pierre sur sa victime qui manqua en choir de douleur, avec son chargement, mais se garda de protester.

Ils suivirent ainsi le pauvre niais en le mitraillant jusqu'à la porte de la ville où, dans la plus parfaite indifférence, les gardes laissèrent passer Calandrino qui riait sous cape. L'un d'eux fit seulement remarquer :

— Hé ! les amis, vous n'êtes pas un peu malades de lancer des pierres dans le vide comme cela ? C'est le soleil qui vous a dérangés ? Heureusement que la nuit est presque tombée, cela vous calmera bientôt.

L'homme invisible, semblant chargé de plumes, volait presque maintenant sur le chemin qui borde l'Arno. Le hasard avait voulu qu'à cette heure du dîner les berges du fleuve ne fussent point passantes et il ne se trouva personne pour s'étonner de cette silhouette à la fois courbée en deux et bondissante.

Calandrino demeurait juste avant le pont, et sa femme Tessa, inquiète de son absence, se tenait les poings sur les hanches, juste sur la montée.

— D'où diable sors-tu à cette heure qu'il est ? Sais-tu que les *macaroni* sont froids et la soupe figée ? Si c'est permis avec tout le mal que je me donne ? Qu'est-ce que j'ai fait au Ciel pour être affublée d'un mari pareil ?

— Mais je suis invisible, cria l'époux suffoqué. Comment se fait-il que tu me voies, femme de peu de foi ?

— Ah ! je voudrais bien que tu sois invisible. Je n'aurais pas au moins le spectacle d'un homme couvert de poussière et plié en deux comme une tortue ahurie.

Du coin où ils se dissimulaient, Brunelli et Buffamacca ne perdaient pas une miette du spectacle et du dialogue. Des larmes de joie leur montèrent aux yeux en entendant la suite :

— Maudite femme, tu m'as désenchanté. Ah ! le tort que tu me causes ! Depuis qu'Eve a croqué la pomme au Paradis, nous autres hommes n'avons pas cessé de souffrir. La peste soit des incrédules en jupons dont le seul regard détruit les miracles.

Et, prenant son bâton, le voilà qui se précipite sur la malheureuse partagée entre la frayeur et l'indignation. Comme tous les imbéciles, il usait de la violence, ne pouvant inspirer le respect.

Brunelli et Buffamacca, bouleversés de voir leur farce aussi mal tourner, se précipitèrent pour sauver la malheureuse qui, il faut le dire, ne se laissait pas faire. On sépara les combattants, et Tessa folle de rage, le béguin de travers et un gros bleu sur la joue, rentra chez elle en claquant la porte au nez de son mari.

Bien que cet épisode leur eût coupé tout net l'envie de rire, les deux compagnons tancèrent vertement l'ancien homme invisible mis au ban de chez lui et encore plus malheureux que les pierres inutiles qu'il avait charriées.

— C'est ta faute, lui dirent-ils. Le Ciel t'a puni d'avoir voulu nous tromper et Tessa n'est aucunement la cause de ton malheur. Tu as voulu pour toi seul profiter de ta découverte.

Puis ils le quittèrent en le laissant amèrement méditer sur ces remontrances méritées, qui n'étaient après tout que des pierres dans son jardin.

Donna Tessa ne marqua pas cette journée d'un caillou blanc et elle fut longtemps sans parler à son Calandrino. Chacun de son côté pensa

ses plaies. Elle, des coups indûment reçus et lui d'un tour de reins tenace, seul souvenir tangible d'un miracle interrompu. Sans parler des blessures d'amour-propre de part et d'autre.

Et même, voyez-vous, les deux responsables de ce scénario si piteusement terminé se sentirent plutôt mal dans leur peau, tant il est vrai qu'on ne jette pas un pavé dans l'eau sans faire d'éclaboussures.

Cette histoire, le plus célèbre conteur de tous les temps nous l'a rapportée. C'était un Florentin nommé Boccace, l'homme le moins sérieux de la Péninsule.

Peut-être, pour la tranquillité d'une *donna* Tessa, Calandrino n'a-t-il jamais existé ? Mais comme on le dit, du Piémont jusqu'en Calabre : *si non é vero é ben trovato*.

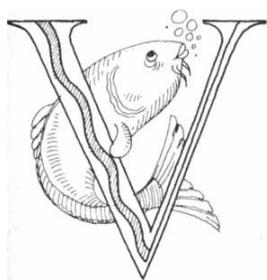
Si ce n'est pas vrai c'est bien trouvé.

Contentons-nous d'en rire nous aussi, sans en chercher la moralité.



La triple histoire des trois fils du pêcheur (Ombrie)

I. Le testament du poisson d'or



OILÀ, c'était un pêcheur qui vivait au bord du lac de Trasimène, dans le petit village de Monte del Lago, et cet homme n'était pas heureux. Quel dommage de faire triste figure lorsqu'on habite un pays aussi admirable. De sa maisonnette au centre de la bourgade, on avait vue sur une immense flaque d'argent, étincelant sous la lumière incomparable du plus beau ciel d'Italie. Mais du village perché sur une butte toute décorée de cyprès, il fallait descendre de bon matin par un sentier pierreux jusqu'au lac et remonter le soir des filets dégouttant d'eau, tellement lourds qu'il en avait les épaules sciées.

Alors pensez qu'il avait les jambes coupées avant de franchir son seuil et vraiment plus le courage d'aller tailler ses quelques pieds de vigne ou son peu d'oliviers. Ces arbres, s'il s'en était donné la peine, auraient pu fournir des jarres pleines de cette huile dont on dit avec juste raison qu'elle est la plus savoureuse de toute la Péninsule.

Or, ce n'est pas seulement la fatigue chronique qui le rendait morose, mais plutôt une misère permanente, conséquence, disait sa femme, de son peu de courage. De son peu de chance, pensait-il.

Oui, le drame de sa vie, c'était sa malchance, soutenait-il et au lieu

de s'aider un peu lui-même pour que le ciel l'aidât à son tour, il mettait sur le compte de sa mauvaise étoile le peu de réussite due à son manque de volonté.

Tant et si bien qu'à l'entendre soupirer contre l'injustice du sort, on avait fini par le surnommer Sfortunata, le malchanceux. Et ce n'était pas son épouse qui aurait contribué à remonter le moral de cet infortuné, car elle ne manquait jamais de lui reprocher, non seulement la médiocrité de leur existence, mais encore le fait que leur ménage ignorait la joie d'un enfant, au bout de si longues années de mariage.

Et tiatiatia et tiatiatia, dès qu'il réapparaissait fourbu, après une journée d'efforts dérisoires, un déluge de reproches tombait sur cet homme déjà abasourdi de naissance. Et s'il s'avisait de placer un mot pour expliquer ses déboires de la journée, la commère lui assenait de tels compliments, qu'il en restait la bouche ouverte comme les poissons qu'il aurait dû prendre s'il avait eu un tant soit peu d'habileté...

— *Incapace !* Incapable, voilà ce que tu es. Ah ! misère de moi. Et l'huile ? Faut-il de l'habileté pour la presser ? Une mule est capable de faire tourner la meule du pressoir. Mais voilà, *Monsignore* a la flemme et les mains et les pieds palmés.

— Je suis fa-ti-gué, soupirait le pêcheur. Si tu crois qu'il est facile de remonter tout seul un filet que trois hommes tireraient avec peine. Le souffle me manque et tes cris me tournent la tête. J'ai les bras brisés à force de ramer.

— Eh bien, nous aurions des fils pour t'aider, la tâche serait plus facile. Mais Sfortunata que tu es, tu n'as même pas été capable de me donner des enfants, à moi, Sfortunata que je suis, qui mourrai bientôt de chagrin, sans personne pour me consoler.

Un soir, Sfortunata rentra encore plus découragé que jamais. Son filet lui avait semblé d'autant plus lourd que son panier ne contenait pas l'ombre d'un petit poisson.

Sfortunata n'en croyait pas ses yeux. Rien. Il n'avait rien pêché. C'était le comble. Elle le lui dit crûment :

— Tu n'as vraiment pas été capable de capturer le moindre fretin ? Eh ! l'ami, tu ne crois pas que tu exagères ? Alors que notre lac est le plus poissonneux du monde et que le pape lui-même fait venir chaque jour d'ici jusqu'à Rome de pleins cageots de perches, de carpes et d'anguilles dont cardinaux et évêques se lèchent les doigts.

Sfortunata leva vers sa femme des yeux las.

— Si, j'ai capturé un poisson, fit-il d'une voix morne. Et c'était une bête énorme, magnifique et tout en or, comme l'anneau nuptial de la Sainte Vierge qui est conservé à Pérouse.

— Un poisson tout en or, énorme et magnifique ? Où elle est cette merveille que je ne vois pas dans ton panier ? Ô homme sacrilège qui

oses parler de l'anneau de la Sainte Vierge, Dieu te pardonne avant que tu n'aïlles en Enfer.

— C'est que je ne l'ai pas gardé.

— Comment, tu ne l'as pas gardé ? L'as-tu pris, oui ou non ?

— Je l'ai pris.

— Alors, fais voir.

— Je l'ai remis à l'eau.

— Ô *Madonna* ! Vous entendez ? Un poisson énorme, doré, magnifique et cet imbécile le rend au lac. Mais tu veux me tuer ! Et pourquoi as-tu fait cela ?

— Parce qu'il me l'a demandé.

— Il le lui a demandé, parbleu. C'est tout simple, un pêcheur pêche un poisson. Le poisson dit « je ne veux pas être pêché » et notre homme rentre à la maison, les mains vides, dans une maison vide d'enfants. Ah ! pauvres petits, quelle chance vous avez eue de ne pas être nés ! Votre père vous aurait laissés sans manger tout simplement parce que le poisson lui a dit non. Et sais-tu pourquoi c'est fait un pêcheur, père indigne que tu es ? Pour pêcher. Et les poissons n'ont rien à dire contre, car ils sont faits pour être pêchés. Et les enfants pour être nourris. Voilà.

Devant de tels arguments, le père indigne d'enfants affamés qui n'existaient pas renonça à la discussion et il partit se coucher, tandis que sa femme allait verser des pleurs chez une voisine compatissante.

Le lendemain, Sfortunata revint aussi bredouille que la veille, si ce n'est un petit gardon qu'on ne put même pas distinguer d'un morceau de *macaroni* lorsqu'il fut cuit. Aux nouveaux reproches de sa femme, il indiqua qu'il avait, une fois encore, pris le fameux poisson. Mais celui-ci lui avait demandé de nouveau la vie sauve en lui promettant mille récompenses.

— Où elles sont tes récompenses ?

Sfortunata fit une grimace d'ignorance.

— Bon ! Non seulement il ne sait rien prendre, cet imbécile heureux, mais c'est encore lui qui se fait prendre. Tu crois tout ce qu'on dit et le premier poisson venu qui te raconte une baliverne est aussi écouté que le prêche du curé. Eh bien ! Puisque tu donnes ta confiance à un poisson facétieux, tu peux être sûr que ce que je vais te promettre, moi, se réalisera : si demain tu reviens sans ce poisson, je te casse une jarre sur la tête. Et si ce poisson veut encore parler, présente-le-moi, il trouvera quelqu'un qui lui répondra avant de le mettre à cuire... J'ai tellement faim et depuis si longtemps, que je me sens capable de l'avalier en une bouchée, tout énorme, doré et beau parleur qu'il soit.

Le lendemain matin, elle posa sur le seuil de la porte la jarre vide (puisqu'ils n'avaient plus une goutte d'huile pour les *macaroni*) en indiquant à son époux qu'ainsi, s'il revenait les mains vides, elle

n'aurait qu'à faire un geste pour la lui casser sur la tête.

Et Sfortunata, en traînant les pieds, redescendit au lac. L'aube pointait quand il jeta son filet, mais ce ne fut que lorsque le soleil, en se couchant, teignit le miroir des eaux de la pourpre et de l'or du ciel, qu'il retira enfin des profondeurs l'animal convoité. Mais cette fois-ci, sourd à toutes les oburgations et promesses, il le fourra dans son panier. Il l'y fourra avec peine car le poisson énorme dépassait et de la tête et de la queue.

La joie de clouer enfin le bec à sa femme lui donna des ailes et il remonta presque au pas de course jusqu'à sa maison, malgré le poids de sa charge qu'il déposa triomphalement sur le pas de la porte, devant la jarre. Puis il s'offrit le luxe d'envoyer voler le vase de terre cuite, d'un maître coup de pied.

Devant un tel exploit, la dame en resta la bouche ouverte. Lorsqu'elle reprit ses esprits, elle alla chercher une vaste bassine d'eau, y plongea le poisson en disant :

— Avant qu'il ne rende l'âme dans ma casserole, il aura le temps de me raconter tout ce qui lui passera par la tête. Et même, il me précisera à quelle sauce il voudra être mangé. Pour le moment, il me semble bien muet.

Il faut pardonner à la pauvre femme ce qui pourrait paraître de la cruauté. Ils étaient si malheureux. Et puis, un poisson doré qui parle n'est jamais qu'un poisson. Comme le perroquet reste un oiseau malgré son caquet et son plumage. Ventre affamé n'a pas d'oreille.

Mais pas plus tôt le poisson fut-il dans l'eau qu'il parut reprendre vie et, sortant la tête, il s'écria :

— Ah ! Je crois que c'en est fait de moi. Puisque mon heure a sonné, je n'ai plus qu'à mourir. Mais laissez-moi encore quelques minutes pour faire mon testament.

Les époux reconnurent que c'était convenable requête et le poisson déclara :

— Quand je serai mort, coupez-moi en trois pour me faire cuire à l'eau par tiers. La femme mangera ma chair. La jument boira le court-bouillon, la chienne croquera ma tête et, dans le jardin, plantez mes trois plus grosses arêtes. Quant à mon foie, suspendez-le avec une ficelle à la plus grosse poutre de la cuisine. Qu'il soit fait selon ma volonté et il y aura de grands changements dans votre famille. Amen.

Et ainsi fut fait. À ce qu'il me semble, le pêcheur paraît avoir été oublié dans le partage. Est-ce parce que le poisson ne lui avait pas pardonné sa capture ou bien parce que ce soir-là Sfortunata ne se sentait vraiment pas le courage de souper ?

Le poisson coupé en trois fut donc cuit à l'eau, dans la casserole. La femme mangea la chair, la jument but le bouillon, la chienne croqua la tête, le foie fut suspendu et les épines plantées au bout du jardin.

Et ce qui devait arriver arriva.

Le lendemain, la femme mit au monde trois bébés jumeaux, la jument trois poulains semblables, la chienne trois chiots identiques.

— Dieu tout-puissant, dit le pêcheur réveillé en sursaut par trois braillements, trois hennissements et trois jappements. En une nuit, nous voilà onze. Sans parler de ce qui a bien pu pousser dans le jardin.

Dans le jardin étincelaient au soleil levant trois épées magnifiques. Sur la garde de chacune, un signe était gravé : un soleil, une lune et une étoile.

Les bébés se ressemblaient tellement qu'il était impossible de les distinguer. Aussi, les parents décidèrent d'attacher au poignet de chacun un ruban sur lequel la maman broda, pour l'un un soleil, pour l'autre une étoile, pour le dernier une lune. Et on les appela Solario (Solaire), Lunario (Lunaire) et Stellario (Stellaire). Chaque chiot eut à son cou un collier marqué d'un de ces signes et chaque poulain son mors.

Et d'avoir désormais tant de bouches à nourrir, le père reprit courage. Son filet ne désemplit plus, sa vigne prospéra et son huile coula à flots. Quant à la mère comblée, elle chantait du matin au soir. On ne les appela plus que Fortunato et Fortunata, les Fortunés, car il n'est pas de meilleure fortune que le bonheur.

Lorsque les garçons atteignirent leur dix-huitième année, ils eurent droit à un magnifique gâteau d'anniversaire, puis chacun reçut ses cadeaux : le chien, le cheval, l'épée qui lui revenaient.

Au matin suivant, le premier-né, Solario, monta sur son cheval, ceignit son épée et siffla son chien.

— Où vas-tu mon fils ? À la chasse ?

— Non, père, je vais connaître le monde.

— Mon enfant ! Mon enfant ! Ne pars pas. Je vais mourir de souci.

— Non, mère, aie confiance. Si je courais quelque danger, le foie de poisson séché qui pend à la porte de la cuisine se mettra à saigner et mes frères iront à mon secours.

— Comment le sais-tu ?

— Depuis aujourd'hui, je le sais, mes frères. Adieu.

Et, éperonnant sa monture, il disparut au grand galop sur la route qui mène à Pérouse et encore plus loin.

II. La bête à sept têtes

Chevauche à travers plaines, passe les monts, franchis les rivières, longe les mers et voilà la ville de Bazzaffia, capitale du royaume du même nom. Elle est à l'est de l'ouest et au nord du sud. Pour y aller, il suffit d'aimer voyager.

Cette opulente cité, célèbre pour son faste et la joie de vivre de ses habitants, offrait ce matin-là un bien triste aspect aux yeux de notre pèlerin tout étonné. Nul drapeau, nul pennon, nulle oriflamme. Les fenêtres croisées et les portes tirées donnaient aux maisons comme l'air d'être bouche close et yeux baissés sur un énorme chagrin.

Devant une auberge fermée, le garçon avisa un vieillard tout autant habillé de noir que les autres citadins. Assis sur le seuil, il soupirait à fendre l'âme.

— Que se passe-t-il par ici, bon homme ? J'ai faim et je voudrais manger, mais nulle taverne, nulle boutique ne paraît disposée à servir le passant.

— Ah ! Mon ami, nous n'avons pas le cœur à manger et le chagrin nous serre la gorge.

— Le chagrin, pourquoi ? Quelqu'un est-il mort ?

— Ne me dites pas que vous ignorez notre malheur.

— Mais qui est mort ?

— Personne encore aujourd'hui, mais cela ne va pas tarder.

— Une épidémie ?

— Pis. Un dragon, une bête énorme avec sept têtes crachant des flammes. Depuis quelque temps, il vient se poster sur le pont à midi juste et réclame une belle fille pour son déjeuner. Sinon, il menace de brûler la grande porte et les murs de la ville et d'avaler tous ceux qui n'auront pas le temps de se cacher. Et comment se cacher puisque aucune porte ne lui résiste ? Aïe ! Nous sommes bien malheureux.

Quand il eut versé d'abondantes larmes, il reprit son récit d'une voix brisée :

— Aujourd'hui, la fille du roi a été choisie par le monstre. À l'heure qu'il est, elle doit se rendre sur le pont pour être dévorée. Le roi vient de faire placarder des avis et il promet la main de la princesse à celui qui la délivrera.

Le jeune homme en était abasourdi.

— Comment ! Il n'y a personne ici d'assez courageux pour sauver la princesse ? Et dites-moi, est-elle jolie ?

— Plus belle que le jour. Garofanata, tel est son nom et elle le porte bien tant elle sent bon l'œillet.

— Je suis votre homme, décida Solario. Menez-moi au roi. Je lui montrerai mon épée magique, mon coursier rapide et mon chien bien dressé. À nous quatre, nous tenons la bête.

Sa Majesté leva un visage inondé de pleurs vers le nouvel arrivant.

— Ah ! dit-il d'un ton las. Tu es bien hardi, étranger. Sache que plus

d'un par ici a laissé sa vie dans d'autres tentatives, car il n'est pas en cette ville de fille qui n'ait son galant. Les pauvres ! Ils n'ont pas fait long feu. Enfin, si tu te sens capable... au moins d'essayer, va. Et si tu me ramènes ma fille ce sera comme épouse que je te la rendrai.

— *Arivederci*, beau-père. Préparez les bans.

Et au grand galop, il fonce vers le pont, brandissant son épée, talonné par son chien.

Devant la porte, se tenait la princesse, blonde et parfumée sous ses vêtements noirs. Ses servantes en habits de grand deuil faisaient cercle autour d'elle.

Le premier des douze coups sonna et la jeune fille s'avança seule et à pas lents. Dès qu'elle fut au milieu du pont, six coups avaient déjà été comptés. Elle se retourna et vit la porte se refermer sur ce triste cortège, rentrant dans la ville à reculons. Elle était désormais abandonnée à l'abominable créature.

Abandonnée ? Non ! Car un garçon rayonnant de beauté et de hardiesse se dressait sur son cheval, l'épée au bout du bras, accompagné d'un chien prêt à bondir.

— Arrête, jouvenceau ! N'avance pas. Ne sais-tu pas que lorsque la cloche se sera tue, une bête immonde et dangereuse va sortir de l'eau pour te réduire en cendres avant de me dévorer.

Ding ! Huit coups ! Dang. Neuf.

— Je suis là pour te sauver.

Dong ! Dix coups.

— Tu ne le pourras pas. Et tu risqueras ta vie pour moi.

Onze.

— Pour vous je donnerais ma vie.

Douze.

— Je vous aime.

— Je vous aime... Aaah !

La terre se mit à trembler, l'eau du canal bouillonna, tandis que des fumées épaisses et fétides s'élevaient. Puis dans des gerbes d'étincelles et de vapeur, une tête horrible parut, puis une autre, puis une autre. Sept gueules effrayantes qui tendaient vers leurs malheureuses victimes sept langues ardentes, entre sept mâchoires incandescentes à l'haleine suffocante. Un septuple et abominable éclat de rire se fit entendre.

Au même moment, le cheval fit feu des quatre fers et, sautant d'un bond jusqu'au milieu du pont, posa ses sabots exactement entre la princesse et le dragon. Le chien d'un côté, l'épée de l'autre et il y eut bientôt six têtes tranchées net roulant par terre et bavant de rage avant de s'immobiliser. Cela allait en être fait de la septième et, comme le garçon levait encore une fois sa lame, l'ultime gueule lui dit dans un gémissement :

— Arrête ! La honte d'avoir été vaincue sera le dernier coup qui m'abattrà. Laisse-moi mourir de chagrin, mais détourne les yeux, car je ne veux pas qu'on me regarde dire adieu à ce monde qui n'était pas pour moi. Mais sache que garder le bonheur est encore plus difficile que de tuer un dragon.

Solario baissa son épée et, fort charitablement, détourna la tête. Seul le chien, les babines retroussées, montait la garde devant le monstre agonisant aux pieds du cheval.

Comme il tournait la tête, Solario aperçut la jeune fille qui tendait vers lui un visage émerveillé. Alors, se penchant hors de sa selle, il cueillit un baiser des jolies lèvres roses au parfum d'œillet.

À ce moment-là, la bête expira et le chien émit un jappement bref, pour en prévenir son maître. S'arrachant avec peine de l'enchantement de l'amour, le garçon descendit de cheval et son épée trancha net les sept langues horribles.

— Donnez-moi votre foulard, dit-il à sa fiancée et, liant l'écharpe en un paquet, il y enferma les sept langues, puis mit le tout dans sa poche.

— Allons tout de suite retrouver Sa Majesté mon père, suggéra la princesse, impatiente de voir fêter son sauveur et encore plus impatiente de l'épouser.

Mais Solario était un garçon bien élevé à qui sa mère avait enseigné qu'on devait observer les bonnes manières, surtout lorsqu'on ne peut se prétendre d'une très grande origine. Aussi demanda-t-il la permission d'aller faire un peu de toilette afin de se présenter devant le roi de la manière la plus agréable possible.

La princesse Garofanata, sensible à telle délicatesse de sentiments, souscrivit à ce projet. Ils se séparèrent donc et tandis que la fille du roi rejoignait son palais, le fils du pêcheur se rendit à l'auberge pour se changer.

Or, bien caché derrière les créneaux des murs de la ville, un homme n'avait pas perdu un instant de la scène qui venait de se dérouler. C'était un marchand d'oignons, un pas grand-chose, un moins que rien, qui ne s'embarrassait guère de scrupules.

— Hé, se dit-il, quel nigaud cet étranger ! Et quelle importance d'avoir bonne figure lorsqu'on a vaincu un tel monstre. Même si j'empeste l'oignon, le roi, en recevant les têtes que je vais de ce pas lui apporter, me trouvera le plus aimable du monde.

Et prestement, il ramassa les têtes abandonnées, les mit dans son panier et courut vider cet horrible chargement sur les marches du trône. La princesse Garofanata s'était, elle aussi, attardée devant son miroir et le roi en toute innocence s'écria :

— Par mon bonnet, le meilleur a gagné. Dis-moi comment tu as fait sans épée, sans cheval et sans chien ?

— Eh bien Majesté, commença avec une fausse modestie cet imposteur. C'est très simple. Profitant de ce que l'étranger s'enfuyait à toutes jambes devant le monstre, j'ai pris mon couteau et crac et crac j'ai taillé...

— Ah ! c'est admirable, s'écrièrent les courtisans. Majesté, vous devez lui donner votre fille.

Le roi, en vérité, la première émotion passée, trouvait que le prétendant marquait plutôt mal. Il sentait mauvais et son regard avait quelque chose de fuyant. Mais enfin une parole est une parole, surtout lorsque tombée de lèvres royales et, à contrecœur, il confirma les accordailles.

Garofanata, ayant enfin fini de changer de collier et de réajuster sa coiffure, se précipitait dans la salle du trône. Lorsqu'elle aperçut à quel vaurien le roi donnait l'accolade, elle se figea sur place. Puis comme le fourbe brandissait les sept têtes devant la foule applaudissante, elle se sentit si scandalisée par la supercherie qu'elle en tomba évanouie...

— Voyez, dit le marchand d'oignons, comment l'amour peut bouleverser les demoiselles.

Et tandis qu'on ramenait la princesse dans ses appartements afin de lui prodiguer des soins, le roi ordonna qu'on publiât les bans du mariage et que de grandes fêtes fussent organisées dans le plus somptueux apparat.

Or, au moment même où les hérauts proclamaient la nouvelle, à grands renforts de trompettes, le véritable vainqueur du dragon se présentait au palais.

C'est moi qui ai tué la bête, annonça-t-il au portier.

— C'est toi ? Tu veux rire, l'ami, et tu ne manques pas d'aplomb. Écoute plutôt ce que le crieur annonce : ce soir la princesse épouse le marchand d'oignons et c'est un beau roman d'amour.

— Le marchand d'oignons ? De quel droit ?

— Du droit qu'il a pris en apportant au roi les têtes du monstre. Je les ai de mes yeux vues, il y en avait sept.

— Mais c'est faux. C'est moi qui...

— menteur. Impudent. File et que je ne te revoie plus par ici ou j'appelle les soldats.

Alors, la rage au cœur, le pauvre garçon s'en retourna, tout malheureux, à l'auberge.

Comment pouvait-il faire pour se faire reconnaître ? Comment confondre l'imposteur et épouser la princesse ? De solution, à tant pleurer dans son coin, il était pour l'heure incapable d'en trouver.

Pendant ce temps, au palais, la princesse pouvait à grand peine retenir ses sanglots devant la cour assemblée. Revenue de son évanouissement, elle s'était violemment disputée avec le roi son père,

refusant de s'unir avec ce malodorant personnage qui se prétendait vainqueur d'un dragon qu'il n'avait pas affronté autrement que déjà coupé en rondelles.

— Il a donné la preuve de son exploit, s'obstinait le roi. Je ne peux revenir sur ma parole sous prétexte qu'il empesté l'oignon. Où iraient les rois, s'ils passaient pour des girouettes ?

— Mais, mon père, je vous jure que...

— Ne jurez pas, ma fille, c'est très vilain. Vous ferez ainsi que j'en ai ordonné, il y va de la sécurité de mon trône et du salut de mon âme éternelle.

Alors, au bout de la table superbement dressée, prirent place le marchand d'oignons à présent cousu de velours et de dentelles, mais malgré les bains et les frictions tout auréolé d'une senteur qui trahissait son origine, et la princesse Garofanata, en robe de noces de satin et de perles, un mouchoir sous le nez, l'autre sur les yeux, et l'air catastrophé.

— Voyez, disaient les courtisans en se poussant du coude, voyez comme elle est émue. Ah ! jeunesse !

À l'auberge, Solario, ayant épuisé ses réserves de larmes, prenait soudain sa décision. Son chien, qui partageait sa peine, gémissait à ses pieds. Dans l'écurie, on entendait aussi le cheval hennir lamentablement.

« Il faut à tout prix entrer dans le palais », réfléchissait le jeune homme en caressant la tête de son fidèle ami à quatre pattes.

Celui-ci jappa avec commisération. Son maître fut comme frappé d'une illumination.

— Toi, mon chien, tu le pourras. Dans la cohue, nul ne fera attention à toi. File jusqu'à la salle du banquet, saute sur la table, provoque des dégâts et fais-toi reconnaître de ma mie. Je me charge du reste si tu l'amènes à la porte du palais.

Le chien remua l'oreille et tendit la patte. Il avait compris et, comme un éclair, il partit accomplir sa mission. En somme, il avait tout à faire, mais cela ne lui déplaisait pas.

Ayant bondi au beau milieu de la table, il chamboula les verres, projeta les viandes et saccagea la vaisselle, puis profitant du scandale, il gambada vers la princesse et lui lécha le nez. Garofanata, reconnaissant le compagnon de son cher Solario, se leva de sa chaise et le serra dans ses bras. Après force caresses mutuelles, le chien, qui n'en perdait pas le sens des responsabilités, se mit à tirer la princesse par la robe et sembla lui montrer la porte.

Intriguée, elle le suivit et trouva, sur le seuil du palais, son véritable sauveteur en grande discussion avec le portier, plus intraitable que jamais.

— Ah ! il était temps que vous arriviez, fit le jeune homme en

apercevant l'animal frétilant d'orgueil et la jeune fille chavirée de bonheur. Le rustre allait appeler la garde.

— Laissez entrer le seigneur Solario, ordonna la princesse. Il est mon ami.

— Votre ami ? s'écrièrent en même temps deux voix courroucées.

C'étaient le roi dégoulinant de la soupe renversée et le marchand d'oignons qui n'arrivait pas encore à se désentortiller d'un lambeau de nappe accroché à son pourpoint taché.

— Qui est cet homme ? reprirent-ils en chœur avec l'autorité d'un père et celle d'un mari en puissance. Si c'est le maître du chien, qu'on le jette au cachot et qu'on tue cet animal enragé à coup » de bâton.

— Jamais, telle fut la double réponse de la princesse et de son fiancé, dans les bras l'un de l'autre.

— Jamais ? Et pourquoi donc, je vous prie ?

— Parce que, dit la princesse, ce seigneur est mon fiancé.

— Votre fiancé ?

— Oui, car c'est lui seul en vérité qui me délivra du monstre. Je lui dois ma vie et ma main.

Alors, le marchand d'oignons se mit à crier.

— C'est faux ! Moi seul ai occis le dragon avec ma main nue et ce petit couteau. Et pour preuve, je vous ai apporté les têtes. Cet homme est un voleur, un menteur, un...

Solario toisa avec mépris ce raconteur d'histoires et, sans même lui répondre, préféra s'adresser au roi :

— Majesté, si cela était vrai, un si petit couteau se serait ébréché contre de si grosses têtes. Et voyez, s'il est tellement rouillé, c'est qu'il n'a pas servi depuis longtemps. Mon épée que voici est bien affûtée et elle brillerait comme un soleil si le sang de l'horrible monstre ne la tachait encore.

— Mais les têtes ?

— Sire, regardez-les et examinez leur langue.

— Qu'on apporte les têtes.

On chercha partout les têtes et on eut du mal à les dénicher. Le roi, tout à ses préparatifs de cérémonie, les avait oubliées sur les marches du trône et un serviteur zélé, trouvant à juste titre ces reliques laides et puantes, les avait jetées. On arriva juste à temps pour les récupérer avant que les chats du palais ne s'en fussent régalez. Pendant cette quête, le fils du pêcheur de Trasimène et la fille du souverain de Bazzaffia en avaient des vapeurs. Le marchand d'oignons aussi, mais pour une autre raison.

Quand on apporta les sept horreurs, force fut de constater que de langues, il n'y en avait point.

— Les chats les auront mangées, déclara l'imposteur.

Solario et Garofanata échangèrent un clin d'œil.

— Menteur, s'écrièrent-ils d'une même voix. Les chats ne les ont pas mangées, les voilà.

Et de les produire, nouées dans le foulard que le roi reconnut, car il l'avait offert à la princesse pour son dernier anniversaire.

Le marchand d'oignons, confondu enfin, reçut une volée de coups de bâton, puis Sa Majesté ordonna qu'on le coupât en fins morceaux pour le faire frire. Mais les deux jouvenceaux intervinrent pour le coupable et demandèrent qu'on ne gâchât pas une si belle journée par une pareille fricassée. Le roi accorda sa grâce à l'homme qui prit les jambes à son cou et s'enfuit pour se cacher à jamais.

Comme le repas de noces commençait à refroidir, on passa à table et ce fut le plus beau mariage qu'on puisse imaginer.

III. Les statues de sel

Le soir venu, les deux nouveaux époux gagnèrent le château que le roi leur avait offert en cadeau de mariage. C'était un palais magnifique et le lendemain matin, Solario et Garofanata montèrent au haut du donjon pour admirer leur nouveau domaine.

— Qu'est-ce, là-bas, cette immense tache verte qui drape la montagne ?

— C'est une forêt où rôdent les léopards.

— Eh bien, dès ce tantôt, j'irai y chasser.

— N'y allez pas, mon mari. C'est une sylve enchantée. Tous ceux qui s'y sont risqués n'en sont jamais revenus.

— Les dangers ne me font pas peur et je vous l'ai prouvé. À quoi me serviraient désormais mon cheval, mon épée et mon chien ?

— Ah ! je vous en supplie ! Par amour pour moi, n'y allez pas.

— *Basta !* Je vous aime plus que ma vie, mais je ne tiens pas à vivre en cage. Je vous rapporterai autant de peaux que j'ai de doigts pour les compter...

Et malgré les pleurs et les supplications, le voilà de nouveau sur son cheval, brandissant son épée et suivi de son chien, galopant sur le chemin qui s'enfonce bientôt entre des arbres touffus, d'une hauteur vertigineuse.

Lorsqu'il eut tiré et dépecé dix léopards plus un qu'il coucha en travers de sa selle, la nuit tombait. Il avait faim, il avait soif et, dans l'obscurité, il perdit complètement son chemin.

Finalement, orienté par une lumière, il arriva devant une grotte

creusée dans la falaise et d'où sortait cette clarté laiteuse. La caverne, grande comme une salle de bal, contenait un nombre considérable de statues représentant de beaux jeunes gens, si bien imités qu'ils paraissaient pétrifiés dans le marbre lumineux sous les reflets d'un grand feu de bois brûlant au milieu. Une source ruisselait de la voûte.

Solario, après y avoir bu, entreprit de dépecer le dernier léopard afin de le faire rôtir. Il était ainsi occupé lorsqu'il entendit des pas traînants derrière lui.

C'était une pauvre vieille à qui il offrit justement de partager son repas.

— Merci, dit l'ancêtre. Mais je n'ai rien à te donner en échange, qu'un peu de sel et de l'herbe pour ton cheval.

— Ce sera très bien, *nonnina*(20), outre le plaisir d'avoir une compagnie. Mon chien rongera les os du rôti et j'aiguiserai mon épée sur la pierre du foyer. Ainsi, tout le monde aura son content.

Mais pas plus tôt le cheval, le chien et le cavalier eurent-ils mangé et l'épée fut-elle affûtée, que la vieille sortit de sa poche une fiole remplie d'un liquide couleur d'encre qu'elle versa sur le feu. Aussitôt le chasseur, son arme, son limier et son destrier se trouvèrent transformés en statues de sel. Alors, la Befana — tel était le nom de la sorcière — éclata de rire et se mit à danser.



La vieille sortit de sa poche une fiole...

Ne voyant pas venir son mari, la princesse retourna en pleurant au palais du roi son père, annonçant qu'il était mort par son imprudence. Le roi de Bazzaffia ordonna aussitôt que tout le pays prît le deuil.

Or, à la maison du pêcheur au bord du lac de Trasimène, il n'était pas un jour, depuis le départ de l'aîné, que l'on ne surveillât avec inquiétude le foie de poisson suspendu à la poutre de la cuisine. Ce matin-là, Fortunata trouva sur le carrelage une large flaque de sang qui dégouttait du plafond.

— Au secours, cria-t-elle, mon enfant est en danger ! Aïe, que je suis malheureuse. Nous nous croyions heureux et nous voilà de nouveau infortunés.

Mais le second des fils saisit son épée, sauta sur son cheval et siffla son chien.

— *Arivederci*, mes parents et mon frère. Je pars au secours de Solario et vous le ramènerai bientôt.

Éperonnant sa monture, il disparut au grand galop sur la route qui mène à Pérouse et encore plus loin.

Il chevaucha à travers les plaines, passa les monts, franchit les rivières, longea les mers jusqu'à ce qu'il se trouvât devant les murs de la ville de Bazzaffia, capitale du royaume du même nom.

C'était inéluctable puisqu'il avait marché vers l'est de l'ouest et vers le nord du sud. Il ne pouvait qu'y arriver.

Le guetteur qui scrutait l'horizon du haut de la plus haute tour l'aperçut et se mit à crier : « Le voilà, le voilà » et toutes les cloches aussitôt de sonner. Les gens se précipitèrent en clamant louanges et félicitations.

— On dirait que vous me connaissez, s'exclama le garçon à la fois flatté et intrigué.

— Bien sûr que nous vous connaissons, vous êtes notre prince, notre sauveur, l'homme le plus courageux du monde. Ainsi vous voilà pas plus éprouvé, avec votre épée, votre cheval et votre chien.

Lunario, à part lui, se trouvait d'accord pour le courage, mais il ne se souvenait pas d'avoir jusqu'ici délivré qui que ce fût, ni ceint la moindre couronne. Cependant, en garçon bien élevé, il ne se permit pas de démentir tant d'amabilité.

Conduit au palais, il se vit félicité par toute la cour, congratulé par le roi, embrassé par la princesse. Comme il ne pouvait finalement cacher son ahurissement, les courtisans dirent avec beaucoup de compassion :

— Le pauvre ! Les dangers lui ont tourné la tête, il ne se souvient plus de rien.

Quand on lui eut bien rappelé les hauts faits de son jumeau, les noces et sa disparition, il fut si ébahi de cette histoire qu'il se trouva sans voix.

Voyez, disaient les courtisans, la fatigue de tant d'exploits lui a noué la gorge.

C'est peut-être pour cela que, sans protester, il se trouva conduit au château dont le roi de Bazzaffia avait fait cadeau aux jeunes mariés.

Avant de se coucher, Lunario prit son épée, la plaça au milieu du lit, déclarant à la princesse éberluée que chacun dormirait de son côté. C'était, comme son frère, un garçon d'une excellente éducation. Garofanata, pensant qu'il s'agissait là, peut-être, d'un vœu prononcé devant le péril passé, accepta cet arrangement et ils s'endormirent.

Le lendemain matin, ils montèrent au haut du donjon.

— Venez encore une fois admirer notre nouveau domaine, avait dit la princesse et elle ajouta en montrant la forêt : J'espère que désormais vous n'irez plus là-bas chasser le léopard. Après tout, je n'ai pas besoin de fourrure.

Une chasse au léopard ! Déjà, il sautait en selle, brandissait son épée et sifflait son chien. Garofanata se tordait les bras.

— Ah ! ne vous a-t-il pas suffi d'échapper au péril une fois ? Et devrai-je passer ma vie à pleurer d'angoisse ?

Mais lui, sans répondre à tant de supplications qu'il ne comprenait guère, de galoper à son tour sur le chemin qui s'enfonça bientôt entre des arbres touffus d'une hauteur vertigineuse.

Le soir, quand il ne revint pas, la princesse en pleurant regagna le palais du roi son père, qui fit de nouveau proclamer le deuil public à tous les carrefours.

Au moment où la Befana transformait en statues de sel Lunario, son épée, son cheval et son chien, le foie du poisson se remit à saigner au plafond de la maison du pêcheur.

Le troisième frère aussitôt appela son chien, brandit son épée et enleva son cheval, tandis que les parents se lamentaient :

— Pauvres de nous, nous avons trois fils et nous étions heureux...

Ils entendirent à peine quelques mots d'adieu tant déjà il galopait sur la route qui mène à Pérouse et encore plus loin.

— ...*derci*, mes parents... reviendrai bientôt...

Plus loin que plaines et monts, rivières et mers lointaines, la vue des murs de la ville de Bazzaffia ralentit son élan. Il s'agit de la capitale du royaume du même nom, bien sûr, puisqu'il avait poussé jusqu'à l'est de l'ouest et jusqu'au nord du sud, seul trajet pour y arriver.

Aux gens qui se précipitèrent pour l'acclamer, il demanda tout à trac sans les laisser parler :

— N'avez-vous pas vu passer deux garçons qui me ressemblent ?

Et les gens, en clignant de l'œil, s'esclaffaient :

— Quel homme extraordinaire ! Chaque fois qu'il part à la chasse par là-bas, il revient tout désorienté de ce côté, avec son cheval, son épée et son chien.

Même à la cour, acclamé, félicité et embrassé, Stellario commençait à soupçonner quelque chose. Mais, en garçon bien éduqué, il garda pour lui ses réflexions. Les courtisans disaient avec admiration :

— Voyez comme il est modeste. Chaque fois qu'il triomphe des dangers, il n'a pas un mot pour s'en vanter.

Naturellement, le lendemain matin, après avoir passé la nuit séparé de la princesse par son épée, il partit pour la chasse au léopard, tandis que la princesse encore une fois pleurait.

— Ah ! mon époux, vous me ferez mourir de chagrin.

Sourd à ces déchirantes supplications, le troisième des fils du pêcheur galopait déjà sur le chemin qui s'enfonce entre ces arbres touffus d'une hauteur vertigineuse : il n'était que temps.

Arrivé devant la grotte illuminée, Stellario ne fut pas longtemps sans reconnaître, parmi les statues de sel, les effigies de ses deux frères, effigies qui auraient pu passer pour les siennes tant elles lui ressemblaient. Seuls, le soleil et la lune gravés sur les épées, les colliers des chiens et les mors des chevaux permettaient de les identifier. Il se garda de tout geste imprudent et ne toucha pas à l'eau de la source.

Tandis qu'il faisait rôti paisiblement son léopard, la Befana parut, un humble sourire aux lèvres, attendant manifestement une invitation. Le jeune homme, pourtant de la plus parfaite courtoisie, continuait à faire tourner son rôti sans s'occuper d'elle. À la fin, n'y tenant plus, la magicienne demanda avec humilité à partager le repas.

— File d'ici, ensorceleuse, répondit-il par-dessus son épaule. Je n'ai rien à voir avec toi.

La Befana, obséquieuse, insista, fit appel à sa charité, sans omettre de proposer de l'herbe pour le cheval et du sel pour le rôti dont le chien rongerait les os. Il taillerait facilement la viande s'il aiguisait son épée à cette pierre du foyer...

Stellario se mit sur ses pieds et saisit la maligne au collet. La jetant par terre sans ménagement, il lui posa la pointe de l'épée sur la gorge.

— Abominable sorcière, si tu ne me rends pas mes frères vivants, ainsi que tous ces pauvres gens, je te passe ma lame au travers du gosier.

La Befana se débattit et proféra d'horribles menaces. Alors, Stellario siffla son chien qui planta aussitôt ses crocs dans le mollet de la vieille. Comme elle les menaçait d'un enchantement terrible, il ordonna au cheval de poser son pied droit sur la poitrine de son ennemie.

— Si tu ne ressuscites pas tes victimes, non seulement mon épée te coupera en tranches, mais mon chien te mangera et mon cheval te piétinera.

— Pitié ! Pitié !

— Plus souvent que j'aurais pitié d'une diabolique malfaisante.

Et d'enfoncer un peu plus l'épée, tandis que les dents du chien serraient et que le sabot pesait.

À la fin, à moitié morte de peur, la Befana fit signe qu'elle obéirait. Sous la triple menace du fer, de la mâchoire et de la ruade, elle sortit de sa poche une fiole remplie d'un liquide noirâtre et une plume de corbeau.

— Il faut peindre les statues afin qu'elles reprennent vie, expliqua la magicienne.

— Eh bien, mets-toi à l'ouvrage en souhaitant pour ta sécurité que l'enchantement réussisse.

Surveillée par l'œil du jeune homme, la pointe de l'épée, la dent du chien, le sabot du cheval, la vieille en maugréant se mit à l'ouvrage. L'une après l'autre, les statues reprirent vie. Bientôt la grotte fut le théâtre d'émouvantes retrouvailles au milieu d'un tohu-bohu indescriptible. Tout le monde parlait à la fois.

Les trois frères ne pouvaient se lasser de s'embrasser. Jamais personne ne reçut autant de félicitations et de caresses que Stellario, de la part de ses jumeaux. Et des autres rescapés, il faut le dire.

Quant à la Befana, force lui fut de demander secours à l'astucieux jeune homme, car ses victimes la menaçaient d'un mauvais parti. Magnanime, Stellario, approuvé par ses deux frères, ordonna à la sorcière de retourner dans le pays-d'où-l'on-ne-revient-jamais, un pays situé très très loin au bout d'une route que personne ne connaît. Et pour être sûr qu'elle tiendrait ses engagements, il lui fit signer un acte d'obéissance, que tous les assistants paraphèrent.

Cela fait, la Befana se jeta dans le feu et on n'entendit plus parler d'elle.

De retour à la capitale du royaume, le joyeux cortège remporta un énorme triomphe, mais à l'admiration et à la joie du peuple se mêlait de l'étonnement.

— Ça, disaient les gens, serait-ce que l'émotion nous fasse voir triple ? L'époux de la princesse semble être en beaucoup d'exemplaires.

Lorsque Solario, encadré de ses deux frères, se présenta à la princesse et au roi de Bazzaffia et que la jeune épouse irréfléchie, se fut jetée au cou de chacun d'eux en remerciant le ciel de lui ramener encore une fois son mari, l'aîné sentit monter dans son cœur une pénible jalousie.

— Comment, madame, dit-il, ne savez-vous pas reconnaître celui à qui vous donnâtes votre main, celui avec qui vous échangeâtes l'anneau de mariage, celui à qui vous jurâtes votre foi ?

Alors, Garofanata toute bouleversée, réalisa que de ces trois jeunes gens tout pareils, son mari ne pouvait être que celui dont l'épée, le

cheval et le chien portaient le signe du soleil. Les trois jeunes gens présentèrent chacun son arme, son destrier, et son dogue de façon à en dissimuler la marque.

Toute la cour se figea tant l'instant était solennel.

La princesse sembla hésiter. Ah ! quel malheur d'avoir à choisir entre trois jouvenceaux si parfaitement identiques.

Mais il y eut un autre signe qui n'était pas gravé, celui-là, ni sur une épée, ni sur un mors, ni sur un collier, c'était une larme qui brillait au coin de l'œil du bien-aimé.

Sans plus réfléchir, Garofanata se jeta dans les bras de son mari et leurs pleurs de joie se mêlèrent.

— Voyez, dirent les courtisans, comme il est faux de dire que l'amour est aveugle.

Le roi ordonna de grandes réjouissances au cours desquelles il fiança Lunario à la fille de son premier ministre et Stellario à celle de son général en chef.

Un somptueux cortège alla chercher le pêcheur et sa femme, au bord du lac de Trasimène et les deux braves époux, félicités par tous leurs voisins, montèrent fièrement dans le carrosse royal qui les emmena. Et s'ils ne revinrent pas en Ombrie, c'est qu'ils trouvèrent auprès de leurs trois fils et de leurs trois brus une vieilleuse heureuse, opulente et sereine.

Quant au foie du poisson, il resta sec si longtemps, dans la maison abandonnée, qu'un courant d'air l'emporta, transformé en poussière.

Cette histoire est si vraie que je vous demande d'aller la vérifier. Il vous suffit d'aller à Bazzaffia, capitale du royaume du même nom. Il faut simplement partir de Trasimène, prendre la route qui mène à Pérouse et encore plus loin. Traversées les plaines, passés les monts, franchies les rivières et longées les mers, vous ne pouvez qu'y arriver. C'est à l'est de l'ouest et au nord du sud, impossible de se tromper.



Michel-Ange a fait cela

(Rome)



N 1493, l'hiver se montra particulièrement rigoureux. La neige se déversait à gros flocons sur Florence et Pierre de Médicis soupirait, le nez collé contre le carreau.

— Allons bon ! Encore une journée gâchée ! Il va falloir perdre son temps à étudier ces affaires assommantes dont mes directeurs me rebattent les oreilles. Impossible d'évoquer l'excuse de la chasse avec ce temps à ne pas mettre un chien dehors. Mais qu'est-ce que j'ai fait au Seigneur !

Pierre de Médicis avait dû pousser son premier soupir en venant au monde. L'existence que la fortune et les responsabilités de sa famille l'obligeaient à mener pesait beaucoup à ses athlétiques épaules, lui qui prisait par-dessus tout l'exercice physique. L'atmosphère d'un cabinet de travail le déprimait, et il ne réussissait jamais rien tant il y mettait peu de cœur. Depuis la mort de son père, Laurent le Magnifique, le prestigieux maître de Florence, le garçon trouvait qu'il méritait vraiment son surnom de Pierre l'infortuné.

Ce jour-là, moins désireux que jamais de plonger son nez dans la finance ou la politique, l'héritier des grands banquiers cherchait une distraction. Soudain, il la trouva.

— Qu'on aille me chercher ce Michel-Ange ! Vous savez bien, l'apprenti statuaire que mon père fit entrer aux ateliers du jardin San Marco.

— Tiens, le maître désire se faire statuer ? Pourquoi pas ? On dit que le garçon témoigne déjà à quinze ans d'un certain talent.

— On dit aussi que son ancien patron, l'orfèvre Ghirlandaio devenu

peintre s'en montrait un peu jaloux. Son premier tableau, une *Tentation de saint Antoine*, fut une réussite. Et il n'avait que treize ans à l'époque !

— Je me souviens. Le gamin se rendait régulièrement à la poissonnerie pour observer la teinte des écailles et l'articulation des nageoires du moindre grondin transformé ensuite sur sa toile en monstre marin. C'est un méticuleux.

— Laurent le Magnifique considérait Michel-Ange comme son fils et je gage que notre Infortuné en a conçu quelque amertume. Aussi, ne trouves-tu pas étonnant qu'il fasse appel à lui, même devenu un artiste prometteur ?

— Ce que je trouverais encore plus étonnant, c'est qu'ils se mettent d'accord car le Michel-Ange n'a pas bon caractère, non plus. Lorsqu'il était sous la tutelle du défunt Laurent, il se bagarra avec un autre artiste... heu... Torri... Torri...

— Torrigiano ! Voyons ! Celui-ci, plus âgé et jaloux comme tout, lui menait la vie dure. Un jour, c'est peut-être à cet incident que tu penses, le petit Michel-Ange reçut un tel coup de poing qu'il en est resté défiguré, le pauvre ! Laurent chassa de Florence Torrigiano qui mourut de faim en Espagne.

Mais les deux courtisans arrivaient à l'atelier et firent savoir au jeune sculpteur que leur protecteur le mandait.

Ils repartirent tous trois sous la tourmente vers le palais des Médicis. Pierre l'infortuné, les pieds dans la cheminée, gratifia le nouvel arrivant d'un sourire qui aurait pu être celui de la bûche qu'il dérangeait.

Son œil sombre détailla l'artiste qui s'inclinait au milieu d'une mare gouttant de sa blouse de travail.

— Il fait rudement froid, Michel-Ange ! Tu as vu cette neige ? On n'en a pas connu de pareille depuis bien longtemps. Cela doit te plaire, à toi qui, paraît-il, affectionne le colossal. Aussi, pour me distraire, sois assez aimable d'aller au jardin me fabriquer un bonhomme de neige. Le plus grand, le plus énorme possible. Une statue à ta mesure, mon ami !

Observé par les courtisans, Michel-Ange releva le menton. La mâchoire et les poings serrés, il échangea un long regard avec le fils du Magnifique. Puis à la grande déception des témoins et, il faut le dire, du Médicis, il rentra la tête dans les épaules et se dirigea vers le jardin où un valet l'attendait muni d'une pelle.

Confortablement couvert de sa pelisse de martre, Pierre l'infortuné vint le rejoindre, le travail fini. Michel-Ange attendait, sur le point d'être statufié lui aussi par la neige drue.

— Eh bien ! Bravo ! dit le Médicis en souriant. Tu es, avec mon palefrenier, l'homme le plus doué de la Toscane. Tu te montres un

grand artiste et lui un grand champion. Il peut suivre à la course mon meilleur cheval. Toi, jusqu'où iras-tu ?

Il atteindra les sommets du génie humain, Michel-Ange. Mais comme la plupart de ses rares égaux, à travers les siècles (et parmi lesquels on compte quatre Italiens : lui-même, Dante le poète, Galilée le mathématicien et Léonard de Vinci), il aura toujours l'impression de rester un homme seul, incompris bien qu'admiré.

C'est tellement difficile de comprendre ceux qui témoignent d'un talent ou d'une volonté surhumaine. Les génies sont des hommes-montagnes. D'en bas, nous pauvres gens ordinaires, nous voyons bien que leur esprit touche le ciel et cette distance nous écrase encore.

Pour lutter contre le vertige, le même que l'on ressent en contemplant les étoiles, on se raccroche à sa propre petitesse. Les contemporains de Michel-Ange firent d'autant preuve de mesquinerie envers lui qu'il les impressionna. Cet extraordinaire personnage réagissait alors curieusement. Devant l'outrage, pris de panique, il s'enfuyait... pour revenir lorsqu'il n'en pouvait plus de ne pas réaliser l'œuvre dont l'exécution dépendait de son tourmenteur.

Représentez-vous harcelé par des fourmis... ou bien imaginez une créature extra-terrestre affolée par les maladroites défenses des terriens, la terreur mutuelle provoquée simplement par l'impossibilité de communication. Certains soutiennent que Michel-Ange et ses pareils nous viennent d'un autre monde. *Chi lo sa ?* Qui sait ?

Donc, après l'humiliation subie chez le Médicis, Michel-Ange se sauva de Florence, plantant là les blocs de pierre de son atelier, ses ciseaux, ses rares amis et son père Ludovico Buonarroti, un aristocrate ruiné qui comprenait de moins en moins son étrange rejeton. Il s'était toujours opposé à la vocation du garçon. Être artiste à l'époque, signifiait rien de mieux qu'être artisan. Et encore !... Une sorte de domestique habile, toujours à la disposition des caprices de bienfaiteurs ne lui arrivant pas à la cheville.

À son retour, Michel-Ange ne trouve plus Pierre de Médicis. Les Florentins l'ont chassé de la ville après que les bévues de l'infortuné eurent coûté une guerre gagnée par les Français.

Un seul Médicis, Laurent de Piero-Francesco, reste toléré par ses concitoyens.

— Il n'est pas dangereux, estime-t-on.

À l'instar de son cousin et parrain le Magnifique, cet aimable farfelu se pique de protéger les arts. Au cours d'une de ses visites à l'atelier de Michel-Ange, il tombe un jour en admiration devant un *Amour endormi*.

— Quelle merveille ! Jamais Praxitèle ou les plus grands statuaires grecs n'en exécutèrent de pareille.

Michel-Ange fait la grimace.

— Une merveille peut-être, mais je ne parviens pas à la vendre et n'ai plus un sou.

Il faut dire que, la guerre perdue, la Cité des Fleurs entrait dans une période d'austérité bien pénible pour les artistes.

— Je n'ai moi-même que mon enthousiasme à t'offrir, constate comiquement le cousin Médicis en retournant ses poches. Mais il me vient une idée. Écoute... À Rome, les Français, en vainqueurs prétentieux de l'Italie, achètent tout ce qu'on leur propose en fait d'antiquités. Enterre ton *Amour*, un marchand que je connais m'a souvent rendu service. Il ne refusera pas de te le négocier, et plus chèrement que tu ne le vendras jamais.

On fourre l'*Amour* dans le sillon d'une vigne d'où le marchand l'exhume par-devant témoins et voilà un cardinal français possesseur de la merveille en échange de 200 ducats tout aussi neufs qu'elle.

Mais il ne faut pas prendre les Français pour des nigauds ! Le cardinal, éclairé enfin sur son acquisition, dépêche bientôt un des siens à Florence pour trouver le fraudeur.

Michel-Ange s'est sans doute prêté à une escroquerie, mais en son for intérieur, il « plane » tellement au-dessus de ces considérations qu'il n'en ressent aucune honte, bien au contraire.

Lorsque le gentilhomme français a bien proclamé dans tout Florence qu'il recherche le meilleur sculpteur pour son prélat, on l'envoie chez le fils Buonarroti.

— J'aimerais voir ce que vous savez faire.

Michel-Ange prend une feuille de papier et un fusain et, d'un seul élan, sans la moindre retouche, il dessine une main dont la perfection serre le Français à la gorge.

— Je sais aussi sculpter, dit posément le jeune artiste. Et encore mieux. J'ai exécuté un *Amour endormi* qui a pu passer pour être grec.

— Venez avec moi, mon garçon ! dit le Français. Rome vous attend.

Rome plaît beaucoup à Michel-Ange. Ils sont faits l'un pour l'autre.

Pendant presque tout le XIV^e siècle, les papes avaient été contraints d'abandonner l'Italie pour Avignon, dans le midi de la France. Rome était alors devenue une cité de vignobles et de prés à vaches(21) parmi les basiliques inutiles et les tours croulantes.

Depuis cinquante ans maintenant que les successeurs de saint Pierre, rétablis dans leur autorité, sont revenus au milieu des sept collines, on se préoccupe de la résurrection de la Ville éternelle.

Pour ce faire, on ne trouva pas, d'abord, de moyen plus économique que la récupération des pierres des monuments antiques et la transformation en chaux de tout le marbre. On commença donc à brûler avec entrain, dans les fours, sculptures et colonnades admirables, soigneusement concassées. Et Dieu sait s'il y en avait ! Plus encore qu'on n'en voit à Pompéi. Heureusement, au fur et à

mesure que les fouilles révélèrent d'autres merveilles cachées, on prit conscience du crime. Il était temps. Rome n'offrait plus que le visage d'une immense carrière sur laquelle les promoteurs construisaient des fortunes en même temps que les immeubles.

Tous les grands personnages se veulent désormais collectionneurs comme ce cardinal français. Chacun commande un palais plus imposant que celui du voisin, à bourrer de trésors antiques ou actuels.

Le roi de France, Charles VIII, vainqueur de cette guerre dont Pierre Médicis se mord les doigts à présent, souhaiterait pour sa part montrer sa générosité. Il décide alors d'offrir à la basilique Saint-Pierre le chef-d'œuvre du moment. Désireux lui aussi de se racheter une part du ciel pour l'éternité, un banquier, Jacopo Galli, participe à l'opération. De sa main, il écrit au cardinal ambassadeur de France :

« Moi, Jacopo Galli, je promets au Révérendissime Monseigneur que ledit Michel-Ange fera ladite œuvre en un an, quelle sera la plus belle de Rome et que personne n'en fera de meilleure. »

Il sait ce qu'il vient de jurer, Jacopo Galli, car il emploie présentement le jeune Florentin à orner son fastueux palais. Et Michel-Ange tiendra parole pour lui.

Non seulement la *Pietà* est la plus belle œuvre de Rome, et personne n'en fera jamais de meilleure, mais encore cette statue, qui représente la Vierge tenant contre elle le Christ descendu de la croix, sera considérée comme un chef-d'œuvre de tous les temps.

Le génie de Michel-Ange tient entier dans ce marbre et il le sait si bien que, lui qui ne daignera jamais signer ses productions – elles parlent toutes seules – veut le proclamer à la face du monde.

Une nuit, la garde est intriguée par une lumière clignotant au milieu de la basilique.

— Est-ce le fantôme de quelque martyr ?

— Ou alors, un larron attiré par les trésors de l'autel ?

Non, c'est le sculpteur lui-même. Pris d'un remords d'artiste, vient-il faire encore une retouche à une œuvre pourtant admirable ? Point, il y ajoute ce qu'il y manquait : son nom.

À la lueur d'une chandelle, il grave sur le ruban ornant le sein de la Madone : *« Hoc fecit Micaelagnolo »*, Michel-Ange a fait cela.

Quelques mauvais esprits, soucieux d'émettre une réflexion personnelle au milieu du concert de louanges, hasardent cependant que la Vierge paraît bien jeune pour être la mère d'un homme de trente-trois ans.

— Seule la pureté est le garant d'une éternelle jeunesse, laisse tomber Michel-Ange avant de tourner les talons.

Et il quitte Rome. Florence l'attendait avec un bloc de marbre gigantesque qu'un sculpteur a tellement massacré et sans succès qu'on se demande qu'en faire à présent. Léonard de Vinci, autre géant de

l'art, l'a trouvé trop mince et dangereusement veiné.

Michel-Ange relevant ce double défi, la rivalité avec le Vinci et une technique inconcevable jusqu'alors, réalise la plus parfaite figuration de l'héroïsme : un David de cinq mètres de haut toisant un géant invisible, avec le sourire impertinent de ceux qui sont sûrs de vaincre.

Il sort de ce travail de Titan, encore tremblant d'une frénésie passionnée. Mais lui aussi a vaincu. Pendant quatre ans, il n'arrête plus de se battre avec le marbre. Toute l'Italie s'arrache ses talents. En trente-six mois, il réalise plus de trente statues dans une passion créatrice qui ne le jette que quelques heures par semaine à moitié évanoui sur son lit. Mangeant aussi peu qu'il dort, il ne sait vivre que pour son travail. Il en oublie même d'ôter ses bottes. Si cela lui arrive, il s'arrache en même temps la peau des pieds. *Basta !* Il a dépassé la notion de souffrance.

Or, les cardinaux viennent d'élire un nouveau pape : Jules II. Un Titan lui aussi dans son genre, qui ne pourra donc manquer d'associer son nom à ce vieillard de trente ans, maigre, barbu, sale et à moitié fou furieux de créativité.

Jules II... On l'avait appelé le « cardinal de fer » dans sa jeunesse. L'âge l'a peu transformé, sinon en aspect. À cet homme d'action, au cerveau puissant, à l'ambition démesurée, on ne peut trouver qu'une comparaison pour l'orgueil et l'entêtement : Michel-Ange. Du premier regard, c'est comme s'ils se reconnaissent. Entre eux, il sera aussitôt question de ce qui est éternel : la mort.

Jules II voudrait faire exécuter son tombeau, grande préoccupation de l'époque. Ce monument devra être énorme, le plus beau conçu jusqu'à ce jour et situé au milieu de la basilique Saint-Pierre. N'est-il pas, sinon le premier en date des papes – saint Pierre est, lui-même, enterré dans les fondations de l'église – mais le plus grand ? Jules II n'en doute pas. Déjà que l'autorité et le prestige de sa fonction font de lui le personnage suprême de la Chrétienté... Nous pouvons difficilement concevoir de nos jours une pareille puissance.

L'éternité, le colossal, la perfection et la primauté, voilà un programme à la mesure de ces deux hommes. Le pontife expédie le statuaire à Carrare, une montagne du meilleur marbre qui soit, et on charge le fameux architecte Bramante d'imaginer sur l'emplacement sacré de l'ancienne, une nouvelle énorme basilique qui sera la seule digne de contenir le tombeau.

Carrare se trouve en Ligurie, coincée entre la Riviera génoise et le massif nord des Apennins. Michel-Ange y passe huit mois de rêve. Songez que, depuis la plus haute antiquité, on retire de cette montagne inépuisable les marbres les plus fins, les plus purs, les plus blancs qui soient.

Il y passe huit mois de passion, à choisir avec les carriers des blocs

assez parfaits dont chacun porte aussitôt le nom de la statue à laquelle il donnera naissance : *Moïse, l'Esclave enchaîné, le Fugitif mourant...* Leur sélection tourne au supplice et pour lui, affolé d'angoisse, et pour les ouvriers exaspérés par les tergiversations.

— Ah ! Si je pouvais sculpter la montagne entière et n'en faire qu'une seule statue auprès de laquelle tout ce qui existe ne serait que gravillons !

Il y passe huit mois de martyre, dans un désert aveuglant et chaotique, les poumons desséchés par la soif et la poussière, le cerveau bouillonnant sous un soleil meurtrier... Il y passe huit mois de fureur et d'imprécations, tant il a peur de voir se briser les blocs dans leur extraction ou dans leur pénible descente sur des rouleaux jusqu'au berceau de sable de la plage. Les ongles en sang et les reins moulus, il aide leur laborieuse mise au monde en injuriant les bagnards qui l'assistent et se font écrabouiller comme des mouches.

Pendant ces huit mois passés par Michel-Ange pour ainsi dire dans un autre monde, l'architecte Bramante termine paisiblement les épures de son propre projet.

— Cette grandiose basilique, Saint-Père, me paraît plus digne de votre gloire immortelle qu'un simple tombeau...

Il n'ajoute pas : « ... dû au ciseau d'un hurluberlu », mais au fil des jours, l'insinuation devient plus précise.

Le marbre, acheminé par le Tibre depuis le port d'Ostie, est hissé jusqu'à Saint-Pierre à grand-peine. Le peuple romain, badaud dans l'âme, se régale de voir défiler les convois de buffles tirant les chariots si lourdement chargés. Niché dans de la paille, emmaillotté de sacs, chaque bloc passe comme le saint sacrement entre les rangées de spectateurs aussi enthousiasmés et aussi nombreux dans les rues tortueuses que pour les défilés du carnaval.

Les premiers temps, Jules II ne peut lui-même s'arracher à la contemplation du statuaire ébauchant son œuvre. À son gré, Michel-Ange ne travaille pas assez vite. Puis les visites commencent à s'espacer : le pape serait plongé dans les plans de Bramante. Le trésorier pontifical prend désormais un air pincé lorsque le sculpteur présente ses notes.

Le Samedi saint, il se rend chez Jules II. On le laisse entrer dans la salle à manger où le chef de la Chrétienté, attablé, bavarde avec son joaillier et le grand maître des Cérémonies. Michel-Ange, bouillant d'impatience, se tient néanmoins dans son coin sans que les trois hommes s'inquiètent de sa présence. Le joaillier montre des bijoux dans un écrin, mais le pape secoue la tête.

— Non, non, s'écrie-t-il, je ne peux plus dépenser un *baiocco*(22) de plus pour des pierres.

Et se tournant vers son visiteur, il ajoute :

— ... pour des pierres grandes ou petites.

Michel-Ange s'avance jusqu'à la table.

— Pardonnez-moi, Saint-Père, mais pourrais-je avoir au moins une partie de l'argent nécessaire à la poursuite de mes travaux ? Je dois régler mes aides et les chandelles puisque Vous voulez qu'on travaille tard dans la nuit.

— Reviens lundi, mon garçon. Nous verrons cela.

Le lundi, il revient. Puis le mardi, le mercredi et même le jeudi. Enfin, le vendredi matin, on lui barre la porte.

— Mais je suis Michel-Ange, proteste le sculpteur.

— Je sais, dit le garde suisse(23) en haussant les épaules. Mais je sais aussi que j'ai reçu des ordres.

Bientôt – mais peut-être la colère et la fatigue lui donnent-elles des hallucinations ? – divers incidents le bouleversent davantage et lui laissent à penser qu'on veut attenter à sa vie. Des échafaudages s'effondrent mystérieusement, le feu prend à la paille où reposent les blocs en attente. Il est lui-même agressé par un inconnu. Bramante se trouverait-il derrière tout cela ?

— L'architecte est capable de tout.

C'est désormais l'idée fixe de Michel-Ange, tandis que la panique le gagne. Le prochain matin le voit fuir comme le vent sur la route de Florence.

Pendant sept mois, Jules II s'efforcera de le convaincre de revenir. Par la persuasion, la flatterie, la cajolerie, la menace. Mais le sculpteur se trouve en territoire florentin et la police pontificale ne peut rien contre lui. Le gouvernement de la Cité des Fleurs se montre ravi de faire la nique au pape et de garder pour lui son génie national qui travaille avec entrain... à des peintures cette fois.

— Qu'on ne me parle plus du marbre !

Les deux irascibles obstinés se rencontrent enfin. Non pas à Rome ni à Florence, mais à Bologne. Michel-Ange est prudent. Le souverain pontife prenait son petit déjeuner au milieu d'une cour d'intimes. Il se fait un grand silence lorsque l'artiste paraît.

— Ainsi, crie aussitôt le pape, ainsi tu as attendu que je me déplace pour venir te chercher. Pourquoi es-tu parti, d'abord ?

Michel-Ange le considère avec ce regard pensif et tranquille qu'il a donné à son *David*.

— Ce ne fut pas par rancune, mais par mépris – *ma per isdegno*.

Jules II « digère » cette mise au point lorsqu'un évêque croit bon de s'interposer :

— Hum ! Votre Sainteté, fait-il timidement. Ne prenez pas trop au sérieux ces paroles. Comme tous les artistes, il ne sait pas ce qu'il...

Il ne peut achever sa phrase, Jules II lui a lancé une assiette à la tête.

— Misérable ! Tu insultes cet homme qui vaut mille fois mieux que toi ! Tu oses l'insulter en ma présence. File d'ici, ou je t'assomme.

Sous l'avalanche des porcelaines et des cristaux, le malheureux prélat galope à présent en tous sens dans la pièce.

Le pape hurle. Et le montrant d'un doigt vengeur :

— Sortez-moi cet imbécile...

Alors les serviteurs, saisissant qui une pincette dans la cheminée, qui un flambeau, qui une serviette poursuivent le *monsignore* gaffeur dont la sécurité ne tiendra qu'à une porte judicieusement ouverte par une main charitable.

L'ouragan passé, les deux géants éclatent de rire.

Pour le prix de la réconciliation, Jules II voudrait maintenant sa statue en bronze, nouvelle envie par laquelle l'artiste, bon prince, accepte d'en passer. Et puis un jour, alors qu'il a pu se remettre au tombeau, le pape arrive, tout ravi. Michel-Ange descend précipitamment de son échelle.

— Vous voyez, Saint-Père, cela avance.

Le Saint-Père hausse les épaules.

— Pfft ! On a tout le temps devant nous, je me sens l'étoffe d'un centenaire. Laisse cela un moment, j'ai besoin que tu viennes peindre quelque chose.

— Mais je ne suis pas peintre. Enfin, je ne le suis qu'à l'occasion.

— Eh bien ! la voilà, l'occasion. Allez, dépêche-toi...

Courant derrière l'étonnant vieillard à travers les couloirs interminables du Vatican, Michel-Ange s'étonne :

— Où est-il ce tableau ?

Le pape s'arrête et, ouvrant une porte sur une vaste salle sombre, lève un bras, le doigt pointé vers le ciel.

— Là !

— Là ? Je ne vois pas de tableau. Mais des échafaudages !

— Il s'agit bien d'un tableau, nigaud ! Je veux que tu peignes ce plafond, celui de la chapelle Sixtine. Les échafaudages sont une délicate attention de Bramante.

Ce diable d'architecte se prend-il vraiment pour le démon particulier de Michel-Ange ? Après avoir soufflé cette nouvelle suggestion à l'oreille du pape enchanté, il s'était frotté les mains.

— Ou Michel-Ange enverra promener le Saint-Père et celui-ci le chassera à coups de bottes ou il acceptera. Comme il déteste peindre et surtout dans des conditions pareilles, il ratra son œuvre. Le pape le chassera de toute façon à coups de bottes.

Effondré sur le seuil, Michel-Ange reste un moment sans voix. Puis il se redresse :

— Que Votre Sainteté commande ce travail à n'importe quel barbouilleur. À Raphaël, par exemple. Je suis un praticien, moi !

Et il tourne les talons quand Sa Sainteté le fait pivoter d'une main ferme.

— Raphaël n'est pas un barbouilleur. Il travaille à mon appartement avec tous ses élèves.

— Cherchez-en un autre, cela ne manque pas.

Jules II respire un bon coup.

— Ah ! Bramante avait raison de douter de tes capacités.

— Bramante me traite d'incapable ? Eh bien ! Il va voir.

Michel-Ange est pris au piège. Un piège à sa mesure ! 560 mètres carrés à plus de 20 mètres de haut. L'architecte – quel poison ces gens-là ! – qui l'avait conçu pour le défunt pape Sixte IV, obéit aux dimensions exactes du Temple de Salomon décrit par la Bible. Et pour ajouter à la difficulté, la voûte arrondie donne l'impression d'un tunnel lorsqu'on se tient sur l'échafaudage le plus élevé. Aucun peintre jusqu'à présent n'a osé s'en approcher.

Michel-Ange descend de là-haut, complètement écoeuré.

— Enlevez-moi ces échafaudages, on n'est pas chez les saltimbanques ici ! hurle-t-il soudain.

Bramante, prévenu, se précipite.

— C'est comme ça que tu me remercies ? Et de quelle façon vas-tu t'y prendre, l'archange ? En volant ? Pour peindre avec tes plumes ?

Michel-Ange hausse les épaules.

— Tu as criblé le plafond de trous à y passer le bras pour y accrocher tes cordes. Beaucoup trop de cordes pour beaucoup trop de trous ! (Il hurle de nouveau.) Comment veux-tu que je peigne des trous ? L'ouvrage terminé, le plafond ressemblera à un fromage ! Si je ne suis pas mort avant, de nausée, tant tes trapèzes remueront à chaque coup de pinceau !...

On démonte les « trapèzes » et le manœuvre qui récupère ce kilomètre de cordages, rien qu'en les revendant, peut doter ses filles. Une plate-forme fixe reposant sur une armée de piliers s'élève du sol. Mais il faut compter avec la concavité du plafond. Pour peindre le départ de la voûte, Michel-Ange ne pourra travailler que couché sur le dos – il n'est pas homme à se mettre à genoux, même devant son œuvre.

Dans des conditions aussi exécrables, le caractère de l'artiste ne s'améliore pas. Il y a bientôt des drames quotidiens. Les assistants florentins mis à sa disposition se voient chassés les uns après les autres.

— Et ça parle ! Et ça fait craquer les planches avec ses souliers ! Comment voulez-vous concevoir quelque chose dans un vacarme pareil ?

Le seul toléré reste le maçon. Impossible de se passer de lui, car Michel-Ange ne peut ni ne veut gâcher du mortier.

En effet, le plafond de la chapelle Sixtine, devant lequel s'ébahiront des millions de visiteurs, est peint à fresque. C'est une technique remontant à l'Antiquité : on recouvre la surface à décorer de plâtre frais sur quoi l'artiste doit aussitôt peindre à la brosse. Il faut faire vite et sans se tromper car aucune retouche ne sera possible. Plâtre et peinture à l'eau doivent sécher ensemble et surtout ni trop vite ni trop lentement : les différences de température font varier les teintes. Or, dans cette immense halle, la nuit apporte un froid de canard. À midi, une température de serre y règne, surtout sous le plafond.

Après maintes réflexions, Michel-Ange a décidé de faire, de cette fresque colossale, la figuration de la plus colossale des histoires : l'histoire du monde !

En quelques maquettes, il établit son projet. De la Création au Jugement dernier, en passant par le Déluge avec Adam, les prophètes... Et il se lance au travail.

Mais au bout de quelques semaines de fureur créatrice, il redégringole de ses cimes.

— Saint-Père, sanglote-t-il aux pieds de Jules II. Ayez pitié de moi. Tout est devenu vert ! J'en ai assez ! Assez ! Rendez-moi mon marbre et mes ciseaux !

Le pape dépêche Sangallo, son architecte en second. Bramante n'y survivrait pas. L'homme de l'art rend en souriant le verdict de sa consultation :

— Ce n'est pas grave. On a fait du plâtre trop liquide et qui moisit. Je vais donner la formule d'un badigeonnage plus sec et tout rentrera dans l'ordre. En outre, qu'on entretienne du feu dès qu'il fait frais.

Serrant les dents, Michel-Ange remonte au pilori. Oui, vraiment, il est au supplice comme un malfaiteur.

Dans une des charmantes poésies que cet homme universel trouve encore le courage d'écrire, il décrit son martyre :

« Déjà, j'ai attrapé un goitre(24) en peignant ainsi (comme l'eau en donne aux chats en Lombardie ou dans tel autre pays que l'on voudra). Je finis par avoir le ventre colle sous le menton. Je sens ma barbe aller au ciel et ma nuque tomber sur ma bosse. J'ai la poitrine d'une harpie(25), et le pinceau qui coule tout le temps, goutte à goutte, fait de mon visage un riche pavement. »

Aveuglé, perclus de douleur, renversé en arrière ou plié en deux, il peint, il peint, il peint... Lorsqu'il attaque les épaules d'Adam, il ne voit plus la tête au-dessus de lui. Et il ne peut même pas bénéficier du recul pour calculer le repli du genou et l'allongement de l'autre pied. Derrière lui, il y a vingt mètres de vide !

Il doit, en même temps que veiller à sa sécurité, obéir aux lois de la perspective et penser à l'effet, vu d'en bas.

D'en bas, on ne voit rien, les planches de l'échafaudage masquent le

travail en cours. Et cette disposition met le pape dans tous ses états lorsqu'il vient aux nouvelles.

De là-haut, on entend une porte claquer puis sa canne accompagner ses pas impatients. Une voix tout aussi impatiente demande :

— Tu travailles ?

— Oui, Saint-Père.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Le pied d'Adam, Saint-Père.

— Je viens voir.

Il faut alors laisser la fresque en panne, au risque qu'elle vire, et descendre chercher le vieillard pour le hisser jusqu'au pied d'Adam. La première fois, l'apprenti, saisi par l'émotion d'une telle visite, faillit l'inonder de chaux liquide dans sa précipitation à se mettre à genoux.

Le gamin se demande longtemps pourquoi le Saint-Père tient tant à l'escalade. Si près de l'œuvre, il est impossible de l'apprécier. Il se demande aussi comment le maître peut soutenir un pareil rythme de travail. Bientôt, le peintre ne descend plus de l'échafaudage sur lequel on installe un matelas. Il y tombe en syncope à l'aube, pour parfois en jaillir l'instant d'après afin de terminer ou changer une figure. Malgré cela, Sa Sainteté ne modère plus son impatience...

— Il n'a pas fini de batifoler sur ses tréteaux, ce Florentin qui veut me faire mourir ?

Si ses occupations l'empêchent de passer l'inspection, il fait venir le peintre chez lui. Celui-ci, furieux d'être dérangé, répond aux vociférations par des cris dont tremble tout le Vatican.

— Ce n'est pas en m'ennuyant sans arrêt que Vous ferez avancer mon ouvrage. Laissez-moi tranquille !

On se réconcilie. On s'embrasse jusqu'à la prochaine fois. Au bout de deux ans d'un tel compagnonnage, Michel-Ange apparaît un jour, d'un calme effrayant. Le pape, lui, tremble de rage.

— Quand auras-tu terminé ?

— Quand je pourrai.

Alors, levant sa canne, le pape en assène un grand coup à l'artiste. Un seul coup car Michel-Ange est déjà parti.

Il fait ses paquets lorsque le secrétaire pontifical se précipite, porteur de 500 ducats et d'une lettre affectueuse.

Deux ans plus tard, Michel-Ange est si paisiblement absorbé par son œuvre là-haut qu'il n'entend pas une porte s'ouvrir avec précaution. Bramante, sur la pointe des pieds, a introduit Raphaël, qui sera lui aussi un des plus grands peintres de tous les temps. Les yeux levés, mais ruisselants de larmes d'extase, tous deux pleurent sans rien dire.

Enfin, le 31 octobre 1512, les fresques sont officiellement dévoilées. C'est comme un coup de tonnerre. Dorénavant, l'art ne sera plus seulement un plaisir des yeux, mais il bouleversera l'âme.

Jules II put quitter ce monde, satisfait, trois mois plus tard. Michel-Ange n'avait que trente-sept ans, il lui restait un demi-siècle et davantage pour donner encore à l'humanité ce qu'elle possède dorénavant de plus parfait, la matérialisation d'une pensée supérieure due à une science de l'exécution qu'on n'égallera jamais.

Michel-Ange a fait cela.



Chattecendre la mal aimée

(Campanie)



Un seigneur napolitain, devenu veuf, aimait tellement sa fille unique que l'on disait qu'il ne pouvait plus voir qu'avec ses yeux. En vérité tout ce que faisait la jeune Zezolla – c'était le nom de l'orpheline – paraissait au père les meilleures choses du monde.

Il calquait ses goûts sur les préférences de la fillette et ne souhaitait que lui faire plaisir.

Mais un jour, navré de la savoir seulette entre un père, fort occupé ailleurs par ses affaires et une gouvernante dévouée peut-être, mais après tout une salariée, il crut bon de lui donner une nouvelle mère. Après maintes recherches, il choisit une dame dont on disait grand bien tant elle paraissait avenante, sage, charitable. Lorsqu'il l'épousa, cette personne, par son maintien, son amabilité et son sourire, séduisit l'assistance...

Las, ce sourire était peint sur sa figure comme les fards qui lui assuraient encore une apparence de jeunesse.

Dès qu'elle fut en place, la marâtre se sentit folle de jalousie à l'égard de Zezolla qui occupait une si grande place dans le cœur de son père. Lorsqu'elles étaient seules, l'amabilité laissait place à des regards qui suffisaient à faire sursauter la pauvre fille de frayeur. Les conseils douceâtres devenaient des ordres péremptaires, les baisers sucrés des claques ou des pinçons, les compliments suaves des reproches cinglants.

Zezolla, peu habituée à un tel commerce, alla se confier en sanglotant à sa gouvernante.

— Ah ! constata-t-elle entre ses larmes, combien j'aurais préféré que le seigneur mon papa vous épousât au lieu de cette mauvaise femme... Je n'ai jamais eu qu'à me louer de vous et je vous ai toujours connue. Qui donc mieux que vous aurait mérité comme récompense le doux nom de maman ?

La gouvernante trouvait, à part elle et depuis longtemps, qu'il en aurait dû être ainsi et même... À présent il faut le dire, elle n'avait brigué cet emploi que dans le dessein de gagner, par son dévouement et ses manières, le cœur du prince, influençable autant que fortuné.

La place venait de lui être soufflée et elle se sentait désormais malade de consternation. Les révélations de son élève lui rendirent de l'espoir. Aussi bien pourvue en hypocrisie que la nouvelle maîtresse du palais, elle décida de ne plus tarder à agir.

Mais sa prudence habituelle lui dicta la plus grande discrétion. En outre, la lâcheté était un autre de ses défauts. Les fourbes ne brillent jamais par leur courage, même lorsqu'il s'agit de servir leur intérêt. Aussi résolut-elle de se servir de son élève pour réaliser son plan.

Or, ce dessein était horrible, jugez plutôt : puisqu'il paraissait impossible de faire chasser du château cette autre mégère, il fallait la supprimer. Oui, vous m'avez bien entendue. La supprimer.

Et pour accomplir l'horrible forfait, elle n'hésita pas à berner l'innocente et confiante enfant afin de lui faire porter, à elle seule et sans qu'elle s'en doutât, tout le poids de ce péché abominable.

« De plus, calcula-t-elle, si le prince vient à soupçonner quelque chose, en me faisant ostensiblement voir ailleurs, nul ne pourra m'accuser et cette jeune idiote ne tardera plus longtemps à m'encombrer. »

— Séchez vos yeux, ma mie, dit-elle à Zezolla. Vous savez que je suis toute à vous et que rien d'autre que votre bonheur ne m'intéresse. Oui, cette femme est une véritable sorcière et vous avez bien raison de tout craindre d'elle, si vous ne m'écoutez.

— Fera-t-elle pis que m'insulter et me battre ?

— Ah ! Bien pis, mon enfant. Croyez-en mon expérience. Je peux vous le dire tout net, non seulement votre vie est en danger, mais aussi celle de Son Excellence. J'ai appris des choses affreuses et le temps presse.

Zezolla, de bien triste, en fut aussitôt épouvantée. La vie de son cher papa ? Mais que faire ?

— Je vais aller le prévenir.

— Ne vous y risquez pas. Cette marâtre saura trouver l'argument pour vous nuire et vous faire mettre au couvent. Vous partie, cela lui sera encore plus facile de mettre à exécution son projet détestable. Personne ne pourra sauver votre père. Je n'en ai, hélas ! pas le pouvoir, en mon état.

Et elle soupira.

La perfide ! Que cela lui allait bien de parler de projet détestable. À l'entendre, Zezolla en avait des frissons.

Alors... Si elle comprenait bien, il lui faudrait à tout prix sauver la vie de son père ? Et ce prix serait... Quelle horreur ! La propre vie de l'usurpatrice ? Quel choix abominable, entre laisser faire un crime ou accomplir un forfait.

— La vie de cette sorcière ne vaut pas cher et, croyez-m'en, vous rendrez du même coup service à la chrétienté. Le diable l'habite.

Diabla ! Le diable ?

— C'est épouvantable ! Mais pourquoi me l'aviez-vous caché ?

— Pour ne pas vous faire peur, enfant qui m'êtes si chère.

Et d'expliquer à la candide comment agir en toute sûreté et de la manière la plus rapide.

— Feignez d'être contrite des reproches qu'elle vous adresse. Offrez pour votre pardon ce qui lui ferait plaisir... Tenez, je sais que cette avide mégère meurt d'envie de revêtir les plus beaux atours qu'a laissés votre pauvre mère. Ce sera la prendre au mot que de les lui remettre. Ils sont serrés dans le *cassoni*, le coffre de mariage tout parfumé de lavande et d'herbe sèche. Quand elle se penchera dessus, vous n'aurez qu'à rabattre le couvercle pour qu'il lui brise le cou.

Ainsi fut fait et Zezolla n'eut pas à déployer de grands efforts pour lâcher la lourde planche tant elle tremblait et tant ses mains étaient faibles.

Nul ne soupçonna le complot. Même, je puis dire que beaucoup se sentirent soulagés de ce trépas providentiel. Grisée par sa nouvelle situation, la défunte n'avait pas manqué de se faire pas mal d'ennemis et le prince lui-même en avait gros sur le cœur.

Dès le deuil fini, on célébra ses troisièmes noces avec la gouvernante, admirable de douceur et de modestie.

Las, la rose ne tarda pas à sortir ses épines. La semaine suivant le mariage s'était à peine écoulée que débarquaient au château six demoiselles, six filles que cette femme calculatrice avait cachées jusqu'alors.

Ces six *raggazze*, petites et brunes en bonnes Napolitaines, avaient aussi le caractère querelleur et passaient leur vie à se disputer comme des marchandes de poisson du port de Santa Lucia. Le malheureux mari, vite marri de ne s'être pas contenté à jamais de son deuxième veuvage, se trouva bien désarmé devant sept mégères, toujours prêtes à réclamer et à se plaindre.

Sept mégères à se plaindre de Zezolla ! Il en aurait fallu moins pour casser la tête de cet homme bénin, à dire vrai un vrai benêt à la cervelle fragile. Il prit pour argent comptant tous les griefs imaginaires qu'on lui servit, savamment dosés. Finalement, sa nouvelle épouse lui

fit une confidence qui l'épouvanta. Sa fille se serait rendue coupable d'un crime affreux.

— Ma fille ? Ah ! Dorénavant, cette diabolique créature n'est plus ma fille.

N'écoutant ni les explications, ni les larmes, il chassa Zezolla de sa vue et ordonna qu'on la considérât désormais comme la plus méprisable des domestiques.

Alors, ployant l'échine à la fois sous le poids des remords et de la honte, la pauvre misérable passa aussitôt du salon à l'arrière-cuisine, du baldaquin à l'âtre, des merveilleux tissus de soie et d'or aux torchons souillés.

Non seulement elle changea d'état, mais dut changer de nom. On ne l'appela plus Zezolla mais la *gatta Cenerentola*, la chatte cendrée, tant son visage barbouillé de poussière et gonflé de larmes ressemblait à un museau gris. D'autant que, pour la punir, on l'obligeait à s'asperger de cendres, en souvenir du deuil dont elle était responsable.

— Chattecendre, va me chercher mon manteau.

— Remplis ma baignoire, Chattecendre et dépêche-toi.

— Chattecendre, c'est trop chaud. Je te gifle.

— C'est trop froid, Chattecendre. Je te claque.

— Chattecendre, baisse les yeux quand je te parle.

— En sortant, Chattecendre, n'oublie pas de plier les genoux pour me saluer.

— Chattecendre, tu es une insolente. Tu seras fouettée.

— Puisque les restes de la cuisine ne te plaisent pas, Chattecendre, tu trouveras ta pitance à la basse-cour.

Et c'était ainsi toute la journée, sept fois humiliée, sept fois battue, sept fois repoussée... Que je frotte, que je lave, que je coltine et qu'on m'appelle sans cesse pour m'entendre dire que je suis le souillon le plus grotesque du monde.

Le prince, désireux de trouver un peu la paix, finit par songer à un long voyage. Les six belles-filles et leur mère le couvrirent de câlineries et de charmants reproches dans l'espoir de le voir revenir avec de somptueux cadeaux.

Flatté et comme d'habitude complètement « tournéboulé », le faible personnage promit tout ce qu'on voulait et en fit dresser la longue liste par son secrétaire. L'ancienne gouvernante voulut même, par dérision et pour feindre la charité, que Chattecendre reçût elle aussi un présent :

— ... afin d'avoir encore un motif de se racheter si elle en était capable.

Chattecendre, éperdue à la fois de gratitude et d'incrédulité devant une si soudaine largesse, ne sut quoi choisir.

— Voyez comme elle est désespérante, gémit la marâtre, avec une

feinte commisération pour un père si peu apprécié. À moins qu'elle ne se rende compte qu'elle ne mérite pas grand-chose. Rapportez-lui donc une datte, cher époux, c'est plus qu'il ne lui est dû.

Et l'époux partit pour son voyage. Un jour, dans le pays lointain qu'il visitait, une colombe s'envola devant lui, peut-être par frayeur ? Ou par fait exprès ? Toujours est-il qu'elle laissa tomber de son bec une datte. Le prince la ramassa et la fourra dans sa poche. Puis il n'y pensa plus.

À son retour, le secrétaire fit déballer les merveilles promises aux six chipies et à leur poison de mère. Chatte-cendre, convoquée pour la révérence, regardait sans mot dire cette avalanche précieuse. Seul un reniflement signala sa présence. La marâtre en profita pour demander, avec un petit rire, si cette effrontée recevrait sa récompense.

— Mon Dieu ! J'ai oublié.

Mais aussitôt, le prince se frappa le front et fouilla dans sa poche dont il sortit la datte perdue par la colombe. Expliquant d'où venait ce fruit dérisoire, il le remit à la pauvre fille dont le visage s'éclaira tandis qu'elle se confondait en remerciements. Rentrée dans ses appartements, sa belle-famille en fut malade de rire.

— Voyez quelle idiote ! Une crotte de lapin aurait même fait son affaire.

Or, ce que les mauvaises femmes ignoraient, c'est que Chatte-cendre, au jour où elle fut baptisée Zezolla, avait vu la reine des fées se pencher sur son berceau, sous la forme d'une colombe. Avant de mourir, sa mère, sa véritable mère, en avait fait confidence à l'enfant. Celle-ci, devenue grandette, aurait dû s'en souvenir au moment des remariages de son père, mais peut-être le désarroi l'en empêcha-t-il.

Ce n'est que plus tard, désespérée dans sa soupente, qu'elle appela chaque soir de toutes ses forces, cette marraine miraculeuse. La fée, fort contrariée par l'acte inconsidéré auquel s'était prêtée la crédule orpheline, attendait l'instant propice où la malheureuse aurait suffisamment expié.

Bien sûr, elle n'était pas la seule vraie coupable, mais son geste ne pouvait rester sans une sanction, quel qu'en fut le motif. Maintenant, Chatte-cendre, consciente de l'énormité de sa faute passée, apprenait ainsi qu'elle en avait obtenu le pardon.

La datte était toute ratatinée autour de son noyau. Alors, la jeune fille planta celui-ci dans un petit pot rempli de terre qu'elle arrosa avec soin de beaucoup d'eau... et de larmes. Plus que l'eau, les larmes accomplissent des miracles : rapidement, la plante poussa et devint un dattier dont les feuilles s'écartèrent un soir, laissant apparaître une petite créature de lumière.

— Je suis envoyée par ta marraine, dit l'apparition. À présent, tu as retrouvé son affection et elle va te venir en aide. Dis-moi ce que tu

désires...

— Tout ce que je demande, répondit Chattecentre, c'est de pouvoir quitter le château sans que ni ma marâtre ni mes demi-sœurs s'en aperçoivent. Je veux changer de vie.

— Eh bien, lorsque tu en jugeras le moment venu, avec cette fiole que je te donne, tu arroseras le dattier et nous t'assisterons. Seulement, souviens-toi que tu n'as droit qu'à trois tentatives pendant trois jours de suite, du coucher du soleil jusqu'à minuit. Lorsque le douzième coup sonnera, tu te retrouveras en ton état et la dernière fois, je crois bien, sans espoir de recommencer.

La fée tendit à Chattecentre la fiole où elle avait recueilli les larmes versées par la jeune fille durant toutes ses épreuves, puis elle disparut dans un bruit de clochettes.

Pendant sept jours, la pauvre souillon attendit le moment propice à se sauver, mais pas un instant ses six demi-sœurs ne la laissaient en repos. Elles avaient même imaginé de la faire coucher par terre au pied de leur lit pour pouvoir la trouver à leur disposition au cas où elles auraient trop froid, trop chaud, ou soif, ou faim, ou fait un mauvais rêve.

Après sept nuits d'insomnies et sept jours d'épuisants travaux, Chattecentre désespérait, lorsqu'elle entendit ses tourmenteuses discuter d'un bal où elles devaient se rendre le soir même, invitées par le roi qui cherchait une épouse et conviait ainsi toutes les demoiselles du royaume.

— Et Chattecentre ? ricana la plus jeune. Elle doit être invitée aussi. Ah ! les belles noces de ce petit pou et de ce grand roi.

Chattecentre qui frottait le carrelage se retint de respirer.

— Penses-tu, fit la cadette. Qui peut savoir qu'elle existe ? Mais le prince avait bien une fille, une nommée... Zeze... Zozo...

— Zezolla ! crièrent en chœur les plus grandes. C'est Zezolla qu'elle s'appelait, voyons.

— On n'a plus entendu parler de cette lamentable créature, reprit la puînée. Qu'est-elle devenue ? S'est-elle envolée ? S'est-elle cachée ? S'est-elle faite moinesse ?

— Elle est au fond d'un coffre, cria l'aînée.

— Elle est au fond d'un coffre, reprirent les cinq autres et, riant et dansant, elles se mirent à tourner autour de leur victime, le nez sur son chiffon pour y cacher sa honte.

— Qu'est-ce que c'est que ce tapage ? s'écria la mère attirée par le bruit. Allons, enfants chéries, soyez sages et ne vous essouffez point. Il est l'heure de s'habiller et à vous voir si rouges, le roi ne vous en saura gré.

À les voir si laides et si méchantes, le roi de toute façon en serait quitte pour un saisissement, car malgré les dentelles, les colliers, les

parfums et les fards, ce fut une collection d'horreurs endimanchées qui monta dans le carrosse avec des gloussements d'émoi.

— Pourvu qu'elles ne se battent pas pour avoir la première place dans la présentation, soupirait en son particulier leur mère.

Dès que la voiture eut disparu, bien que complètement exténuée par des essayages insensés et tant d'ordres contradictoires, Chatteindre se précipita dans son galetas et, s'agenouillant devant le dattier, y versa le tiers de la fiole.

Elle se retrouva aussitôt vêtue comme une reine. Ses joues miraculeusement débarbouillées semblaient pareilles à des pétales de rose. Ses mains débarrassées de leurs gerçures se couvrirent de bagues. Son dos, oubliant les courbatures, se redressa bien droit dans une robe tissée de lune et autour de sa taille de guêpe se noua une ceinture entremêlée de perles. Ses cheveux, démêlés et bouclés, semblaient de platine, piqués d'opales soudain écloses.

Elle traversa à pas de loup le château déserté, car toutes les servantes du pays se pressaient aux grilles du palais royal pour voir passer les élégantes.

Un carrosse, mille fois plus beau que celui du prince, attendait devant la porte, attelé de six chevaux pommelés, harnachés d'argent.

Sans qu'elle eût eu à dire un mot, le cocher enleva l'attelage et la mena à la résidence du roi où la fête battait son plein. Son arrivée fit un effet extraordinaire et le souverain, subjugué par l'extraordinaire beauté de cette inconnue, ne cessa de danser avec elle, au grand dépit de toutes les demoiselles et de leurs mères. Parmi l'assistance, il y avait surtout six épouvantails endimanchés et une dame à l'air pincé qui semblaient guettées par la jaunisse, bien qu'en la radieuse inconnue elles n'eussent pas deviné leur ennemie.

Lorsque le premier coup de minuit sonna, la jeune fille lâcha soudain la main de son royal cavalier. Pourtant, on était juste au milieu d'une carole(26) du plus bel effet. C'est une danse où l'on forme la ronde autour du couple à l'honneur.

Les flûtes indiquaient l'instant de la révérence et le roi s'inclinait ainsi que tous les assistants...

En se redressant, le monarque chercha le sourire de celle qu'il avait choisie. Elle avait disparu.

Dépité, il ordonna aussitôt aux valets de partir à la poursuite de la fugitive. Ils revinrent bredouilles, indiquant qu'un carrosse venait de disparaître lui aussi sans qu'on eût pu le suivre. Le roi fit alors proclamer qu'une nouvelle fête aurait lieu le lendemain, tant il avait l'espoir de voir revenir la belle.

En effet, le deuxième soir, elle revint, plus éblouissante encore, dans un carrosse d'or, vêtue d'une robe de soleil. Les demi-sœurs et leur mère, vertes de jalousie, en avalaient leurs éventails de dépit, imitées

en cela par toutes les dames de l'assistance. Le roi, amoureux à en pleurer, serrait si fort la main de l'inconnue qu'il paraissait impossible à celle-ci de l'abandonner... Las, quand au beau milieu d'une tarentelle, les douze coups de minuit commencèrent à s'égrener, le roi, le temps d'une pirouette, lâcha sa cavalière... pour ne plus la retrouver.

Les valets lancés aux troussees de cette incompréhensible invitée, ne furent pas plus heureux que la veille. Le souverain décréta alors une troisième réjouissance pour laquelle il indiqua en secret aux gardes d'interdire le parc à tous les attelages à l'issue de la fête.

Ce troisième soir, parut encore la mystérieuse étrangère, scintillante dans sa robe tissée d'étoiles. Le roi chancelait sur ses jambes tant l'émotion et l'amour le bouleversaient. Il avait choisi pour danse de minuit une bergamasque, certain, cette fois, de l'empêcher de se sauver. C'est une danse originaire de Bergame où l'on fait la farandole. Le premier ministre fut chargé de prendre la main gauche de la belle, tandis que le monarque garderait la droite bien serrée.

Au premier coup de minuit, elle essaya de se dégager. Au deuxième coup, elle ne put tirer ses bras. Au troisième, elle se sentait toujours entraînée, au dixième seulement, elle parvint à s'enfuir, en profitant de ce que le roi et le ministre en transpiraient d'émotion.

Les gardes virent passer devant eux comme un éclair de diamants et de mousseline et les laquais penauds ne purent rapporter qu'une socque tombée sur le perron. La belle, affolée et cherchant en vain son carrosse de platine, l'avait perdue en sa course.

Il n'y avait personne sur la terrasse qu'une sorte de souillon des cuisines à l'affût, peut-être, de quelque chose à voler. Ou simplement poussée par la curiosité de voir tant de belles dames.

— Allez chercher cette fille et promettez-lui une récompense pour tout renseignement.

Les *lazzaroni* eurent beau fouiller les cuisines, les basses-cours et les communs, la servante demeura aussi introuvable que la belle inconnue. De cette radieuse visite, il ne restait au souverain épris qu'une socque, la plus belle et la plus riche qu'on eût jamais vue.

Cette chaussure, fort à la mode en ce temps-là, est formée d'une très haute semelle de bois, sur laquelle les élégantes étaient juchées, le pied maintenu par une ou plusieurs bandes de cuir ou de satin, plus ou moins richement brodées.

Rien que les garnitures en diamants de celle-ci auraient suffi à payer la solde annuelle d'un régiment de cavalerie.

Tandis que le roi tournait et retournait en ses mains découragées cette socque orpheline, le premier ministre, tout aussi navré que son maître, osa faire une suggestion :

— Majesté, pour retrouver sa propriétaire, faites venir dès demain

au palais, toutes les femmes du royaume.

— Oui, c'est cela, toutes, sans exception, grandes dames et commerçantes, paysannes et lingères, vendeuses du marché, moineses et porchères, bonnes de curés et souillons de cuisines, nourrices et, pourquoi pas, grand-mères.

Toutes, elles furent convoquées et les soldats vidèrent une par une, les maisons. Chez le prince, ils trouvèrent en un coin une pauvre fille barbouillée, pleurant au-dessus d'un pot de fleurs où se fanait une plante bizarre.

Malgré les hauts cris de la dame du château et les protestations scandalisées des six demoiselles qui entouraient leur mère, on entraîna la servante. C'étaient les ordres !

Sans cesser de pleurer, portant sur son cœur la plante qu'elle ne voulait pas lâcher, Chattecentre dut prendre place dans l'interminable cortège.

Le roi, à bout de forces et d'espoir, n'en pouvait plus de faire enfiler la socque féérique. Chaque pied était trop petit ou trop grand, mais surtout et inexplicablement tous se blessaient en passant la chaussure, à tel point qu'on eût dit un instrument de supplice. Bientôt le souverain ne put soutenir les cris qui accompagnaient l'essayage et bien des femmes refusèrent de seulement approcher.

Lorsque, enfin, vint le tour de Chattecentre, le roi avait décidé d'abandonner les tentatives.

— Essayons encore une fois, sire, dit le premier ministre, tout en nage. Une dernière fois et je vous donne ma démission. Cette fille est horrible, mais on en a vu tant d'autres. Pourquoi pas, au point où l'on en est ?

Alors, au moment même où la socque se trouva près du pied de Chattecentre, avant qu'elle n'y eût glissé son premier orteil, le soulier magique s'élança et la chaussa parfaitement. Et à cet instant, les haillons tombèrent comme feuilles mortes, cédant la place à une robe de la plus inoubliable simplicité. Les cheveux blonds n'ayant que leur beauté pour parure, encadrèrent un visage très pur et d'une adorable carnation. C'était Zezolla, telle qu'en elle-même, une plante à la main.

Le roi mit un genou en terre, offrant à la jeune fille son royaume et son cœur, tandis que la marâtre et les demi-sœurs, pâles de jalousie rentraient furtivement chez elles.

La meilleure chose qui leur arriva ensuite, c'est qu'on les oublia, car comme a dit Dante, le plus grand des poètes, non seulement italien, mais du monde : « On ne peut absoudre celui qui ne se repent pas. »



Un mari fait main

(Pouilles)



N duc avait une fille. Lorsque celle-ci eut atteint ses dix-huit ans, elle était si charmante que du nord au sud de la Péninsule, tous les prétendants affluèrent. Mais tous, elle les refusa jusqu'au dernier.

À la fin, le duc s'en étonna et lui dit :

— Mais enfin, ma fille qu'as-tu encore à reprocher à ce seigneur de si aimable figure ?

— Il est trop petit.

— Et à celui-ci ?

— Il est trop grand.

Celui-là était trop gros, l'autre trop maigre. Sans parler des méchants, des idiots, des autoritaires ou des sans-volonté et même d'un grand savant qui n'avait pas de cheveux et d'un banquier fortuné mais de mauvais aloi.

Le duc soupira avec consternation.

— Au train où tu vas, constata-t-il, tu ne trouveras jamais un mari fait à ta mesure. Ah ! pourtant, j'aurais bien aimé un gendre pour me succéder.

— Justement, dit la princesse Vezzosa(27), je n'ai pas l'intention de finir *zitellona*, vieille fille desséchée. Mon père, puisque je ne peux compter sur personne, je vais me le fabriquer ce fiancé. Qu'on m'apporte de la farine, de l'eau, et de l'huile, comme pour une pizza, mais en plus grande quantité, avec un zinzin de sel, naturellement.

— Un fiancé en pâte à pizza ?

Le duc s'en étranglait, mais la belle le rassura d'un baiser et partit en chantant mettre un tablier. Sur le pétrin, elle versa la farine, y creusa

un puits, y mit de l'eau, de l'huile, et le zinzin de sel naturellement.

Elle pétrit la pâte, la roula, la mit à lever sous une serviette, attendit un moment, puis l'étala pour la modeler en un bonhomme grandeur nature et du plus joli effet. Cela fait, elle le porta sur un grand plat, le fit cuire et sitôt tiède, le dressa dans une niche du mur et appela son père.

Le duc convint en effet que c'était là bel ouvrage, mais qu'en fin de compte, la figure manquait d'expression.

— Qu'à cela ne tienne, fit l'héritière, qu'on m'apporte deux petits piments, un poivron rouge et un poivron vert.

Elle plaça chaque piment de façon à former un œil qui ne manquait pas de piquant. Le poivron rouge devint la bouche et le vert sembla le nez.

— Un nez... vert ? fit le duc avec une grimace. Tu ne crois pas que...

— Lorsqu'il sera sec, il perdra sa couleur. Et je ne pouvais faire autrement puisqu'il s'appelle Riuscito Peperone, le poivron réussi.

Devant tant de logique, le duc ne put que s'incliner, mais il lui restait un dernier argument :

— Peperone, si tu veux, mais il ne parle pas.

La princesse, elle, n'avait pas la langue dans sa poche :

— Il parlera.

Et toute la journée, devant l'effigie empoivronnée, elle fredonna en guise d'encouragement une chanson qui disait à peu près cela :

Peperone fait à la main

Sans peine ni chagrin,

Toi si bien réussi,

Devenu si joli,

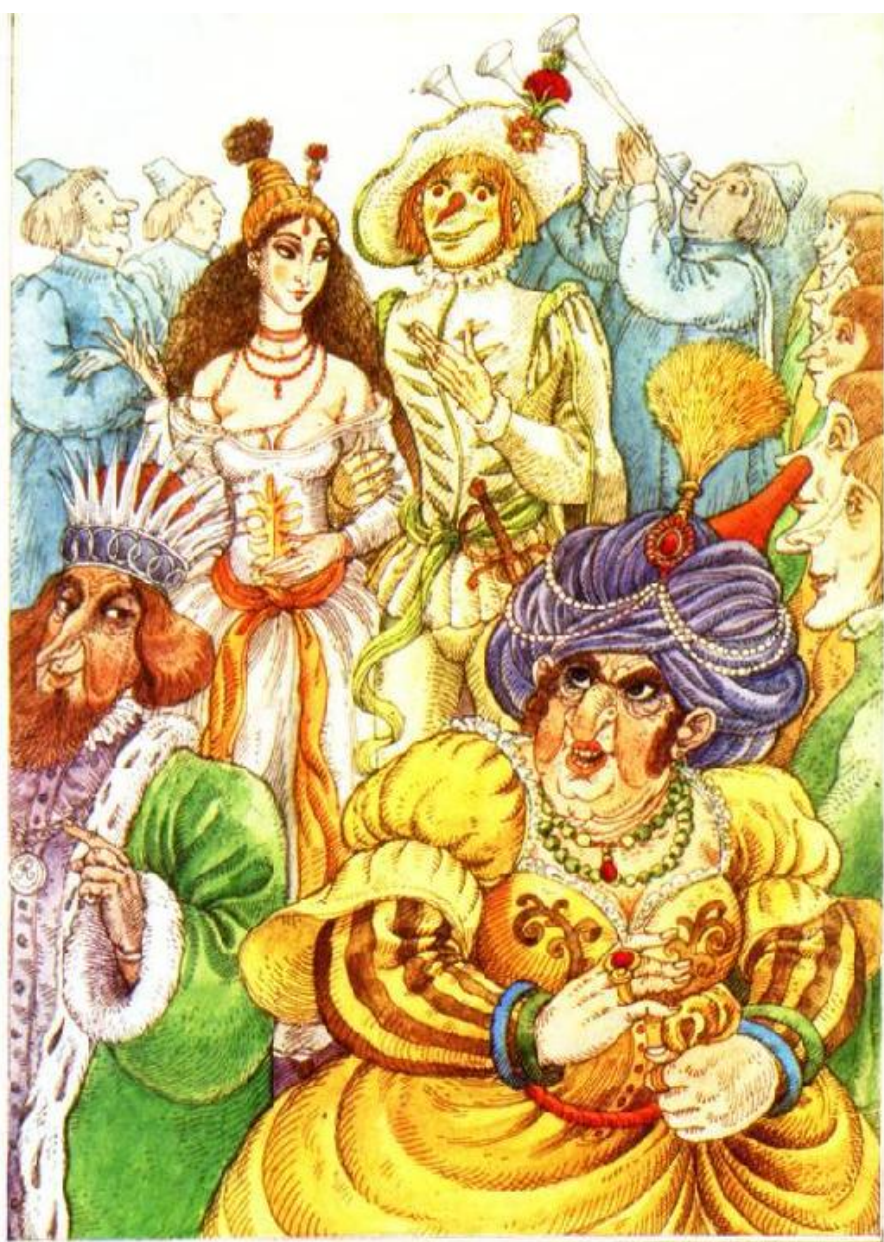
Vas-tu rester planté

Sans jamais me parler ?

Au bout d'un mois de telle comptine, eh bien, Peperone ouvrit la bouche :

— Je ne peux pas encore te parler, dit-il à l'héritière du duché. Ce n'est pas convenable, il faut d'abord que je m'entretienne avec ton père.

Il était non seulement bien fait, mais bien élevé. L'entrevue avec le duc se déroula de la manière la plus satisfaisante. Le seigneur parut enchanté et l'on ne verra jamais beau-père plus heureux d'accorder la main de sa fille.



Le mariage de Peperone.

Les préparatifs de la noce marchèrent tambour battant, tandis que portaient des invitations pour les quatre coins du monde.

Or, au bout du monde régnait une souveraine qu'on appelait la Turcacane, la chienne turque, sous-entendez la Turquie Enragée. Cette puissante sultane, laide comme un pou et plus méchante qu'une punaise, n'avait jamais pu trouver chaussure à son pied, tant sa triste figure et sa cruauté faisaient fuir les éventuels candidats au mariage.

Lorsqu'elle reçut l'invitation, elle s'empressa d'accepter car il est bien connu qu'aux noces d'autrui, les demoiselles rencontrent à leur tour l'élu de leur cœur.

Las, savez-vous de qui cet épouvantail enturbanné tomba amoureuse ? De Peperone lui-même. Et elle se mit dans sa vilaine tête de l'enlever pour l'emmener en sa Turquie... Un fiancé fait main ne pouvait être que pour elle...

Lorsque vint le moment des congratulations, le nouveau marié avait disparu. Le duc, scandalisé, se pencha à l'oreille de sa fille, laquelle semblait bien nerveuse.

— Amour de mes yeux, chuchota-t-il. Ne trouves-tu pas que ton mari devrait à cette heure faire preuve de courtoisie ?

— Ah ! je le sais, mon papa. Mais pour son salut, il a dû se cacher dans le fond du carrosse. Il faut que nous fuyions au plus vite et sans nous faire remarquer. Plus tard, je t'expliquerai.

On attacha six forts chevaux à la voiture et fouette, cocher ! Bientôt l'attelage ne fut qu'un point à l'horizon.

La sultane Turcacane ne mit pas longtemps à constater la disparition de l'élu de son cœur. Comme un météore, elle fonça à la poursuite des jeunes mariés qui ne se doutaient de rien.

Peperone se sentant un peu patraque tant le carrosse faisait des embardées, ordonna qu'on s'arrêtât un instant à l'ombre d'un grand pin.

À peine eut-il fait quelques pas au grand air, qu'une véritable bourrasque déferla sur la campagne. La rafale de vent et de poussière enleva le marié fait main, comme une feuille sèche. C'était cette folle de Turquesse survenant qui lançait son manteau pour attraper au vol celui dont elle ne voulait plus se passer.

L'épouse et le cocher, n'ayant rien vu qu'une tempête, se mirent à chercher où avait bien pu s'envoler le volage.

Las, ils ne trouvaient pas et, pleurant comme une fontaine, la fille du duc retourna chez son papa.

— Que t'arrive-t-il, *carissima* ? Où est ton mari ?

— Aïe ! Un tourbillon l'a emporté. Il était à marcher sur la route pour se dégourdir les pieds et puis, vrrroum... plus rien. Comme je suis malheureuse !

La mélancolie ne lui faisait pas perdre le sens des décisions. L'instant

d'après, elle montait à cheval et, nantie d'une bourse bien pleine, galopait par la campagne.

À chacun, elle offrait une pièce.

— Avez-vous vu mon mari, si mignon et tout fait à la main ? Il ne connaît rien du vaste monde et sûrement, lui aussi, il me cherche.

Mais personne ne s'était aperçu de rien.

Enfin un soir, alors qu'elle se sentait prête à abandonner cette quête stérile, elle aperçut une lumière au bord d'un grand bois. C'était une chaumière à la porte de laquelle elle frappa.

La porte s'ouvrit et un vieillard tout chenu parut, portant une lanterne.

— Bonsoir, fille du duc, que fais-tu par ici, seulette ? Le bois est mal famé, les fauves et les brigands y rôdent. Ne reste pas dehors.

Entrée à l'abri, la pauvrete, ne pouvant plus retenir ses larmes, exposa les raisons de son voyage.

— C'était un mari fait main, très réussi et gentil tout plein. Un tourbillon l'a emporté et je suis bien malheureuse.

— Ne pleure plus, dit le vieillard. Tu vas le retrouver. Pour t'aider, je vais te donner quelque chose. Prends cette châtaigne sèche et surtout ne la perds pas. À l'aube, tu remonteras à cheval et tu poursuivras ta route jusqu'à ce que tu rencontres une hutte de branchages. Mon frère cadet y habite. Il est de bon conseil.

Du jour paru jusqu'à la nuit tombante, elle alla de l'avant et finalement elle trouva la maisonnette au bord d'une rivière. Le cadet, guère plus jeune que l'autre, lui remit une noix et l'envoya chez leur benjamin qui occupait une grotte au pied de la montagne.

Celui-ci, à peine moins âgé que ses aînés, lui donna une noisette et enfin, la mit sur le bon chemin.

— Tu vois cette route à droite ? Eh bien, ne la prends pas. Cette route de gauche ? Elle ne va nulle part. Continue droit jusqu'à un palais construit tout à l'envers. Le toit est en bas, les caves forment les tours. On entre par les fenêtres, car la porte tient lieu de cheminée. C'est là que réside en ce moment une furie habillée en femme turque.

— La Turcacane ? Ah ! J'aurais dû me douter qu'il s'agissait d'elle.

— Quand tu seras devant le château, brise ta châtaigne. À l'intérieur, s'y trouve un objet que tu devras offrir à la vente en criant le plus fort possible. Par ce bruit alertée, la camériste de la sultane te fera entrer dans la place. À la Turcacane, tu déclareras que tu n'acceptes pour prix que le plaisir d'admirer un instant le garçon qu'elle se propose d'épouser. Et tu sais qui est ce garçon ?

— Mon cher Peperone ! C'est déjà mon mari et je l'ai fait de ma main. Il est plus qu'admirable et j'ai bien du chagrin.

— Je ne te le fais pas dire. Tu vois comme je suis renseigné. Où en étais-je ? Ah, oui ! Si ton mari ne semble pas te reconnaître, ne sois

pas découragée. Le soir suivant, tu ouvriras la noix et tu mettras à la vente ce qu'elle contient. Et si Peperone paraît t'ignorer, le troisième soir, casse la noisette et peut-être alors la chance te sourira.

— Mais, objecta la fille du duc, cette enragée va sûrement me reconnaître ?

— En jetant chaque fruit, mets un petit morceau de la coque de côté. Avale-le et, aux yeux de cette infidèle perfide, tu seras méconnaissable, je te le garantis.

Arrivée devant le palais tout à l'envers, la fille du duc brisa la châtaigne, avala un morceau de la coque, tandis que du fruit sortait un métier à tisser tout en or dont une esclave dorée tirait sans relâche une toile d'or filé.

— Qui veut acheter un métier tout en or avec son esclave dorée qui tisse sans relâche une toile en véritable or filé ? Qui veut acheter...

La camériste de la Turque mit le nez dehors et se précipita aussitôt chez sa maîtresse.

— Votre Sublimité ! Savez-vous ce qui se passe ? On met en vente un objet extraordinaire, le plus précieux que vous ayez jamais possédé.

— Je le veux, décréta le tyran femelle. Tout ce qui est beau est pour moi. Fais venir la vendeuse.

Ne reconnaissant pas sa rivale, Turcacane demanda à la pauvre vieille qui se présenta combien elle voulait pour cette machine et son ouvrière.

— Je ne veux pas d'argent, Majesté. Seulement le plaisir d'admirer celui que vous souhaitez épouser et dont tout le monde parle.

Cela parut bizarre à la Sultane, mais, comme la demande émanait d'une grand-mère un peu bossue, elle finit par y souscrire.

— C'est pour te faire plaisir, *nonnina*, mais attends un instant, je vais moi-même lui annoncer ta visite.

Quand elle le voulait et surtout quand elle voulait quelque chose, Turcacane se montrait parfois aimable.

Aimable, mais pas folle, car elle se débrouilla aussitôt pour faire boire une drogue à son prisonnier qu'elle mit au lit, dès qu'il s'écroula.

— Tu peux entrer, *nonnina*, annonça-t-elle à la marchande. Mais ne reste pas longtemps, il a la migraine.

Devant son malheureux époux ronflant sur sa paillasse, la fille du duc, ne sachant que faire d'autre, se mit à chanter à peu près ceci :

*Peperone fait à la main,
Sans peine ni chagrin,
Toi si bien réussi,
Devenu si joli,
Vas-tu rester couché
Sans jamais me parler ?*

Le jour se leva sans que ce mari si disputé eût remué un cil. Alors, pleurant à chaudes larmes, la pauvrette s'en alla.

Le soir revenu, elle se présenta à nouveau devant le château sens dessus dessous, ouvrit la noix dont elle croqua sur-le-champ un morceau de la coque. À cet instant, sortit du fruit une esclave toute dorée, tenant un fuseau d'or dont elle filait sans répit de l'or pur.

— Qui veut acheter un fuseau d'or avec son esclave toute dorée qui file sans répit de l'or pur ?

Comme la veille, la camériste en avertit sa maîtresse et celle-ci eut tout de suite envie d'une telle merveille. Toisant le vieillard qu'on lui amena, elle demanda le prix auquel il voulait prétendre.

— Oh ! Majesté, mille fortunes n'y suffiraient pas. Aussi, rien ne me fera plus plaisir que de regarder votre futur époux dont tout le monde parle.

La peste soit des curieux ! Mais ce presque centenaire semblait bien inoffensif, aussi la Sultane après avoir fait la grimace voulut bien consentir à la requête.

— C'est parce que c'est toi, *babo*, mais n'y vas pas tout de suite, il a mal à la tête et je dois le soigner.

Jusqu'où n'irait-elle pas cette Turque malfaisante pour s'approprier le bien d'autrui ? Ayant une seconde fois fait boire un breuvage à sa victime encore tout engourdie de la veille, elle la mit sous les couvertures et fit entrer le marchand.

De nouveau, cette nuit-là, la fille du duc chanta et pleura en pure perte. Peperone ne réagissait pas plus qu'un bout de bois. Mais en revanche les autres prisonniers de la Turquie Enragée, et Dieu sait s'ils étaient nombreux, excédés de ne pas pouvoir fermer l'œil par tout ce tapage, décidèrent d'y mettre bon ordre.

— Qu'on soit condamné par erreur, c'est possible. Mais qu'on ne trouve pas la paix au cachot, voilà qui passe les bornes.

Aussi, dès que l'inutile visite prit fin, les captifs présentèrent une pétition aux geôliers qui furent de leur avis. D'autant qu'ils avaient eux-mêmes passé une nuit blanche.

Les gardiens aspergèrent Peperone de tant d'eau glacée qu'il finit par se réveiller et, tout étonné, il apprit que deux soirs de suite, quelqu'un était venu chanter à son chevet une ritournelle disant à peu près ceci :

Peperone fait à la main,
Sans peine ni chagrin,
Toi si bien réussi,
Devenu si joli,
Vas-tu rester couché
Sans jamais me parler ?

Ruscito Peperone n'eut pas besoin d'en entendre plus long.

— Ce soir, si mon épouse vient et que la Turcacane veuille me faire boire, je n'avalerais rien.

Ce soir-là, la pauvre fille du duc mettait ses derniers espoirs dans la noisette qui lui restait. Il en sortit un panier d'or dans lequel une esclave toute dorée puisait des écheveaux d'or fin avec lesquels elle brodait.

Ayant avalé un petit morceau de la coquille, ce fut sous l'apparence d'un jeune enfant bouclé que l'obstinée se présenta devant la terrible autocrate.

À son entrée dans la geôle, Peperone ouvrit les yeux.

— Ma Vezzosa ! Comme je suis heureux de te voir, mon épouse adorée. Comment as-tu fait pour me trouver ?

Elle expliqua, mais il restait surtout à trouver le moyen de s'enfuir.

Or, les prisonniers et les geôliers, curieux de voir de leurs yeux une épouse aussi fidèle et aussi habile, s'étaient mis d'accord pour assister au spectacle de ces retrouvailles. D'une même voix, les enchaînés proposèrent qu'on prêtât assistance à une personne de cette qualité et les gardiens, se jugeant vraiment mal payés par leur patronne, fournirent d'un même élan les clefs de la forteresse.

À son réveil, la Turque Enragée trouva la place vide. Captifs et surveillants, tous s'étaient envolés et même, dans l'atelier où elle avait fait conduire les belles esclaves et leurs métiers, il ne restait rien sur le carreau, que trois fruits secs écrasés : une châtaigne, une noix et une noisette qu'elle piétina avec fureur.

Les deux époux, suivis d'une bande joyeuse, firent une entrée remarquée dans la capitale du duc. C'est à qui frappait de ses chaînes, c'est à qui tapait de ses clefs, en scandant une chanson dont la foule, bientôt ameutée, reprit le refrain en chœur. Une chanson dont les paroles disaient à peu près ceci :

*Peperone fait à la main,
Sans peine ni chagrin,
Si bien réussi,
Ta femme est si jolie !
Désormais vous serez heureux.
Vivent les amoureux !*

Quant à la Turcacane, elle se mordit la langue de rage et en mourut. Le monde fut bien débarrassé.

Evviva gli amorosi !



Fra Diavolo

(Calabre)



LORSQUE le colonel Hugo reçut son affectation pour l'armée de la République française combattant en Italie, il n'était encore que chef de bataillon, nous dirions à présent commandant.

Aussi espérait-il qu'une action d'éclat lui permettrait de gagner rapidement des galons et... une solde plus substantielle. Pour l'heure, la République ne lui donnait guère les moyens de faire vivre dignement sa famille.

Celle-ci, alors que « le siècle avait deux ans », c'est-à-dire en 1802, s'était vue augmentée d'un second garçon, le petit Victor, et l'officier se souciait beaucoup pour l'avenir de ses enfants. Évidemment, il ne pouvait pas encore savoir que son benjamin deviendrait l'illustre poète.

En ce temps-là, dont je vous parle, le chef de bataillon Sigismond Hugo n'était pas ce « héros au sourire si doux » dont le fils consacra la renommée en des vers fameux. En fait, il ne montra guère tout au long de sa carrière qu'il était de l'étoffe dont sont cousus les héros. À trente ans, débarquant en Italie, il voyait autour de lui des généraux guère plus âgés que lui, et la gloire du général Bonaparte à la veille de devenir l'empereur Napoléon servait souvent de prétexte à madame Hugo pour humilier un mari beaucoup trop modeste.

Pour l'heure, n'ayant guère envie de sourire héroïquement, il employait les nombreux loisirs d'un service fastidieux à rédiger des demandes en vue d'obtenir un poste favorable à ses ambitions.

Il fit tant et tant le siège de l'État-major qu'on lui assigna enfin une mission. Une mission dont personne ne voulait : capturer le fameux

bandit Fra Diavolo, qui donnait du fil à retordre à l'armée française occupant le royaume de Naples.

Et voilà notre officier promu colonel, histoire de lui procurer des ailes à travers un pays dont on disait que le Bon Dieu non plus ne voulait pas, poursuivant un brigand que l'Enfer souhaitait bien peu récupérer, à preuve la chance extraordinaire de ce malfaiteur. Si l'État-major avait ordonné au colonel de se saisir de l'insaisissable Calabrais, en vérité, personne n'avait pu lui expliquer comme cet homme diabolique était fait.

Les instructions stipulaient seulement :

« Cernez l'ennemi. Capturez-le et ne le laissez ni s'échapper ni se supprimer. »

À la tête d'une colonne de cinquante cavaliers, des dragons, et encombré d'un canon, cherchant à la fois un fugitif et son propre chemin à travers les défilés d'une région aussi sauvage qu'impraticable, la chaîne des Apennins sur quoi tombait rapidement la nuit d'un hiver précoce, le père du jeune Victor Hugo se voyait mal parti.

— Capturer Fra Diavolo ! À vos ordres, mon général, mais qui est ce Fra Diavolo ? Il importe de le savoir pour le trouver.

Non seulement, il avait été impossible de se procurer son portrait, mais tous ceux qui le fréquentèrent à Naples avaient pris la fuite pour la même raison que lui. À savoir, l'arrivée des Français. Quant à ce qu'en disait la renommée, Fra Diavolo paraissait pourvu d'autant de personnalités diverses qu'on recueillait de renseignements. Pour un peu, il ne semblait même pas avoir consistance humaine.

D'après les supérieurs du colonel Hugo, c'était un résistant hors la loi de la pire espèce. L'ex-reine de Naples, Marie-Caroline, sœur de la défunte Marie-Antoinette et à présent détrônée, elle aussi, n'avait jamais parlé de lui autrement que de son « bon diabolin à l'âme honnête et bonne ».

Les riches voyageurs et les cupides percepteurs d'impôts rançonnés par lui pendant les années précédentes le désignaient comme le plus impitoyable des brigands d'un pays où l'on comptait autant de voleurs que de cailloux. Pour les pauvres hères, il était un ange tombé du ciel car on se souvenait avec émotion comment il avait forcé l'agent général du prince à distribuer 4 000 ducats aux paysans affamés.

Le cardinal Ruffo, ancien ministre des souverains déchus, le considérait comme le seul espoir de la patrie enchaînée. Mais il était l'ogre dont on menaçait les petits enfants pas sages.

Son épouse bien-aimée, Fortunata-Rachele le comparait à Roméo. Il est vrai que la Fortunata, une grosse Calabraise si brune qu'elle en paraissait moustachue, avait tellement été couverte de bijoux et de dentelles, fruits d'abord de rapines, puis des cadeaux de la reine,

qu'elle se prenait elle-même pour Vénus en personne.

Quant aux polices et aux garnisons locales, elles fermaient leurs yeux d'épouvante lorsqu'il surgissait. Leurs rapports laissaient ensuite autant à désirer que les témoignages balbutiés par les commerçants dépouillés :

— Son aspect abominable vaut une armée : une figure noire à moitié dissimulée sous un grand chapeau et barrée d'une énorme moustache et de sourcils effroyables ; un menton d'où descend une barbe sale et hérissée ; une robe de moine en lambeaux et un gilet de mouton mité. Autour de ces haillons, plusieurs rangs de ceintures serrent des pistolets, des poignards et des frondes. En travers de ses épaules, larges comme une armoire, repose un fusil-tromblon en carquois. Battant les molletières de ses jambes infatigables, un long sabre recourbé est toujours à la portée de ses mains énormes. C'est un véritable géant...

Cette image parfaite du bandit calabrais correspondait-elle vraiment à la réalité ? Hugo se le demandait.

En effet, après une incursion dans la prospère cité de la Scalea et le pillage en règle du moindre magasin, Diavolo et les siens étaient repartis, tout bichonnés par les soins d'un barbier débordant de zèle sous la menace des escopettes, et vêtus d'habits d'argent et de broderies. Depuis, il se faisait appeler le duc de Cassano et pas un de ses « lazzaroni » qui ne jouât les marquis poudrés.

Peut-être à présent, les habits avaient-ils fini de servir et la poudre à perruque s'était-elle envolée ? Quelle mascarade ce diable d'homme avait-il choisie maintenant ? Un autre renseignement avait de quoi vous rendre plus perplexe encore. Jugez plutôt :

Une belle dame qu'il avait délivrée ne tarissait plus d'éloges sur le charme de ce splendide chevalier des temps modernes.

— Pensez, répétait-elle depuis à tout un chacun dans les salons de Naples. Pensez que sans lui, je serais morte à l'heure qu'il est. Le bateau sur lequel mon époux et moi, nous nous rendions en Sicile fit naufrage sur ces côtes si inhospitalières du golfe de Policastro. Nous avons cru qu'une barque montée par des moines se portait à notre secours. Hélas ! Ces religieux du plus mauvais aloi ne cherchaient rien qu'à piller l'épave et nous prendre en otage en vue d'une substantielle rançon. Je gisais en un cachot du couvent, séparée de mon époux et plus morte que vive, lorsque la porte vola en éclats et un homme beau comme l'archange vengeur parut, les pistolets à la main.

« M'ayant aperçue et comprenant la misère de mon état présent, il rengaina ses armes et, se découvrant, me salua bien bas.

« Ne tremblez pas à mon aspect, dit-il. Une fatale destinée et la cruauté de mes parents m'ont rendu chef de voleurs. J'attaque les diligences, les barons, les gouverneurs, mais je protège la veuve et

l'orphelin et tous les malheureux sont mes amis. Daignez m'apprendre, madame, par quelle fatalité vous devîntes la victime de moines indignes de la religion et donnez-moi l'occasion de vous être utile. »

Ce redresseur de torts parlait aussi bien que dans les romans. Il aurait donc délivré la dame. Soignée et réconfortée, elle retrouva son mari, vit ses geôliers corrigés et garda un souvenir inoubliable de cette rencontre avec un héros magnifique et galant.

Mais alors, pourquoi appelait-on ce personnage légendaire, Fra Diavolo, Frère Diable ?

L'ordre de mission du colonel Hugo désignait son gibier sous le nom de Michele Arcangelo Pezza, né à Itri au nord de Naples, en 1771, des époux Pezza, modestes fabricants de chaussettes. Ce bandit calabrais n'était même pas natif de Calabre mais du Latium. Et même, voilà une curieuse identité pour un diable que d'avoir été baptisé Michel Archange !

À sa naissance longtemps attendue, sa bonne mère le voua sans faire le détail à tous les habitants du Paradis et en particulier à saint François de Paule, ce célèbre saint homme calabrais, ami du roi de France Louis XI.

Quand le petit ange parvint à l'âge où il n'était plus décent de galopiner dans le quartier, papa et maman Pezza le placèrent devant un métier à tricoter. Dans ces pays de misère et dont le gouvernement de Naples se souciait comme d'une guigne, si ce n'est pour y réclamer des impôts, la position d'artisan passait pour vraiment enviable.

Las, l'apprenti chaussetier n'avait pas la vocation pour les mailles à l'endroit et la clientèle se fit bientôt aussi rare que les réussites. Que faire alors d'un bon à rien dans une contrée vouée à un chômage chronique ?

Se rappelant à propos les parrainages célestes du garnement, on le confia alors au supérieur du couvent voisin.

L'habit religieux permettait de manger tous les jours, même s'il n'inspirait pas toujours de bons sentiments. À preuve, ces moines qui ne surent pas résister à l'envie de prendre en otage la dame naufragée.

Des garnements, le supérieur du couvent en avait dressé des escouades, mais un irréductible tel que le fils du chaussetier, le capucin ne se l'imaginait pas, même dans ses cauchemars.

— *Macche !* Qu'est-ce que tu as fait encore ? Toi, le frère Michel Archange ? Frère Diable plutôt ! Allez, emmenez-moi cette mauvaise graine au cachot. Une bonne correction et le pain sec pour huit jours nous le ramèneront doux comme un agneau.

Fra Diavolo reçut sa correction, mais ne termina pas son jeûne. La semaine ne s'était pas écoulée qu'un jeune loup galopait en direction de la Calabre, en compagnie de camarades aussi peu agneaux que lui et que le travail n'inspirait pas plus que les prières.

Alors commença pour lui cette vie de brigandages et de bravades envers les autorités qui devait le rendre célèbre dans toute l'Italie du Sud. Tant de succès dans ses exploits, magnifiés encore par l'imagination populaire, firent vite place à une croyance superstitieuse des paysans.

— Seul le commerce avec le diable peut le protéger !

— Les entreprises ne lui coûtent que la peine de les tenter, disaient les bonnes gens. Dès son coup fait, il se retire dans une forteresse inexpugnable des montagnes, une caverne peut-être.

Ses terrains de chasse favoris étaient les vallées étroites des Abruzzes, les plus élevés des monts Apennins, région rude et isolée en raison des mauvais moyens de communication et de l'incurie de l'administration du royaume.

En ce temps-là, dans une Italie toujours partagée en plusieurs États, le roi de Naples, maître de tout le pays du Sud ne pouvait venir à bout d'un mécontentement général contre lequel il ne savait apporter que la répression au lieu d'améliorer le sort de ses humbles sujets, attachés à une terre plus ingrate qu'ailleurs et harcelés par les contrôleurs des contributions.

Comme il fallait bien traverser les montagnes pour se rendre de Rome ou de Naples à Reggio ou à Brindisi, ports importants de l'extrême Sud, les convois de marchandises, les diligences ou la poste empruntaient les cols des Abruzzes, chargés d'argent et de matières diverses.

Fra Diavolo les attendait bien souvent, par exemple, à la passe du Diable, *passe del Diavolo* – un endroit prédestiné.

Lorsque ses guetteurs, postés en relais sur les crêtes ou dans les grottes, annonçaient par fumée ou jeux de miroir un convoi, Fra Diavolo ordonnait le déclenchement de l'opération.

Il s'agissait d'isoler de son escorte la voiture la plus intéressante. Cette voiture était tellement anonyme qu'on la repérait bien vite. À l'instant où elle s'engageait dans le passage le plus étroit au milieu des montagnes escarpées, chaque brigand se trouvait prêt derrière son rocher.

On laissait passer l'escorte d'avant-garde, bientôt coupée de sa suite par un éboulement providentiel rendant tout demi-tour impossible. Derrière la voiture sélectionnée, une autre avalanche de roches fermait le piège et bloquait l'arrière-garde. Tout l'art consistait à bien choisir l'endroit pour laisser une distance suffisante entre les deux barrages, afin que les cavaliers armés n'aient pas la possibilité de tirer ou de se risquer à pied. Des sentinelles judicieusement postées leur en ôtaient le goût.

Fra Diavolo, souvent masqué pour faire impression, fusil en joue, se présentait le premier à la voiture ainsi coincée. Il proférait d'une voix

terrible les mots d'usage :

— *La face in terra*. Figure contre terre !

Les voyageurs ou les convoyeurs descendaient et s'exécutaient sans demander leur reste. À un coup de sifflet, les compagnons dégringolaient des versants, tous sifflant à la fois pour affoler les gens, faire nombre et signifier à leur chef qu'ils étaient présents. Les victimes, le nez dans la poussière, ne pouvaient donc ni dénombrer ni reconnaître leurs ennemis, d'autant que le tintamarre et la frousse stimulaient leur imagination.

Les meilleurs chevaux enlevés, le trésor pillé, les sacs visités, on ficelait les imprudents et toute la mauvaise troupe disparaissait sans avoir brûlé une amorce ni molesté ses victimes. On pouvait ainsi recommencer un peu plus tard si le convoi comportait plusieurs fourgons intéressants.

De retour dans sa retraite, Fra Diavolo récompensait généreusement le zèle de ses comparses. Après quelques jours de repos et de bombance, on se remettait en campagne pour le même succès.

Pour se faire des amis, des espions et des soldats, l'ancien apprenti chaussetier distribuait largement dans la région l'or et les vêtements saisis. Par sa grâce, les plus indigents recevaient de quoi subvenir aux taxations. Ces impôts, Fra Diavolo les récupérait rapidement à la première attaque et ainsi, la provende tournait sans fin, sans que les paysans pussent être punis pour dettes – il était prouvé qu'ils payaient bien le percepteur – mais sans que le roi de Naples vit la couleur des contributions.

Quant aux marchandises, on les distribuait aussi ou on les revendait pour un prix intéressant à quelques honnêtes négociants, auxquels sous bonne garde on les apportait.

Pensez si les Calabrais se sentaient contents du gouvernement de Fra Diavolo, plus que de celui des Napolitains ! Même, on chargeait le brigand de vengeance particulières. Après enquête, il prenait toujours le parti des faibles et rendait la justice à sa façon, bien mieux que les gens de robe.

Finalement, il apparut au roi et à ses ministres que Fra Diavolo était bien plus populaire qu'eux dans les chaumières. Son audace et, il faut le dire, sa cruauté envers les troupes officielles, sans oublier une froide scélératesse lorsqu'il n'avait pas besoin de soigner sa publicité, le désignaient vraiment comme le chef possible d'un pays qui en avait bien souvent manqué. D'autant qu'au seul appel de son nom, la Calabre presque entière se serait précipitée à ses côtés.

1798 ! Le royaume de Naples, Calabre et Pouilles comprises, vécut des heures tragiques : les Français envahissaient le pays et personne ne semblait savoir arrêter leur marche victorieuse.

Personne ? Si ! Il y avait peut-être quelqu'un... Fra Diavolo.

— Fra Diavolo ? Quelle horreur ! Vous n’y pensez pas, mon cher ! Un brigand. Ah ! Dieu nous garde !

— Oui, un brigand et que Dieu nous garde si nous ne faisons pas appel à lui. Il est le seul à pouvoir empêcher que les Français ne nous croquent.

— Mais nos troupes ? Nos généraux ?...

— Non seulement, tous battent en déroute ou trahissent, mais les paysans se chargent de liquider ceux à qui les Français ont laissé la vie sauve. Les paysans détestent nos soldats, vous le savez bien.

— Pourtant, je me demande si la gravité de la situation est digne du misérable instrument dont on se servira.

— Qui veut la fin, veut les moyens.

Aux derniers jours de l’année 1799, Fra Diavolo contrariait l’avance des Français en se jetant dans les défilés où on les attirait. Quatre mille paysans s’étaient joints à lui.

Après un engagement très vif pour la défense de la ville de Gaëta, il fit de nombreux prisonniers, dont le général.

Le cardinal Ruffo, ministre du roi de Naples, nomma alors l’ancien brigand au grade de colonel, avec une pension de 3 600 ducats. Et partout, dans le pays, on chantait :

*È venuto Fra Diavolo.
Ha portato i cannoncini
Pe’ ammazza gli giacobini.
Ferdinando è il nostro ré.*

(Il est venu, Fra Diavolo. Il a bouté le canon pour abattre les jacobins(28). Ferdinand est notre roi.)

Quand on eut bien récompensé, fêté l’ancien brigand, la cour commença à sentir le besoin de se retrouver entre personnes de qualité. Fra Diavolo, bientôt au chômage technique, retourna dans sa Calabre exercer son ancien métier. Mais ses compagnons d’autrefois lui reprochèrent d’avoir mangé ces derniers temps un autre pain qu’eux. Pour un voleur de grand chemin, il n’est de bon pain que celui pris dans la poche des autres.

Les autres chefs, jaloux et vexés, le forcèrent bientôt à se retirer en Sicile. Il écuma l’île pour meubler ses loisirs et se fit pirate à l’occasion. Pendant ce temps-là, la famille royale de Naples et ses généraux distingués durent laisser la place aux Français et un frère de Napoléon monta sur le trône tout chaud encore.

Prié de retourner en Calabre par ses anciens amis haut placés et maintenant en exil, Fra Diavolo revint de bonne grâce exercer ses talents de franc-tireur dans sa patrie, mais les Français ne l’entendirent pas longtemps de cette oreille.

Voilà pourquoi le colonel Hugo, en soupirant si fort, s’était mis en

route afin de saisir l'insaisissable, en cet âpre automne 1806.

La neige précoce encombrait les défilés et le brouillard glacé rendait les escalades et les descentes plus périlleuses encore pour des gens ignorant tout de la topographie d'un pays tourmenté, sans parler du canon qui dégringolait si vite et montait si péniblement.

Les rares campagnards qui voulaient bien répondre lorsqu'on les interrogeait, ne savaient jamais rien du fugitif ou alors donnaient des renseignements tellement contradictoires, que Fra Diavolo semblait être partout à la fois.

Quand Hugo posait des questions, on rétorquait aussi par une chanson narquoise :

Si mandi a Fra Diavolo
Che tanto in guerra vale
A der che venga in Napoli
A far da générale.

(On recherche Fra Diavolo, qui tant à la guerre vaut, pour qu'il se rende à Naples et qu'on l'y nomme général.)

D'un défilé à l'autre, manquant de tomber à chaque pas dans un précipice soudain révélé par une déchirure du brouillard, tourné en dérision par la population, dirigé vers un côté puis vers l'autre et le plus souvent dans des culs-de-sac où l'on attendait en tremblant que la montagne se déversât en morceaux sur votre tête, poussée par une main mystérieuse, le colonel, son canon et les siens gravissaient un véritable chemin de croix.

Où se cachait donc celui qu'ils poursuivaient ?

Eh bien ! c'était simple. Comme il n'était pas devant eux, il se trouvait derrière eux. Toujours derrière eux.

Depuis des jours et des jours, le colonel courait après... personne. Depuis des jours, le brigand le suivait, à une distance prudente et bien calculée. Ou bien, quand on avait envie de s'amuser un peu, les deux troupes avançaient parallèlement et sur deux plans : les Français dans les vallées et les Calabrais au-dessus de leurs têtes.

Un soir, la plaisanterie tourna court. Il faut dire que la route tournait aussi autour de la montagne. Coincés au bout d'un lacet qui aboutissait en impasse, Fra Diavolo, son lieutenant Adelizzi et ses derniers fidèles aperçurent cinquante mètres plus bas, la colonne qui surgissait. Encore deux lacets et on se trouverait nez à nez !

— *Presto*, souffla Diavolo à son lieutenant. Va les trouver.

— Les trouver ? Mais tu es fou ! Ils vont nous faire prisonniers !

— Justement, voici des cordes. On va attacher Matteo et Nicolo. Prends-les en laisse, descends annoncer à ces obstinés que tu appartiens à la garde nationale et que tu convoies deux brigands pour lesquels tu dois toucher une récompense à Naples.

— Mais s'ils veulent m'y accompagner ?

— La route est longue. À la nuit, vous leur aurez faussé compagnie ! Fais-moi confiance. Prends seulement bien soin de te tenir au bivouac assez loin des napoléoniens, en prétextant que tu n'as pas confiance en eux et que tu veux assurer seul la garde de tes captifs. Ne vous éloignez pas les uns des autres pour que nous n'ayons pas à vous chercher. Allez... Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— Dieu aie pitié de mon cou, murmura Adelizzi en se saisissant de la corde.

Les Français étaient maintenant si près d'eux que le vent ascendant portait avec lui la forte odeur des hommes et des chevaux ruisselants de sueur...

Sanglé dans son uniforme trempé de transpiration et de neige fondue, le colonel réussissait par la force de l'habitude militaire à conserver l'allure d'une statue martiale. En fait, il dormait sans bouger d'un pouce de sa selle et certainement son cheval aussi somnolait tout en marchant. Soudain, la monture fit un écart et l'officier se réveilla au moment où tous deux allaient passer par-dessus bord.

En même temps qu'il redressait son alezan, il entendit cette incroyable nouvelle apportée par le capitaine Ardilos :

— Nous avons pris Fra Diavolo, colonel !

— Miracle !

Le miracle cessa quelques heures plus tard. Tandis que des assaillants dégringolaient sur les Français des deux côtés à la fois, les captifs et leur garde s'évaporèrent dans la brume.

Quant à ce qu'une voix cria en guise d'au revoir, la bonne éducation m'interdit de le répéter.

La neige tout autant que la tramontane, ce vent du nord coupant comme rasoir, rendirent bientôt tout à fait impossible la circulation. Chacun prit ses quartiers d'hiver. Le colonel Hugo retourna à Naples rédiger péniblement son rapport, laissant la garde civile battre la campagne... Enfin, il l'espérait. Les villages s'endormirent dans leur misère. Aucun brigand ne se montrait. Nulle part, il ne restait quoi que ce fut à brigander.

À l'aube du 1^{er} novembre, un vagabond solitaire, plié en deux par le froid et la faim, fit son apparition dans une cantine d'un petit bourg. Le patron s'était levé du mauvais pied ce matin-là, car ses affaires allaient de plus en plus mal depuis que la tempête ne cessait de souffler sur la région. Tout aussi pessimistes sur leur avenir immédiat, une marchande de fromage et le pharmacien voisin se lamentaient de concert devant un vin chaud dans un coin de l'estaminet.

Comme l'exige la courtoisie, l'aubergiste demanda à son nouveau client d'où il venait, et où il allait par ce temps de chien. L'autre grommela qu'il retournait à Salerne.

— Il n'a pas l'accent de là-bas, chuchota la fromagère à son compagnon, mais celui des natifs d'Itri.

— Ne serait-il pas alors le brigand Fra Diavolo qu'on cherche partout, s'exclama l'apothicaire d'une voix qu'il ne sut pas étouffer.

— Je m'appelle Malora, fit l'homme par-dessus son épaule. Aussi vrai que j'ai les pieds trempés.

En effet, ses espadrilles et ses gros bas de laine ressemblaient plutôt à des éponges. L'autre s'excusa et offrit pour se faire pardonner un verre d'eau de vie. Comme il n'est pas d'usage que les dames touchent à un alcool aussi fort, la fromagère ne vint pas trinquer avec les autres, et se retira discrètement.

Quelques instants plus tard, le caporal Farina, de la garde civile, se présenta sur le seuil, le fusil pointé.

— Allez, cela suffit comme cela, déclara le vagabond en vidant son verre. Je suis Fra Diavolo.

Le lendemain, le cabaretier, la fromagère et le pharmacien faisaient fortune.

Le colonel Hugo demanda au roi Joseph Bonaparte que le captif fût considéré comme prisonnier de guerre. C'était un honneur, expliqua-t-il, que celui-ci méritait bien.

Puis, toujours soucieux de savoir comment était fait ce diable d'homme, il lui rendit visite à la prison militaire.

« *Fra Diavolo était un homme de petite stature, écrivra-t-il plus tard dans ses Mémoires. Son œil était vif et pénétrant, son caractère ferme, quelquefois cruel, son esprit fin, on dit même cultivé. Brave, actif, entreprenant, il joignait à ces qualités celle d'être le meilleur marcheur du royaume...* »

Le meilleur marcheur du royaume ! Le colonel Hugo était payé pour le savoir.

Peu de temps après, il fut nommé général. Grâce à Fra Diavolo, il avait enfin fait son chemin.

-
- 1 À l'origine, cette expression signifiait « pour la grâce de Dieu ».
 - 2 Qui voyageait très loin.
 - 3 Baccocino se prononce Bakotchin' et Bacocino se prononce Batchotchin'. Il faut savoir et ne pas se tromper.
 - 4 Un peuple qui tenait, à l'embouchure du Danube, le pays du Pont-Euxin, nom de l'ancienne Roumanie.
 - 5 Originaire de la ville de Pise.
 - 6 Le nom par lequel, au Moyen Âge, on désignait la Chine.
 - 7 Navire mû par des rameurs, prisonniers de guerre ou politiques, condamnés de droit commun ou esclaves.
 - 8 Il s'agit de la célèbre Tour penchée de Pise. On ne sait si son inclinaison vient d'un affaissement de terrain ou d'un pari de l'habile architecte Bonnano qui la conçut en 1174. Elle fut terminée en 1350 seulement.
 - 9 L'italien moderne découle du toscan, de la région de Florence.
 - 10 Le Turkestan, entre la Russie et la Turquie.
 - 11 La palme est une ancienne mesure italienne équivalant à la dimension de la main comprise entre le poignet et l'extrémité du médus, c'est-à-dire, en moyenne, 20 cm. Six palmes donnent 1,20 m. Ces moutons existent bien et portent à présent le nom de moutons de Marco Polo.
 - 12 Surgit.
 - 13 La gale.
 - 14 Littéralement : voyou napolitain, mais désigne généralement les laquais.
 - 15 Fainéant.
 - 16 Autrefois : des oisifs de la bonne société ; de nos jours... des grévistes !
 - 17 Bachelier, jeune homme.
 - 18 Un vin grec le plus apprécié pour son goût et ses vertus... médicales.
 - 19 D'où soufflait le vent : d'où provenait cette histoire.
 - 20 Petite grand-mère. Mémé.
 - 21 D'où l'origine du nom du Vatican.
 - 22 Un petit sou.
 - 23 Michel-Ange dessinera leur costume, celui que nous admirons encore.
 - 24 Enflure du cou.
 - 25 Oiseau légendaire à tête de femme et à corps de pigeon.
 - 26 De *chor aulus* : orchestre de flûtes jouant traditionnellement pour ce ballet.
 - 27 Charmante.

